MIDDLEBURY COLLEGE

THE EGBERT STARR LIBRARY

Given by
French Gov't
No. [redacted]

C.2, v.2

Part II
see back

Introduction à la Vie dévote.

Tome II

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffe d'Auvergne, au filigrane

numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201 à 500.

Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffe d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce numérotés de A à P.

Le dépôt général de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS *est confié à la* SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES, 95, *Boulevard Raspail, Paris VI*e, *qui en assure le service aux libraires.*

LES TEXTES FRANÇAIS
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Introduction à la Vie dévote

Tome II

Texte établi et présenté par
CHARLES FLORISOONE

MIDDLEBURY COLLEGE LIBRARY

ÉDITIONS FERNAND ROCHES
150, Boulevard Saint-Germain, 150
PARIS
1930

Gift of French Govt., 1938

BX
2179
F8
I5
1930
t.2

Conformément aux principes de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS, *ce volume a été soumis à l'approbation du Comité de Publication, qui a chargé M. Francis Vincent d'en faire la révision en collaboration avec M. Charles Florisoone.*

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1930.

Troisiesme Partie
de
l'Introduction

CONTENANT PLUSIEURS ADVIS
TOUCHANT L'EXERCICE DES VERTUS

(Suite)

CHAPITRE VIII.

DE LA DOUCEUR ENVERS LE PROCHAIN ET REMEDE CONTRE L'IRE.

Le saint chresme, duquel par tradition apostolique on use en l'Eglise de Dieu pour les confirmations et benedictions, est composé d'huyle d'olive meslee avec le baume, qui[a] represente entre autres choses les deux cheres et bienaymees vertus qui reluisoient en la sacree Personne de Nostre Seigneur, lesquelles il nous a singulierement recommandees, comme si par icelles nostre cœur devoit estre specialement consacré a son service et appliqué a son imitation : *Apprenes de moy,* dit-il[1], *que je suis doux et humble de cœur.* L'humilité nous perfectionne envers Dieu, et la douceur envers le prochain.

---

a. ce qui, mélange qui.

Le baume (qui, comme j'ay dit cy dessus[2], prend tous-jours le dessous parmi toutes les liqueurs) represente l'humilité, et l'huyle d'olive, qui prend tous-jours le dessus, represente la douceur et debonnaireté, laquelle surmonte toutes choses et excelle entre les vertus comme estant la fleur de la charité laquelle, selon saint Bernard[3], est en sa perfection quand non seulement elle est patiente, mais quand outre cela elle est douce et debonnaire.

Mais prenes garde, Philothee, que ce chresme mystique composé de douceur et d'humilité soit dedans vostre cœur ; car c'est un des grans artifices de l'ennemi de faire que plusieurs s'amusent aux paroles et contenances exterieures de ces deux vertus, qui n'examinans pas bien leurs affections interieures, pensent estre humbles et doux et ne le sont neanmoins nullement en effect ; ce que l'on reconnoist parce que, nonobstant leur ceremonieuse douceur et humilité, a la moindre parole qu'on leur dit de travers, a la moindre petite injure qu'ilz reçoivent, ilz s'eslevent avec une arrogance nompareille. On dit que ceux qui ont prins le preservatif que l'on appelle communement la grace de saint Paul[4], n'enflent point estans morduz et piqués de la vipere, pourveu que la grace soit de la fine : de mesme, quand l'humilité et la douceur sont bonnes et vrayes, elles nous garantissent de l'enflure et ardeur que les injures ont accoustumé de provoquer en nos cœurs. Que si estans piqués et morduz par les mesdisans et ennemis nous devenons fiers, enflés et despités, c'est signe que nos humilités et douceurs ne sont pas veritables et franches, mais artificieuses et apparentes.

Ce saint et illustre patriarche Joseph, renvoyant ses freres d'Egypte en la mayson de son pere, leur donna ce seul advis : *Ne vous courroucés point en chemin*[5]. Je vous en dis de mesme, Philothee : cette miserable vie

n'est qu'un acheminement a la bienheureuse ; ne nous courrouçons donq point en chemin les uns avec les autres, marchons avec la trouppe de nos freres et compaignons doucement, paisiblement et amiablement. Mais je vous dis nettement et sans exception, ne vous courroucés point du tout, s'il est possible, et ne recevés aucun pretexte quel qu'il soit pour ouvrir la porte de vostre cœur au courroux ; car saint Jacques dit tout court et sans reserve[6], que *l'ire de l'homme n'opere point la justice de Dieu.*

Il faut voyrement resister au mal et reprimer les vices de ceux que nous avons en charge, constamment et vaillamment, mais doucement et paisiblement. Rien ne matte tant l'elephant courroucé que la veuë d'un aignelet, et rien ne rompt si aysement la force des canonades que la laine. On ne prise pas tant la correction qui sort de la passion, quoy qu'accompagnee de rayson, que celle qui n'a aucune autre origine que la rayson seule : car l'ame raysonnable estant naturellement sujette a la rayson, elle n'est sujette a la passion que par la tyrannie ; et partant, quand la rayson est accompagnee de la passion elle se rend odieuse, sa juste domination estant avilie par la societé de la tyrannie. Les princes honnorent et consolent infiniment les peuples quand ilz les visitent avec un train de paix ; mais quand ilz conduisent des armees, quoy que ce soit pour le bien public, leurs venues sont tous-jours desaggreables et dommageables, parce qu'encor qu'ilz facent exactement observer la discipline militaire entre les soldatz, si ne peuvent-ilz jamais tant faire qu'il n'arrive tous-jours quelque desordre, par lequel le bon homme est foulé. Ainsy, tandis que la rayson regne et exerce paisiblement les chastimens, corrections et reprehensions, quoy que ce soit rigoureusement et exactement, chacun l'ayme et l'appreuve ; mais quand elle conduit avec soy l'ire, la cholere et le

courroux, qui sont, dit saint Augustin[7], ses soldatz, elle se rend plus effroyable qu'amiable, et son propre cœur en demeure tous-jours foulé et maltraitté. « Il est mieux », dit le mesme saint Augustin escrivant a Profuturus[8], « de refuser l'entree a l'ire juste et equitable que de la recevoir, pour petite qu'elle soit, parce qu'estant receuë, il est malaysé de la faire sortir, d'autant qu'elle entre comme un petit surgeon, et en moins de rien elle grossit et devient un poutre ». Que si une fois elle peut gaigner la nuit et que le soleil se couche sur nostre ire (ce que l'Apostre defend[9]), se convertissant en hayne, il n'y a quasi plus moyen de s'en desfaire ; car elle se nourrit de mille fausses persuasions, puisque jamais nul homme courroucé ne pensa son courroux estre injuste.

Il est donq mieux d'entreprendre de sçavoir vivre sans cholere que de vouloir user moderement et sagement de la colere, et quand par imperfection et foiblesse nous nous treuvons surpris d'icelle, il est mieux de la repousser vistement que de vouloir marchander avec elle ; car pour peu qu'on luy donne de loysir, elle se rend maistresse de la place et fait comme le serpent, qui tire aysement tout son cors ou il peut mettre la teste. Mais comment la repousseray je, me dires vous ? Il faut, ma Philothee, qu'au premier ressentiment[a] que vous en aures, vous ramassies promptement vos forces, non point brusquement ni impetueusement, mais doucement et neanmoins serieusement ; car, comme on void es audiences de plusieurs senatz et parlemens, que les huissiers crians : Paix la, font plus de bruit que ceux qu'ilz veulent faire taire, aussi il arrive maintes fois que, voulans avec impetuosité reprimer nostre cholere, nous excitons plus de trouble en nostre cœur qu'elle n'avoit pas fait, et le cœur estant

a. dès que vous en aurez ressenti la première atteinte.

ainsy troublé ne peut plus estre maistre de soy mesme.

Apres ce doux effort, prattiqués l'advis que saint Augustin ja viel donnoit au jeune Evesque Auxilius[10]. « Fais, » dit il, « ce qu'un homme doit faire ; que s'il t'arrive ce que l'homme de Dieu dit au Psalme : *Mon œil est troublé de grande cholere,* recours a Dieu, criant : *Aye misericorde de moy, Seigneur*[11], affin qu'il estende sa dextre pour reprimer ton courroux. » Je veux dire qu'il faut invoquer le secours de Dieu quand nous nous voyons agités de cholere, a l'imitation des Apostres tourmentés du vent et de l'orage emmi les eaux ; car il commandera a nos passions qu'elles cessent, et la tranquillité se fera grande[12]. Mais tou-jours je vous advertis que l'orayson qui se fait contre la cholere presente et pressante doit estre prattiquee doucement, tranquillement, et non point violemment ; ce qu'il faut observer en tous les remedes qu'on use contre ce mal. Avec cela, soudain que vous vous appercevres avoir fait quelque acte de cholere, reparés la faute par un acte de douceur, exercé promptement a l'endroit de la mesme personne contre laquelle vous vous seres irritee. Car tout ainsy que c'est un souverain remede contre le mensonge que de s'en desdire sur le champ, aussi tost que l'on s'apperçoit de l'avoir dit, ainsy est ce un bon remede contre la cholere de la reparer soudainement par un acte contraire de douceur ; car, comme l'on dit, les playes fraisches sont plus aysement remediables.

Au surplus, lhors que vous estes en tranquillité et sans aucun sujet de cholere, faites grande provision de douceur et debonnaireté, disant toutes vos parolles et faisant toutes vos actions petites et grandes en la plus douce façon qu'il vous sera possible, vous ressouvenant que l'Espouse, au Cantique des Cantiques[13], n'a pas seulement *le miel* en ses *levres* et au bout de sa langue, mais elle

l'a encor *dessous la langue*, c'est a dire dans la poitrine ; et n'y a pas seulement du miel, mais encor *du lait* ; car aussi ne faut il pas seulement avoir la parolle douce a l'endroit du prochain, mais encor toute la poitrine, c'est a dire tout l'interieur de nostre ame. Et ne faut pas seulement avoir la douceur du miel, qui est aromatique et odorant, c'est a dire la suavité de la conversation civile avec les estrangers, mais aussi la douceur du lait entre les domestiques et proches voysins : en quoy manquent grandement ceux qui en rue semblent des anges, et en la mayson, des diables.

CHAPITRE IX.

DE LA DOUCEUR ENVERS NOUS MESMES.

L'une des bonnes prattiques que nous sçaurions faire de la douceur, c'est celle de laquelle le sujet est en nous mesmes, ne despitant jamais contre nous mesmes ni contre nos imperfections ; car encor que la rayson veut que quand nous faysons des fautes nous en soyons desplaisans et marris, si faut il neanmnoins que nous nous empeschions d'en avoir une desplaisance aigre et chagrine, despiteuse et cholere. En quoy font une grande faute plusieurs, qui, s'estans mis en cholere, se courroucent de s'estre courroucés, entrent en chagrin de s'estre chagrinés, et ont despit de s'estre despités ; car par ce moyen ilz tiennent leur cœur confit et detrempé en la cholere : et si bien[a] il semble que la seconde cholere ruine la premiere,

a. bien qu'il semble que.

si est ce neanmoins qu'elle sert d'ouverture et de passage pour une nouvelle cholere, a la premiere occasion qui s'en presentera ; outre que ces choleres, despitz et aigreurs que l'on a contre soy mesme tendent a l'orgueil et n'ont origine que de l'amour propre qui se trouble et s'inquiete de nous voir imparfaitz.

Il faut donq avoir un desplaysir de nos fautes qui soit paisible, rassis et ferme ; car comme un juge chastie bien mieux les meschans faysant ses sentences par rayson et en esprit de tranquillité, que non pas quand il les fait par impetuosité et passion, d'autant que jugeant avec passion, il ne chastie pas les faustes selon qu'elles sont, mais selon qu'il est luy mesme ; ainsy nous nous chastions bien mieux nous mesmes par des repentances tranquilles et constantes, que non pas par des repentances aigres, empressees et choleres, d'autant que ces repentances faittes avec impetuosité ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations. Par exemple, celuy qui affectionne la chasteté se despitera avec une amertume nompareille de la moindre faute qu'il commettra contre icelle, et ne se fera que rire d'une grosse mesdisance qu'il aura commise. Au contraire, celuy qui hait la mesdisance se tourmentera d'avoir fait une legere murmuration[a], et ne tiendra nul conte d'une grosse faute commise contre la chasteté, et ainsy des autres ; ce qui n'arrive pour autre chose, sinon d'autant[b] qu'ilz ne font pas le jugement de leur conscience par rayson, mais par passion.

Croyes moy, Philothee, comme les remontrances d'un pere faittes doucement et cordialement, ont bien plus de pouvoir sur un enfant pour le corriger que non pas

a. médisance légère comme un murmure.
b. sinon pour cette raison que.

les choleres et courroux ; ainsy, quand nostre cœur aura fait quelque faute, si nous le reprenons avec des remonstrances douces et tranquilles, ayans plus de compassion de luy que de passion contre luy, l'encourageans a l'amendement, la repentance qu'il en concevra entrera bien plus avant et le penetrera mieux que ne feroit pas une repentance despiteuse, ireuse et tempestueuse.

Pour moy, si j'avois par exemple grande affection de ne point tomber au vice de la vanité, et que j'y fusse neanmoins tombé d'une grande cheute, je ne voudrois pas reprendre mon cœur en cette sorte : N'es-tu pas miserable et abominable, qu'apres tant de resolutions tu t'es laissé emporter a la vanité ? meurs de honte, ne leve plus les yeux au ciel, aveugle, impudent, traistre et desloyal a ton Dieu, et semblables choses ; mais je voudrois le corriger raysonnablement et par voye de compassion : Or sus, mon pauvre cœur, nous voyla tombés dans la fosse laquelle nous avions tant resolu d'eschapper ; ah, relevons-nous et quittons-la pour jamais, reclamons la misericorde de Dieu et esperons en elle qu'elle nous assistera pour des-ormais estre plus fermes, et remettons-nous au chemin de l'humilité ; courage, soyons meshui sur nos gardes, Dieu nous aydera, nous ferons prou[a]. Et voudrois sur cette reprehension bastir une solide et ferme resolution de ne plus tomber en la faute, prenant les moyens convenables a cela, et mesmement l'advis de mon directeur.

Que si neanmoins quelqu'un ne treuve pas que son cœur puisse estre asses esmeu par cette douce correction, il pourra employer le reproche et une reprehension dure et forte pour l'exciter a une profonde confusion, pourveu qu'apres avoir rudement gourmandé et cour-

---

a. assez.

roucé son cœur[a], il finisse par un allegement, terminant tout son regret et courroux en une douce et sainte confiance en Dieu, a l'imitation de ce grand penitent qui voyant son ame affligee la relevoit en cette sorte : *Pourquoy es-tu triste, o mon ame, et pourquoy me troubles-tu ? Espere en Dieu, car je le beniray encor comme le salut de ma face et mon* vray *Dieu*[1].

Relevés donques vostre cœur quand il tombera, tout doucement, vous humiliant beaucoup devant Dieu pour la connoissance de vostre misere, sans nullement vous estonner de vostre cheute, puisque ce n'est pas chose admirable que l'infirmité soit infirme, et la foiblesse foible, et la misere chetifve. Detestes neanmoins de toutes vos forces l'offence que Dieu a receuë de vous, et avec un grand courage et confiance en la misericorde d'iceluy, remettes-vous au train de la vertu que vous avies abandonnee.

CHAPITRE X.

QU'IL FAUT TRAITTER DES AFFAIRES AVEC SOIN ET SANS EMPRESSEMENT NI SOUCI.

Le soin et la diligence que nous devons avoir en nos affaires sont choses bien differentes de la sollicitude, souci et empressement. Les Anges ont soin pour nostre salut et le procurent avec diligence, mais ilz n'en ont point pour cela de sollicitude, souci, ni d'empressement ; car le soin et la diligence appartiennent a leur charité,

a. manifesté son courroux contre son cœur.

mais aussi la sollicitude, le souci et l'empressement seroyent totalement contraires a leur felicité, puisque le soin et la diligence peuvent estre accompagnés de la tranquillité et paix d'esprit, mais non pas la sollicitude ni le souci, et beaucoup moins l'empressement. Soyes donq soigneuse et diligente en tous les affaires que vous aurés en charge, ma Philothee, car Dieu vous les ayant confiés veut que vous en ayes un grand soin ; mais s'il est possible n'en soyes pas en sollicitude et souci, c'est a dire, ne les entreprenes pas avec inquietude, anxieté et ardeur. Ne vous empresses point a la besoigne : car toute sorte d'empressement trouble la rayson et le jugement, et nous empesche mesme de bien faire la chose a laquelle nous nous empressons.

Quand Nostre Seigneur reprend sainte Marthe il dit[1] : *Marthe, Marthe, tu es en souci et tu te troubles pour beaucoup de choses.* Voyes-vous, si elle eust esté simplement soigneuse elle ne se fust point troublee ; mais parce qu'elle estoit en souci et inquietude, elle s'empresse et se trouble, et c'est en quoy Nostre Seigneur la reprend. Les fleuves qui vont doucement coulant en la plaine portent les grans bateaux et riches marchandises, et les pluyes qui tombent doucement en la campagne la fecondent d'herbes et de graines ; mais les torrens et rivieres qui a grans flotz courent sur la terre, ruinent leurs voysinages et sont inutiles au traffic, comme les pluyes vehementes et tempestueuses ravagent les champs et les prairies. Jamais besoigne faitte avec impetuosité et empressement ne fut bien faitte : il faut depescher[a] tout bellement, comme dit l'ancien proverbe. *Celuy qui se haste,* dit Salomon[2], *court fortune de* chopper *et heurter des pieds.* Nous faisons tous-jours asses tost quand nous

a. expédier les affaires.

faisons bien. Les bourdons font bien plus de bruit et sont bien plus empressés que les abeilles, mais ilz ne font sinon la cire et non point de miel : ainsy ceux qui s'empressent d'un souci cuisant et d'une sollicitude bruyante, ne font jamais ni beaucoup ni bien. Les mouches ne nous inquietent pas par leur effort, mais par la multitude : ainsy les grans affaires ne nous troublent pas tant comme les menus, quand ilz sont en grand nombre. Recevés donq les affaires qui vous arriveront en paix, et taschés de les faire par ordre, l'un apres l'autre ; car si vous les voules faire tout a coup ou en desordre, vous feres des effortz qui vous fouleront et allanguiront vostre esprit ; et pour l'ordinaire vous demeurerés accablee sous la presse, et sans effect.

Et en tous vos affaires appuyes-vous totalement sur la providence de Dieu, par laquelle seule tous vos desseins doivent reussir ; travailles neanmoins de vostre costé tout doucement pour cooperer avec icelle, et puis croyes que si vous vous estes bien confiee en Dieu, le succes qui vous arrivera sera tous-jours le plus prouffitable pour vous, soit qu'il vous semble bon ou mauvais selon vostre jugement particulier. Faites comme les petitz enfans qui de l'une des mains se tiennent a leur pere, et de l'autre cueillent des fraises ou des meures le long des haies ; car de mesme, amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenes tous-jours de l'autre la main du Pere celeste, vous retournant de tems en tems a luy, pour voir s'il a aggreable vostre mesnage[a] ou vos occupations. Et gardes bien sur toutes choses de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser ou recueillir davantage ; car s'il vous abandonne, vous ne feres point de pas sans donner du nés en terre. Je veux dire, ma Philothee, que

a. la conduite de vos affaires.

quand vous seres parmi les affaires et occupations communes, qui ne requierent pas une attention si forte et si pressante, vous regardies plus Dieu que les affaires ; et quand les affaires sont de si grande importance qu'ilz requierent toute vostre attention pour estre bien faitz, de tems en tems vous regarderés a Dieu, comme font ceux qui navigent en mer lesquelz, pour aller a la terre qu'ilz desirent, regardent plus en haut au ciel que non pas en bas ou ilz voguent. Ainsy Dieu travaillera avec vous, en vous et pour vous, et vostre travail sera suivi de consolation.

CHAPITRE XI.

DE L'OBEISSANCE.

La seule charité nous met en la perfection ; mais l'obeissance, la chasteté et la pauvreté sont les trois grans moyens pour l'acquerir. L'obeissance consacre nostre cœur, la chasteté nostre cors et la pauvreté nos moyens a l'amour et service de Dieu : ce sont les trois branches de la croix spirituelle, toutes trois neanmoins fondees sur la quatriesme qui est l'humilité. Je ne diray rien de ces trois vertus entant qu'elles sont voüees[a] solemnellement, parce que cela ne regarde que les religieux ; ni mesme entant qu'elles sont voüees simplement, d'autant qu'encor que le vœu donne tous-jours beaucoup de graces et de merite a toutes les vertus, si est ce que pour nous rendre parfaitz il n'est pas necessaire qu'elles

a. en tant qu'on s'y est engagé par un vœu.

soyent voüees, pourveu qu'elles soyent observees. Car bien qu'estans voüees, et sur tout solemnellement, elles mettent l'homme en l'estat de perfection, si est ce que pour le mettre en la perfection il suffit qu'elles soyent observees, y ayant bien de la difference entre l'estat de perfection et la perfection, puysque tous les evesques et religieux sont en l'estat de perfection, et tous neanmoins ne sont pas en la perfection, comme il ne se voit que trop. Taschons donques, Philothee, de bien prattiquer ces trois vertus, un chacun selon sa vocation ; car encor qu'elles ne nous mettent pas en l'estat de perfection, elles nous donnent neanmoins la perfection mesme ; aussi nous sommes tous obligés a la prattique de ces trois vertus, quoy que non pas tous a les prattiquer de mesme façon.

Il y a deux sortes d'obeissance : l'une necessaire, et l'autre volontaire. Par la necessaire, vous deves humblement obeir a vos superieurs ecclesiastiques, comme au Pape et a l'Evesque, au curé et a ceux qui sont commis de leur part ; vous deves obeir a vos superieurs politiques, c'est a dire a vostre Prince et aux magistratz qu'il a establis sur vostre païs ; vous deves en fin obeir a vos superieurs domestiques[a], c'est a dire a vostre pere, mere, maistre, maistresse. Or cette obeissance s'appelle necessaire, parce que nul ne se peut exempter du devoir d'obeir a ces superieurs la, Dieu les ayant mis en authorité de commander et gouverner, chacun en ce qu'ilz ont en charge sur nous. Faites donq leurs commandemens, et cela est de necessité ; mays pour estre parfaitte suivés encor leurs conseilz et mesme leurs desirs et inclinations, entant que la charité et prudence vous le permettra. Obeisses quand ilz vous ordonneront chose aggreable, comme de manger,

a. ceux qui appartiennent à votre maison.

prendre de la recreation, car encor qu'il semble que ce n'est pas grande vertu d'obeir en ce cas, ce seroit neanmoins un grand vice de desobeir ; obeisses es choses indifferentes, comme a porter tel ou tel habit, aller par un chemin ou par un autre, chanter ou se taire, et ce sera une obeissance desja fort recommandable ; obeisses en choses malaysees, aspres et dures, et ce sera une obeissance parfaitte. Obeisses en fin doucement, sans replique ; promptement, sans retardation ; gayement, sans chagrin ; et sur tout obeisses amoureusement pour l'amour de Celuy qui pour l'amour de nous *s'est fait obeissant jusques a la mort de la croix*[1], et lequel, comme dit saint Bernard[2], ayma mieux perdre la vie que l'obeissance.

Pour apprendre aysement a obeir a vos superieurs, condescendés aysement a la volonté de vos semblables, cedant a leurs opinions en ce qui n'est pas mauvais, sans estre contentieuse ni revesche ; accommodes-vous volontier aux desirs de vos inferieurs autant que la rayson le permettra, sans exercer aucune authorité imperieuse sur eux tandis qu'ilz sont bons. C'est un abus de croire que si on estoit religieux ou religieuse on obeiroit aysement, si l'on se treuve difficile et revesche a rendre obeissance a ceux que Dieu a mis sur nous.

Nous appellons obeissance volontaire celle a laquelle nous nous obligeons par nostre propre election, et laquelle ne nous est point imposee par autruy. On ne choisit pas pour l'ordinaire son prince et son evesque, son pere et sa mere, ni mesme souventefois son mari, mais on choisit bien son confesseur, son directeur. Or, soit qu'en le choissant on face vœu d'obeir (comme il est dit que la Mere Therese, outre l'obeissance solemnellement voüee au superieur de son Ordre, s'obligea par un vœu simple d'obeir au Pere Gracian), ou que sans vœu on se dedie a l'obeissance de quelqu'un, tous-jours cette obeissance

s'appelle volontaire, a rayson de son fondement qui depend de nostre volonté et election.

Il faut obeir a tous les superieurs, a chacun neanmoins en ce dequoy il a charge sur nous : comme, en ce qui regarde la police et les choses publiques, il faut obeir aux princes ; aux prelatz, en ce qui regarde la police ecclesiastique ; es choses domestiques, au pere, au maistre, au mari ; quant a la conduite particuliere de l'ame, au directeur et confesseur particulier.

Faites vous ordonner les actions de pieté que vous devés observer par vostre pere spirituel, parce qu'elles en seront meilleures et auront double grace et bonté : l'une, d'elles mesmes, puisqu'elles sont pieuses, et l'autre, de l'obeissance qui les aura ordonnees et en vertu de laquelle elles seront faittes. Bienheureux sont les obeissans, car Dieu ne permettra jamais qu'ilz s'esgarent.

CHAPITRE XII.

DE LA NECESSITÉ DE LA CHASTETÉ.

La chasteté est le lys des vertus, elle rend les hommes presque egaux aux Anges ; rien n'est beau que par la pureté, et la pureté des hommes c'est la chasteté. On appelle la chasteté honnesteté, et la profession d'icelle honneur ; elle est nommee integrité, et son contraire corruption : bref, elle a sa gloire toute a part, d'estre la belle et blanche vertu de l'ame et du cors.

Il n'est jamais permis de tirer aucun impudique playsir de nos cors en quelque façon que ce soit, sinon en un legitime mariage, duquel la sainteté puisse par une juste

compensation reparer le deschet que l'on reçoit en la delectation. Et encor au mariage faut-il observer l'honnesteté de l'intention, affin que s'il y a quelque messeance en la volupté qu'on exerce, il n'y ait rien que d'honneste en la volonté qui l'exerce. Le cœur chaste est comme la mere perle qui ne peut recevoir aucune goutte d'eau qui ne vienne du ciel, car il ne peut recevoir aucun playsir que celuy du mariage, qui est ordonné du ciel ; hors de la, il ne luy est pas permis seulement d'y penser, d'une pensee voluptueuse, volontaire et entretenue.

Pour le premier degré de cette vertu, gardés-vous, Philothee, d'admettre aucune sorte de volupté qui soit prohibee et defendue, comme sont toutes celles qui se prennent hors le mariage, ou mesme au mariage quand elles se prennent contre la regle du mariage. Pour le second, retranches-vous tant qu'il vous sera possible des delectations inutiles et superflues, quoy que loysibles et permises. Pour le troisiesme, n'attaches point vostre affection aux playsirs et voluptés qui sont commandees et ordonnees ; car bien qu'il faille prattiquer les delectations necessaires, c'est a dire celles qui regardent la fin et institution du saint mariage, si ne faut-il pas pourtant y jamais attacher le cœur et l'esprit.

Au reste, chacun a grandement besoin de cette vertu. Ceux qui sont en viduité doivent avoir une chasteté courageuse qui ne mesprise pas seulement les objetz presens et futurs, mais qui resiste aux imaginations que les playsirs loysiblement reçeuz au mariage peuvent produire en leurs espritz, qui pour cela sont plus tendres aux amorces deshonnestes. Pour ce sujet, saint Augustin[1] admire la pureté de son cher Alipius qui avoit totalement oublié et mesprisé les voluptés charnelles, lesquelles il avoit neanmoins quelquefois experimentees en sa jeunesse. Et de vray, tandis que les fruitz sont bien entiers

ilz peuvent estre conservés, les uns sur la paille, les autres dedans le sable, et les autres en leur propre feuillage ; mais estans une fois entamés, il est presque impossible de les garder que par le miel et le sucre, en confiture : ainsy la chasteté qui n'est point encor blessee ni violee peut estre gardee en plusieurs sortes, mais estant une fois entamee rien ne la peut conserver qu'une excellente devotion, laquelle, comme j'ay souvent dit, est le vray miel et sucre des espritz.

Les vierges ont besoin d'une chasteté extremement simple et douillette[a], pour bannir de leur cœur toutes sortes de curieuses pensees et mespriser d'un mespris absolu toutes sortes de playsirs immondes, qui, a la verité, ne meritent pas d'estre desirés par les hommes, puisque les asnes et pourceaux en sont plus capables qu'eux. Que donques ces ames pures se gardent bien de jamais revoquer en doute que la chasteté ne soit incomparablement meilleure que tout ce qui luy est incompatible, car, comme dit le grand saint Hierosme[2], l'ennemi presse violemment les vierges au desir de l'essay des voluptés, les leur representant infiniment plus plaisantes et delicieuses qu'elles ne sont, ce qui souvent les trouble bien fort, « tandis », dit ce saint Pere, « qu'elles estiment plus doux ce qu'elles ignorent ». Car, comme le petit papillon voyant la flamme va curieusement voletant autour d'icelle pour essayer si elle est aussi douce que belle, et, pressé de cette fantasie, ne cesse point qu'il ne se perde au premier essay, ainsy les jeunes gens bien souvent se laissent tellement saisir de la fausse et sotte estime qu'ilz ont du playsir des flammes voluptueuses, qu'apres plusieurs curieuses pensees ilz s'y vont en fin finale ruiner et perdre ; plus sotz en cela que les papillons, d'autant

a. délicate.

que ceux-ci ont quelque occasion de cuider que le feu soit delicieux puisqu'il est si beau, ou[a] ceux-la sçachans que ce qu'ilz recherchent est extremement deshonneste ne laissent pas pour cela d'en surestimer la folle et brutale delectation.

Mais quant a ceux qui sont mariés, c'est chose veritable, et que neanmoins le vulgaire ne peut penser, que la chasteté leur est fort necessaire, parce qu'en eux elle ne consiste pas a s'abstenir absolument des playsirs charnelz, mais a se contenir entre les playsirs. Or, comme ce commandement : *Courrouces-vous et ne peches point*[3] est a mon advis plus difficile que cestui ci : Ne vous courrouces point, et qu'il est plus tost fait d'eviter la cholere que de la regler, aussi est-il plus aysé de se garder tout a fait de voluptés charnelles que de garder la moderation en icelles. Il est vray que la sainte licence du mariage a une force particuliere pour esteindre le feu de la concupiscence, mais l'infirmité de ceux qui en jouissent passe aysement de la permission a la dissolution, et de l'usage a l'abus. Et comme l'on void beaucoup de riches desrober, non point par indigence, mais par avarice, aussi voit-on beaucoup de gens mariés se desborder par la seule intemperance et lubricité, nonobstant le legitime objet auquel ilz se devroyent et pourroyent arrester, leur concupiscence estant comme un feu volage qui va brusletant ça et la sans s'attacher nulle part. C'est tous-jours chose dangereuse de prendre des medicamens violens, parce que si l'on en prend plus qu'il ne faut, ou qu'ilz ne soyent pas bien preparés, on en reçoit beaucoup de nuisance : le mariage a esté beni et ordonné en partie pour remede a la concupiscence et c'est sans doute un tres

---

a. tandis que.

bon remede, mais violent neanmoins, et par consequent tres dangereux s'il n'est discretement employé.

J'adjouste que la varieté des affaires humains, outre les longues maladies, separe souvent les maris d'avec leurs femmes, c'est pourquoy les mariés ont besoin de deux sortes de chasteté : l'une, pour l'abstinence absolue quand ilz sont separés, es occasions que je viens de dire ; l'autre, pour la moderation quand ilz sont ensemble en leur train ordinaire. Certes, sainte Catherine de Sienne vit entre les damnés plusieurs ames grandement tourmentees pour avoir violé la sainteté du mariage : ce qui estoit arrivé, disoit-elle[4], non pas pour la grandeur du peché, car les meurtres et les blasphemes sont plus enormes, mais « d'autant que ceux qui le commettent n'en font point de conscience », et par consequent continuent longuement en iceluy.

Vous voyés donques que la chasteté est necessaire a toutes sortes de gens. *Suives la paix avec tous,* dit l'Apostre[5], *et la sainteté, sans laquelle aucun ne verra Dieu.* Or par la sainteté il entend la chasteté, comme saint Hierosme[6] et saint Chrysostome[7] ont remarqué. Non, Philothee, *Nul ne verra Dieu sans la chasteté,* nul n'*habitera en son saint tabernacle*[8] qui ne soit *net de cœur*[9] ; et, comme dit le Sauveur mesme, *Les chiens et impudiques en seront bannis*[10], et *Bienheureux sont les netz de cœur, car ilz verront Dieu*[11].

CHAPITRE XIII.

ADVIS POUR CONSERVER LA CHASTETÉ.

Soyés extremement prompte a vous destourner de tous les acheminemens et de toutes les amorces de la lubricité, car ce mal agit insensiblement, et par des petitz commencemens fait progres a des grans accidens : il est tous-jours plus aysé a fuir qu'a guerir.

Les cors humains ressemblent a des verres, qui ne peuvent estre portés les uns avec les autres en se touchant sans courir fortune de se rompre, et aux fruitz, lesquelz, quoy qu'entiers et bien assaisonnés, reçoivent de la tare s'entretouchans les uns les autres. L'eau mesme, pour fraische qu'elle soit dedans un vase, estant touchee de quelque animal terrestre ne peut longuement conserver sa fraischeur. Ne permettes jamais, Philothee, qu'aucun vous touche incivilement, ni par maniere de folastrerie ni par maniere de faveur ; car bien qu'a l'adventure la chasteté puisse estre conservee prami ces actions, plustost legeres que malicieuses, si est ce que la fraischeur et fleur de la chasteté en reçoit tous-jours du detriment et de la perte : mays de se laisser toucher deshonnestement, c'est la ruine entiere de la chasteté.

La chasteté depend du cœur comme de son origine, mais elle regarde le cors comme sa matiere ; c'est pourquoy elle se perd par tous les sens exterieurs du cors et par les cogitations et desirs du cœur. C'est impudicité de regarder, d'ouïr, de parler, d'odorer, de toucher des choses deshonnestes, quand le cœur s'y amuse et y prend playsir. Saint Paul dit tout court[1] : *Que la fornication ne soit pas mesme-*

ment nommee entre vous. Les abeilles non seulement ne veulent pas toucher les charognes, mais fuient et haïssent extremement toutes sortes de puanteurs qui en proviennent. L'Espouse sacree, au Cantique des Cantiques[2], a ses *mains qui distillent la myrrhe,* liqueur preservative de la corruption ; ses *levres* sont bandees d'un *ruban vermeil,* marque de la pudeur des paroles ; ses *yeux* sont *de colombe,* a rayson de leur netteté ; ses oreilles ont des *pendans d'or,* enseigne de pureté ; son *nés* est parmi les cedres *du Liban,* bois incorruptible. Telle doit estre l'ame devote : chaste, nette et honneste, de mains, de levres, d'oreilles, d'yeux et de tout son cors.

A ce propos, je vous represente le mot que l'ancien Pere Jean Cassian rapporte[3] comme sorti de la bouche du grand saint Basile, qui, parlant de soy mesme, dit un jour : « Je ne sçay que c'est que des femmes, et ne suis pourtant pas vierge. » Certes, la chasteté se peut perdre en autant de façons qu'il y a d'impudicités et lascivetés, lesquelles, selon qu'elles sont grandes ou petites, les unes l'affoiblissent, les autres la blessent et les autres la font tout a fait mourir. Il y a certaines privautés et passions indiscretes, folastres et sensuelles, qui a proprement parler ne violent pas la chasteté, et neanmoins elles l'affoiblissent, la rendent languissante et ternissent sa belle blancheur. Il y a d'autres privautés et passions, non seulement indiscretes mais vicieuses, non seulement folastres mais deshonnestes, non seulement sensuelles mais charnelles ; et par celles-ci la chasteté est pour le moins fort blessee et interessee[a]. Je dis : pour le moins, parce qu'elle en meurt et perit du tout quand les sottises et lascivetés donnent a la chair le dernier effect du playsir voluptueux, ains alhors la chasteté perit plus indignement,

a. mise en danger.

meschamment et malheureusement, que quand elle se perd par la fornication, voire par l'adultere et l'inceste ; car ces dernieres especes de vilenies ne sont que des pechés, mais les autres, comme dit Tertullien, au livre *De la Pudicité*[4], sont des « monstres » d'iniquité et de peché. Or Cassianus ne croit pas, ni moy non plus, que saint Basile eust esgard a tel desreglement quand il s'accuse de n'estre pas vierge, car je pense qu'il ne disoit cela que pour les mauvaises et voluptueuses pensees, lesquelles, bien qu'elles n'eussent pas souillé son cors, avoient neanmoins contaminé le cœur, de la chasteté duquel les ames genereuses sont extremement jalouses.

Ne hantés nullement les personnes impudiques, principalement si elles sont encor[a] impudentes, comme elles sont presque tous-jours ; car, comme les boucz touchans de la langue les amandiers doux les font devenir amers[5], ainsy ces ames puantes et cœurs infectz ne parlent guere a personne, ni de mesme sexe ni de divers sexe, qu'elles ne le facent aucunement deschoir de la pudicité : elles ont le venin aux yeux et en l'haleyne comme les basilicz[6]. Au contraire, hantés les gens chastes et vertueux, pensés et lises souvent aux choses sacrees, car *la parole de Dieu est chaste*[7] et rend ceux qui s'y plaisent chastes, qui fait que David[8] la compare au *topase*, pierre pretieuse, laquelle par sa proprieté amortit l'ardeur de la concupiscence[9].

Tenes-vous tous-jours proche de Jesus Christ crucifié, et spirituellement par la meditation et reellement par la sainte Communion : car tout ainsy que ceux qui couchent sur l'herbe nommee *agnus castus* deviennent chastes et pudiques[10], de mesme reposant vostre cœur sur Nostre Seigneur, qui est le vray Aigneau chaste et immaculé,

---

a. de plus, par surcroît.

vous verrés que bien tost vostre ame et vostre cœur se treuveront purifiés de toutes souïlleures et lubricités.

CHAPITRE XIV.

DE LA PAUVRETÉ D'ESPRIT OBSERVEE ENTRE LES RICHESSES.

Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le Royaume des cieux est a eux[1] ; malheureux donq sont les riches d'esprit, car la misere d'enfer est pour eux. Celuy est riche d'esprit lequel a ses richesses dedans son esprit, ou son esprit dedans les richesses ; celuy est pauvre d'esprit qui n'a nulles richesses dans son esprit, ni son esprit dedans les richesses. Les alcions font leurs nids comme une paume[a], et ne laissent en iceux qu'une petite ouverture du costé d'en haut ; ilz les mettent sur le bord de la mer, et au demeurant les font si fermes et impenetrables que, les ondes les surprenans, jamais l'eau n'y peut entrer ; ains tenans tous-jours le dessus, ilz demeurent emmi la mer, sur la mer et maistres de la mer[2]. Vostre cœur, chere Philothee, doit estre comme cela, ouvert seulement au ciel, et impenetrable aux richesses et choses caduques : si vous en aves, tenes vostre cœur exempt de leurs affections ; qu'il tienne tous-jours le dessus, et qu'emmi les richesses il soit sans richesses et maistre des richesses. Non, ne mettes pas cet esprit celeste dedans les biens terrestres ; faites qu'il leur soit tous-jours superieur, sur eux, non pas en eux.

---

a. une balle.

Il y a difference entre avoir du poison et estre empoisonné : les apothicaires ont presque tous des poisons pour s'en servir en diverses occurences, mais ilz ne sont pas pour cela empoisonnés, parce qu'ilz n'ont pas le poison dedans le cors, mais dedans leurs boutiques ; ainsy pouves-vous avoir des richesses sans estre empoisonnee par icelles : ce sera si vous les aves en vostre mayson ou en vostre bourse, et non pas en vostre cœur. Estre riche en effect et pauvre d'affection c'est le grand bonheur du Chrestien ; car il a par ce moyen les commodités des richesses pour ce monde et le merite de la pauvreté pour l'autre.

Helas, Philothee, jamais nul ne confessera d'estre avare ; chacun desavoüe cette bassesse et vileté de cœur. On s'excuse sur la charge des enfans qui presse[a], sur la sagesse qui requiert qu'on s'establisse en moyens[b] : jamais on n'en a trop, il se treuve tous-jours certaines necessités d'en avoir davantage ; et mesme les plus avares, non seulement ne confessent pas de l'estre, mays ilz ne pensent pas en leur conscience de l'estre ; non, car l'avarice est une fievre prodigieuse, qui se rend d'autant plus insensible qu'elle est plus violente et ardente. Moyse vit le feu sacré qui brusloit un buisson et ne le consumoit nullement[3], mais au contraire, le feu prophane de l'avarice consume et devore l'avaricieux et ne le brusle aucunement ; au moins, emmi ses ardeurs et chaleurs plus excessives, il se vante de la plus douce fraischeur du monde et tient que son alteration insatiable est une soif toute naturelle et suave.

Si vous desirés longuement, ardemment et avec inquietude les biens que vous n'aves pas, vous aves beau dire

a. qui accable.
b. en biens, en fortune.

que vous ne les voules pas avoir injustement, car pour cela vous ne laisseres pas d'estre vrayement avare. Celuy qui desire ardemment, longuement et avec inquietude de boire, quoy qu'il ne veuille pas boire que de l'eau, si tesmoigne-t-il d'avoir la fievre.

O Philothee, je ne sçai si c'est un desir juste de desirer d'avoir justement ce qu'un autre possede justement ; car il semble que par ce desir nous nous voulons accommoder par l'incommodité d'autruy. Celuy qui possede un bien justement, n'a-il pas plus de rayson de le garder justement, que nous de le vouloir avoir justement ? et pourquoy donques estendons-nous nostre desir sur sa commodité pour l'en priver ? Tout au plus si ce desir est juste, certes, il n'est pas pourtant charitable ; car nous ne voudrions nullement qu'aucun desirast, quoy que justement, ce que nous voulons garder justement. Ce fut le peché d'Achab qui voulut avoir justement la vigne de Naboth, qui la vouloit encor plus justement garder[4] : il la desira ardemment, longuement et avec inquietude, et partant il offensa Dieu. Attendés, chere Philothee, de desirer le bien du prochain quand il commencera a desirer de s'en desfaire ; car lhors son desir rendra le vostre non seulement juste, mais charitable : ouy, car je veux bien que vous ayes soin d'accroistre vos moyens et facultés, pourveu que ce soit non seulement justement, mais doucement et charitablement.

Si vous affectionnes fort les biens que vous aves, si vous en estes fort embesoignee, mettant vostre cœur en iceux, y attachant vos pensees et craignant d'une crainte vive et empressee de les perdre, croyes-moy, vous aves encor quelque sorte de fievre ; car les febricitans boivent l'eau qu'on leur donne avec un certain empressement, avec une sorte d'attention et d'ayse que ceux qui sont sains n'ont point accoustumé d'avoir : il n'est pas

possible de se plaire beaucoup en une chose, que l'on n'y mette beaucoup d'affection. S'il vous arrive de perdre des biens, et vous sentes que vostre cœur s'en desole et afflige beaucoup, croyes, Philothee, que vous y aves beaucoup d'affection ; car rien ne tesmoigne tant d'affection a la chose perdue que l'affliction de la perte.

Ne desirés donq point d'un desir entier et formé le bien que vous n'aves pas ; ne mettes point fort avant vostre cœur en celuy que vous aves ; ne vous desolés point des pertes qui vous arriveront, et vous aures quelque sujet de croire qu'estant riche en effect vous ne l'estes point d'affection, mays que vous estes pauvre d'esprit et par consequent bienheureuse, *car le Royaume des cieux* vous *appartient*[5].

CHAPITRE XV.

COMME IL FAUT PRATTIQUER LA PAUVRETÉ REELLE DEMEURANT NEANMOINS REELLEMENT RICHE.

Le peintre Parrhasius peignit le peuple Athenien par une invention fort ingenieuse, le representant d'un naturel divers et variable : cholere, injuste, inconstant, courtois, clement, misericordieux, hautain, glorieux, humble, bravache et fuyard, et tout cela ensemble[1] ; mais moy, chere Philothee, je voudrois mettre en vostre cœur la richesse et la pauvreté tout ensemble, un grand soin et un grand mespris des choses temporelles.

Ayes beaucoup plus de soin de rendre vos biens utiles et fructueux que les mondains n'en ont pas. Dites moy, les jardiniers des grans princes ne sont-ilz pas plus curieux

et diligens a cultiver et embellir les jardins qu'ilz ont en charge, que s'ilz leur appartenoyent en proprieté ? Mais pourquoy cela ? parce, sans doute, qu'ilz considerent ces jardins la comme jardins des princes et des rois, ausquelz ilz desirent de se rendre aggreables par ces services la. Ma Philotee, les possessions que nous avons ne sont pas nostres : Dieu les nous a donnees a cultiver et veut que nous les rendions fructueuses et utiles, et partant nous luy faisons service aggreable d'en avoir soin. Mays il faut donq que ce soit un soin plus grand et solide que celuy que les mondains ont de leurs biens, car ilz ne s'embesoignent que pour l'amour d'eux mesmes, et nous devons travailler pour l'amour de Dieu : or, comme l'amour de soy mesme est un amour violent, turbulent, empressé, aussi le soin qu'on a pour luy est plein de trouble, de chagrin, d'inquietude ; et comme l'amour de Dieu est doux, paisible et tranquille, aussi le soin qui en procede, quoy que ce soit pour les biens du monde, est amiable, doux et gracieux. Ayons donq ce soin gracieux de la conservation, voyre de l'accroissement de nos biens temporelz, lhors que quelque juste occasion s'en presentera et entant que nostre condition le requiert, car Dieu veut que nous facions ainsy pour son amour. Mais prenés garde que l'amour propre ne vous trompe, car quelquefois il contrefait si bien l'amour de Dieu qu'on diroit que c'est luy : or, pour empescher qu'il ne vous deçoive, et que ce soin des biens temporelz ne se convertisse en avarice, outre ce que j'ay dit au chapitre precedent, il nous faut prattiquer bien souvent la pauvreté reelle et effectuelle, emmi toutes les facultés et richesses que Dieu nous a donnees.

Quittes donq tous-jours quelque partie de vos moyens en les donnant aux pauvres de bon cœur ; car donner ce qu'on a c'est s'appauvrir d'autant, et plus vous donneres

plus vous vous appauvrirés. Il est vray que Dieu vous le rendra, non seulement en l'autre monde, mais en cestui ci, car il n'y a rien qui face tant prosperer temporellement que l'aumosne ; mais en attendant que Dieu vous le rende vous seres tous-jours appauvrie de cela. O le saint et riche appauvrissement que celuy qui se fait par l'aumosne !

Aymes les pauvres et la pauvreté, car par cet amour vous deviendres vrayement pauvre, puisque, comme dit l'Escriture[2], nous sommes faitz comme les choses que nous aymons. L'amour egale[a] les amans : *Qui est infirme avec lequel je ne sois infirme* ? dit saint Paul[3]. Il pouvoit dire : Qui est pauvre avec lequel je ne sois pauvre ? parce que l'amour le faisoit estre tel que ceux qu'il aymoit. Si donques vous aymes les pauvres, vous seres vrayement participante de leur pauvreté, et pauvre comme eux. Or, si vous aymes les pauvres, mettes-vous souvent parmi eux : prenes playsir a les voir chez vous et a les visiter chez eux ; conversés volontier avec eux ; soyes bien ayse qu'ilz vous approchent aux eglises, aux rües et ailleurs. Soyes pauvre de langue avec eux, leur parlant comme leur compaigne ; mais soyes riche des mains, leur departant de vos biens comme plus abondante[b].

Voules-vous faire encores davantage, ma Philothee ? ne vous contentes pas d'estre pauvre comme les pauvres, mais soyes plus pauvre que les pauvres. Et comment cela ? *Le serviteur* est moindre que *son maistre*[4] : rendés-vous donq servante des pauvres ; alles les servir dans leurs lictz quand ilz sont malades, je dis de vos propres mains ; soyes leur cuisiniere, et a vos propres despens ; soyes leur

---

a. les égalise, les rend égaux.

b. parce que vous êtes plus abondante (en biens).

lingere et blanchisseuse. O ma Philothee, ce service est plus triomphant qu'une royauté.

Je ne puis asses admirer l'ardeur avec laquelle cet advis fut prattiqué par saint Louys, l'un des grans roys que le soleil ait veu, mais je dis grand roy en toute sorte de grandeur. Il servoit fort souvent a la table des pauvres qu'il nourissoit, et en faisoit venir presque tous les jours trois a la sienne, et souvent il mangeoit les restes de leur potage avec un amour nompareil. Quand il visitoit les hospitaux des malades (ce qu'il faisoit fort souvent), il se mettoit ordinairement a servir ceux qui avoient les maux les plus horribles, comme ladres[a], chancreux et autres semblables, et leur faisoit tout son service a teste nue et les genoux a terre, respectant en leur personne le Sauveur du monde, et les cherissant d'un amour aussi tendre qu'une douce mere eust sceu faire son enfant. Sainte Elizabeth, fille du Roy d'Hongrie, se mesloit ordinairement avec les pauvres, et pour se recreer s'habilloit quelquefois en pauvre femme parmi ses dames, leur disant : Si j'estois pauvre je m'habillerois ainsy. O mon Dieu, chere Philothee, que ce Prince et cette Princesse estoyent pauvres en leurs richesses, et qu'ilz estoyent riches en leur pauvreté.

Bienheureux sont ceux qui sont ainsy *pauvres, car a eux appartient le Royaume des cieux*[5]. *J'ay eu faim, vous m'aves repeu,* j'ay eu froid, *vous m'aves revestu : possedés le Royaume qui vous a esté preparé des la constitution du monde*[6], dira le Roy des pauvres et des roys en son grand jugement.

Il n'est celuy qui en quelque occasion n'ait quelque manquement et defaut de commodités. Il arrive quelquefois chez nous un hoste que nous voudrions et devrions bien traitter, il n'y a pas moyen pour l'heure ; on a ses

---

a. lépreux.

beaux habitz en un lieu, on en auroit besoin en un autre ou il seroit requis de paroistre ; il arrive que tous les vins de la cave se poussent et tournent, il n'en reste plus que les mauvais et verds ; on se treuve aux champs dans quelque bicoque ou tout manque : on n'a lict, ni chambre, ni table, ni service. En fin, il est facile d'avoir souvent besoin de quelque chose, pour riche qu'on soit ; or cela, c'est estre pauvre en effect de ce qui nous manque. Philothee, soyes bien ayse de ces rencontres, acceptes-les de bon cœur, souffres-les gayement.

Quand il vous arrivera des inconveniens qui vous appauvriront, ou de beaucoup ou de peu, comme font les tempestes, les feux, les inondations, les sterilités, les larcins, les proces, o c'est alhors la vraye saison de prattiquer la pauvreté, recevant avec douceur ces diminutions de facultés[a], et s'accommodant patiemment et constamment a cet appauvrissement. Esaü se presenta a son pere avec ses mains toutes couvertes de poil, et Jacob en fit de mesme[7] ; mais parce que le poil qui estoit es mains de Jacob ne tenoit pas a sa peau, ains a ses gans, on luy pouvoit oster son poil sans l'offencer ni escorcher : au contraire, parce que le poil des mains d'Esaü tenoit a sa peau, qu'il avoit toute velue de son naturel, qui luy eust voulu arracher son poil luy eust bien donné de la douleur : il eust bien crié, il se fust bien eschauffé a la defense. Quand nos moyens nous tiennent au cœur, si la tempeste, si le larron, si le chicaneur nous en arrache quelque partie, quelles plaintes, quelz troubles, quelles impatiences en avons-nous ! mais quand nos biens ne tiennent qu'au soin que Dieu veut que nous en ayons et non pas a nostre cœur, si on nous les arrache, nous n'en perdrons pourtant pas le sens ni la tranquillité. C'est la difference des bestes et

a. de vos biens.

des hommes quant a leurs robbes : car les robbes des bestes tiennent a leur chair, et celles des hommes y sont seulement appliquees, en sorte qu'ilz puissent les mettre et oster quand ilz veulent.

CHAPITRE XVI.

POUR PRATTIQUER LA RICHESSE D'ESPRIT EMMI LA PAUVRETÉ REELLE.

Mais si vous estes rellement pauvre, treschere Philothee, o Dieu, soyes-le encores d'esprit ; faites de necessité vertu, et employes cette pierre pretieuse de la pauvreté pour ce qu'elle vaut : son esclat n'est pas descouvert en ce monde, mais si est ce pourtant qu'il est extremement beau et riche. Ayes patience, vous estes en bonne compaignie : Nostre Seigneur, Nostre Dame, les Apostres, tant de Saintz et de Saintes ont esté pauvres, et pouvans estre riches ilz ont mesprisé de l'estre. Combien y a-il de grans mondains qui, avec beaucoup de contradictions[a], sont allés rechercher avec un soin nompareil la sainte pauvreté dedans les cloistres et les hospitaux ? Ilz ont pris beaucoup de peyne pour la treuver, tesmoin saint Alexis, sainte Paule, saint Paulin, sainte Angele et tant d'austres ; et voyla, Philothee, que, plus gracieuse en vostre endroit, elle se vient presenter chez vous ; vous l'aves rencontree sans la chercher et sans peyne : embrasses-la donq comme la chere amie de Jesus Christ, qui naquit, vesquit et mourut avec la pauvreté, qui fut sa nourrice toute sa vie.

a. malgré beaucoup d'oppositions.

Vostre pauvreté, Philothee, a deux grans privileges par le moyen desquelz elle vous peut beaucoup faire meriter. Le premier est qu'elle ne vous est point arrivee par vostre choix, mais par la seule volonté de Dieu, qui vous a faitte pauvre sans qu'il y ait eu aucune concurrence[a] de vostre volonté propre. Or, ce que nous recevons purement de la volonté de Dieu luy est tous-jours tres aggreable, pourveu que nous le recevions de bon cœur et pour l'amour de sa sainte volonté : ou il y a moins du nostre il y a plus de Dieu. La simple et pure acceptation de la volonté de Dieu rend une souffrance extremement pure.

Le second privilege de cette pauvreté, c'est qu'elle est une pauvreté vrayement pauvre. Une pauvreté loüee, caressee, estimee, secourue et assistee, elle tient de la richesse, elle n'est pour le moins pas du tout pauvre ; mais une pauvreté mesprisee, rejettee, reprochee et abandonnee, elle est vrayement pauvre. Or, telle est pour l'ordinaire la pauvreté des seculiers, car parce qu'ilz ne sont pas pauvres par leur election, mais par necessité, on n'en tient pas grand conte ; et en ce qu'on n'en tient pas grand conte, leur pauvreté est plus pauvre que celle des religieux, bien que celle cy d'ailleurs ait une excellence fort grande et trop plus recommandable, a rayson du vœu et de l'intention pour laquelle elle a esté choisie.

Ne vous plaignes donq pas, ma chere Philothee, de vostre pauvreté ; car on ne se plaint que de ce qui desplait, et si la pauvreté vous desplait vous n'estes plus pauvre d'esprit, ains riche d'affection[b]. Ne vous desolés point de n'estre pas si bien secourue qu'il seroit requis ; car en cela consiste l'excellence de la pauvreté. Vouloir estre pauvre et n'en recevoir point d'incommodité, c'est une trop

---

a. concours.

b. riche dans le fond du cœur.

grande ambition ; car c'est vouloir l'honneur de la pauvreté et la commodité des richesses.

N'ayes point de honte d'estre pauvre ni de demander l'aumosne en charité ; receves celle qui vous sera donnee, avec humilité, et acceptes le refus avec douceur. Resouvenes-vous souvent du voyage que Nostre Dame fit en Egypte pour y porter son cher Enfant, et combien de mespris, de pauvreté, de misere il luy convint supporter. Si vous vives comme cela, vous seres tres riche en vostre pauvreté.

CHAPITRE XVII.

DE L'AMITIÉ, ET PREMIEREMENT DE LA MAUVAISE ET FRIVOLE.

L'amour tient le premier rang entre les passions de l'ame : c'est le roy de tous les mouvemens du cœur, il convertit tout le reste a soy et nous rend telz que ce qu'il ayme[1]. Prenes donq bien garde, ma Philothee, de n'en point avoir de mauvais, car tout aussi tost vous series toute mauvaise. Or l'amitié est le plus dangereux amour de tous, parce que les autres amours peuvent estre sans communication[a], mays l'amitié estant totalement fondee sur icelle, on ne peut presque l'avoir avec une personne sans participer a ses qualités[b].

Tout amour n'est pas amitié ; car, 1. on peut aymer sans estre aymé, et lhors il y a de l'amour, mais non pas de l'amitié, d'autant que l'amitié est un amour mutuel,

---

a. sans se communiquer, sans réciprocité.
b. manières d'être.

et s'il n'est pas mutuel ce n'est pas amitié. 2. Et ne suffit pas qu'il soit mutuel, mais il faut que les parties qui s'entr'ayment sçachent leur reciproque affection, car si elles l'ignorent elles auront de l'amour, mais non pas de l'amitié. 3. Il faut avec cela qu'il y ayt entre elles quelque sorte de communication qui soit le fondement de l'amitié.

Selon la diversité des communications l'amitié est aussi diverse, et les communications sont differentes selon la difference des biens qu'on s'entrecommunique : si ce sont des biens faux et vains, l'amitié est fause et vaine ; si ce sont des vrays biens, l'amitié est vraye ; et plus excellens seront les biens, plus excellente sera l'amitié. Car, comme le miel est plus excellent quand il se cueille es fleurons[a] des fleurs plus exquises, ainsy l'amour fondé sur une plus exquise communication est le plus excellent ; et comme il y a du miel en Heraclee de Ponte, qui est venereux et fait devenir insensés ceux qui le mangent, parce qu'il est recueilli sur l'aconit qui est abondant en cette region-la[2], ainsy l'amitié fondee sur la communication des faux et vicieux biens est toute fause et mauvaise.

La communication des voluptés charnelles est une mutuelle propension et amorce brutale, laquelle ne peut non plus porter le nom d'amitié entre les hommes que celles des asnes et chevaux pour semblables effectz ; et s'il n'y avoit nulle autre communication au mariage, il n'y auroit non plus nulle amitié ; mais, parce qu'outre celle-la il y a en iceluy la communication de la vie, de l'industrie, des biens, des affections et d'une indissoluble fidelité, c'est pourquoy l'amitié du mariage est une vraye amitié et sainte.

L'amitié fondee sur la communication des playsirs sensuelz est toute grossiere, et indigne du nom d'amitié

---

a. petites fleurs qui forment la fleur composée.

comme aussi celle qui est fondee sur des vertus frivoles et vaines, parce que ces vertus dependent aussi des sens. J'appelle playsirs sensuelz ceux qui s'attachent immediatement et principalement aux sens exterieurs, comme le playsir de voir la beauté, d'ouïr une douce voix, de toucher et semblables. J'appelle vertus frivoles certaines habilités et qualités vaines que les foibles espritz appellent vertus et perfections. Oyes parler la pluspart des filles, des femmes et des jeunes gens, ilz ne se feindront[a] nullement de dire : un tel gentilhomme est fort vertueux, il a beaucoup de perfections, car il danse bien, il joüe bien a toutes sortes de jeux, il s'habille bien, il chante bien, il cajole bien, il a bonne mine ; et les charlatans tiennent pour les plus vertueux d'entre eux ceux qui sont les plus grans bouffons. Or, comme tout cela regarde les sens, aussi les amitiés qui en proviennent s'appellent sensuelles, vaines et frivoles, et meritent plustost le nom de folastrerie que d'amitié. Ce sont ordinairement les amitiés des jeunes gens, qui se tiennent aux moustaches, aux cheveux, aux œillades, aux habitz, a la morgue, a la babillerie : amitiés dignes de l'aage des amans qui n'ont encor aucune vertu qu'en bourre[b] ni nul jugement qu'en bouton ; aussi telles amitiés ne sont que passageres et fondent comme la neige au soleil.

a. n'hésiteront.
b. en bourgeon.

CHAPITRE XVIII.

DES AMOURETTES.

Quand ces amitiés folastres se prattiquent entre gens de divers sexe, et sans pretention du mariage, elles s'appellent amourettes, car n'estans que certains avortons, ou plustost fantosmes d'amitié, elles ne peuvent porter le nom ni d'amitié, ni d'amour, pour leur incomparable vanité et imperfection. Or, par icelles, les cœurs des hommes et des femmes demeurent pris et engagés et entrelacés les uns avec les autres en vaines et folles affections, fondees sur ces frivoles communications et chetifz aggreemens desquelz je viens de parler. Et bien que ces sottes amours vont ordinairement fondre et s'asbimer en des charnalités et lascivetés fort vilaines, si est ce que ce n'est pas le premier dessein de ceux qui les exercent; autrement ce ne seroyent plus amourettes, ains impudicités manifestes. Ils se passeront mesme quelquefois plusieurs annees sans qu'il arrive, entre ceux qui sont atteins de cette folie, aucune chose qui soit directement contraire a la chasteté du cors, iceux s'arrestans seulement a detremper leurs cœurs en souhaitz, desirs, souspirs, muguetteries et autres telles niaiseries et vanités, et ce pour diverses pretentions.

Les uns n'ont d'autre dessein que d'assouvir leurs cœurs a donner et recevoir de l'amour, suivans en cela leur inclination amoureuse, et ceux ci ne regardent a rien pour le choix de leurs amours sinon a leur goust et instinct, si qu'a la rencontre d'un sujet aggreable, sans examiner l'interieur ni les deportemens d'iceluy,

ilz commenceront cette communication d'amourettes et se fourreront dedans les miserables filetz desquelz par apres ilz auront peyne de sortir. Les autres se laissent aller a cela par vanité, leur estant advis que ce ne soit pas peu de gloire de prendre et lier les cœurs par amour ; et ceux ci, faysant leur election pour la gloire, dressent leurs pieges et tendent leurs toyles en des lieux specieux, relevés, rares et illustres. Les autres sont portés et par leur inclination amoureuse et par la vanité tout ensemble, car encores qu'ilz ayent le cœur contourné a l'amour, si ne veulent-ilz pourtant pas en prendre qu'avec quelque advantage de gloire.

Ces amitiés sont toutes mauvaises, folles et vaines : mauvaises, d'autant qu'elles aboutissent et se terminent en fin au peché de la chair, et qu'elles desrobent l'amour et par consequent le cœur a Dieu, a la femme et au mari, a qui il estoit deu ; folles, parce qu'elles n'ont ni fondement ni rayson ; vaines, parce qu'elles ne rendent aucun prouffit, ni honneur, ni contentement. Au contraire elles perdent le tems, embarrassent l'honneur, sans donner aucun playsir que celuy d'un empressement de pretendre et esperer, sans sçavoir ce qu'on veut ni qu'on pretend. Car il est tous-jours advis a ces chetifz et foibles espritz qu'il y a je ne sçai quoy a desirer es tesmoignages qu'on leur rend de l'amour reciproque, et ne sçauroyent dire que c'est ; dont[a] leur desir ne peut finir, mays va tous-jours pressant leur cœur de perpetuelles defiances, jalousies et inquietudes.

Saint Gregoire Nazianzene, escrivant contre les femmes vaynes, dit merveilles sur ce sujet ; en voyci une petite piece[1] qu'il addresse voyrement aux femmes, mais bonne encores pour les hommes : «Ta naturelle beauté suffit pour

a. de là vient que.

ton mari ; que si elle est pour plusieurs hommes, comme un filet tendu pour une troupe d'oyseaux, qu'en arrivera-il? celuy la te plaira qui se plaira en ta beauté ; tu rendras œillade pour œillade, regard pour regard; soudain suivront les sousris et petitz motz d'amour, laschés a la desrobee pour le commencement, mais bien tost on s'apprivoisera et passera-on a la cajolerie manifeste. Garde bien, o ma langue parleuse, de dire ce qui arrivera par apres ; si diray-je neanmoins encor cette verité : rien de tout ce que les jeunes gens et les femmes disent ou font ensemble en ces folles complaisances n'est exempt de grans esguillons. Tous les fatras d'amourettes se tiennent l'un a l'autre et s'entresuivent tous, ne plus ne moins qu'un fer tiré par l'aymant en tire plusieurs autres consecutivement. »

O qu'il dit bien, ce grand Evesque : Que penses-vous faire ? Donner de l'amour, non pas[a] ? Mais personne n'en donne volontairement qui n'en prenne necessairement ; qui prend est pris en ce jeu. L'herbe *aproxis* reçoit et conçoit le feu aussi tost qu'elle le void[2] : nos cœurs en sont de mesme; soudain qu'ilz voyent une ame enflammee d'amour pour eux, ilz sont incontinent embrasés pour elle. J'en veux bien prendre, me dira quelqu'un, mais non pas fort avant. Helas, vous vous trompés, ce feu d'amour est plus actif et penetrant qu'il ne vous semble ; vous cuyderes n'en recevoir qu'une estincelle, et vous seres tout estonné de voir qu'en un moment il aura saysi tout vostre cœur, reduit en cendre toutes vos resolutions et en fumee vostre reputation. Le Sage s'escrie[3] : *Qui aura compassion d'un enchanteur*[b] *piqué par le serpent* ? Et je m'escrie apres luy : o folz et insensés, cuydes-vous charmer l'amour pour le pouvoir manier a vostre gré ? Vous vous

a. n'est-il pas vrai ?
b. charmeur de serpents.

voules joüer avec luy, il vous piquera et mordra mauvaisement ; et sçaves-vous ce qu'on en dira ? chacun se moquera de vous et on rira dequoy vous aves voulu enchanter l'amour, et que sur une fause asseurance vous aves voulu mettre dedans vostre sein une dangereuse coleuvre, qui vous a gasté et perdu d'ame et d'honneur.

O Dieu, quel aveuglement est celuy ci, de joüer ainsy a credit sur des gages si frivoles la principale piece de nostre ame ! Ouy, Philothee, car Dieu ne veut l'homme que pour l'ame, ni l'ame que pour la volonté, ni la volonté que pour l'amour. Helas, nous n'avons pas d'amour a beaucoup pres de ce que nous avons besoin ; je veux dire, il s'en faut infiniment que nous en ayons asses pour aymer Dieu, et cependant, miserables que nous sommes, nous le prodiguons et espanchons en choses sottes et vaynes et frivoles, comme si nous en avions de reste. Ah ! ce grand Dieu qui s'estoit reservé le seul amour de nos ames, en reconnoissance de leur creation, conservation et redemption, exigera un compte bien estroit de ces folles deduites[a] que nous en faysons ; que s'il doit faire un examen si exacte des *parolles oyseuses*[1], qu'est ce qu'il fera des amitiés oyseuses, impertinentes, folles et pernicieuses ?

Le noyer nuit grandement aux vignes et aux champs esquelz il est planté, parce qu'estant si grand, il attire tout le suc de la terre, qui ne peut par apres suffire a nourrir le reste des plantes ; ses feuillages sont si touffus qu'ilz font un ombrage grand et espais, et en fin il attire les passans a soy, qui, pour abattre son fruit, gastent et foulent tout autour. Ces amourettes font les mesmes nuysances a l'ame, car elles l'occupent tellement et tirent si puissamment ses mouvemens qu'elle ne peut pas apres suffire a aucune bonne œuvre ; les feuilles, c'est a dire

a. détournements.

les entretiens, amusemens et muguetteries sont si frequentes qu'elles dissipent tout le loysir ; et en fin elles attirent tant de tentations, distractions, soupçons et autres consequences, que tout le cœur en est foulé et gasté. Bref, ces amourettes bannissent non seulement l'amour celeste, mais encor la crainte de Dieu, enervent l'esprit, affoiblissent la reputation : c'est, en un mot, le joüet des cours, mais la peste des cœurs.

CHAPITRE XIX.

DES VRAYES AMITIÉS.

O Philothee, aymés un chacun d'un grand amour charitable, mais n'ayes point d'amitié qu'avec ceux qui peuvent communiquer[a] avec vous de choses vertueuses ; et plus les vertus que vous mettres en vostre commerce seront exquises, plus vostre amitié sera parfaitte. Si vous communiques es sciences, vostre amitié est certes fort loüable ; plus encor si vous communiques aux vertus, en la prudence, discretion, force et justice. Mais si vostre mutuelle et reciproque communication se fait de la charité, de la devotion, de la perfection chrestienne, o Dieu, que vostre amitié sera pretieuse ! Elle sera excellente parce qu'elle vient de Dieu, excellente parce qu'elle tend a Dieu, excellente parce que son lien c'est Dieu, excellente parce qu'elle durera eternellement en Dieu. O qu'il fait bon aymer en terre comme l'on ayme au Ciel, et apprendre a s'entrecherir en ce monde comme nous ferons eternellement en l'autre !

---

a. faire échange.

Je ne parle pas ici de l'amour simple de charité, car il doit estre porté a tous les hommes ; mais je parle de l'amitié spirituelle, par laquelle deux ou trois ou plusieurs ames se communiquent leur devotion, leurs affections spirituelles, et se rendent un seul esprit entre elles. Qu'a bon droit peuvent chanter telles heureuses ames : *O que voyci combien il est bon et aggreable que les freres habitent ensemble*[1] ! Ouy, car le baume delicieux de la devotion distille de l'un des cœurs en l'autre par une continuelle participation, si qu'on peut dire que *Dieu a respandu* en cette amitié *sa benediction et la vie jusques aux siecles des siecles*[2]. Il m'est advis que toutes les autres amitiés ne sont que des ombres au prix de celle ci, et que leurs liens ne sont que des chaisnes de verre ou de jayet[a], en comparayson de ce grand lien de la sainte devotion qui est tout d'or. Ne faites point d'amitié d'autre sorte, je veux dire des amitiés que vous faites ; car il ne faut pas ni quitter ni mespriser pour cela les amitiés que la nature et les precedens devoirs vous obligent de cultiver, des parens, des alliés, des bienfaiteurs, des voysins et autres ; je parle de celles que vous choisissés vous mesme.

Plusieurs vous diront peut estre qu'il ne faut avoir aucune sorte de particuliere affection et amitié, d'autant que cela occupe le cœur, distrait l'esprit, engendre les envies : mais ilz se trompent en leurs conseilz ; car[b] ilz ont veu es escritz de plusieurs saintz et devotz autheurs que les amitiés particulieres et affections extraordinaires nuisent infiniment aux religieux ; ilz cuydent que c'en soit de mesme du reste du monde, mais il y a bien a dire. Car attendu qu'en un monastere bien reglé le dessein commun de tous tend a la vraye devotion, il n'est pas

a. de jais.
b. car *explique la proposition :* plusieurs vous diront.

requis d'y faire ces particulieres communications, de peur que cherchant en particulier ce qui est commun, on ne passe des particularités aux partialités[a]; mais quant a ceux qui sont entre les mondains et qui embrassent la vraye vertu, il leur est necessaire de s'allier les uns aux autres par une sainte et sacree amitié ; car par le moyen d'icelle ilz s'animent, ilz s'aydent, ilz s'entreportent au bien. Et comme ceux qui cheminent en la plaine n'ont pas besoin de se prester la main, mais ceux qui sont es chemins scabreux et glissans s'entretiennent l'un l'autre pour cheminer plus seurement, ainsy ceux qui sont es Religions[b] n'ont pas besoin des amitiés particulieres, mais ceux qui sont au monde en ont necessité pour s'asseurer et secourir les uns les autres, parmi tant de mauvais passages qu'il leur faut franchir. Au monde, tous ne conspirent pas a mesme fin, tous n'ont pas le mesme esprit ; il faut donq sans doute se tirer a part et faire des amitiés selon nostre pretention ; et cette particularité fait voirement une partialité, mais une partialité sainte, qui ne fait aucune division sinon celle du bien et du mal, des brebis et des chevres, des abeilles et des freslons, separation necessaire.

Certes, on ne sçauroit nier que Nostre Seigneur n'aymast d'une plus douce et plus speciale amitié saint Jean, le Lazare, Marthe, Magdeleine, car l'Escriture le tesmoigne[3]. On sçait que saint Pierre cherissoit tendrement saint Marc et sainte Petronille, comme saint Paul faisoit son Timothee et sainte Thecle. Saint Gregoire Nazianzene se vante cent fois de l'amitié nompareille qu'il eut avec le grand saint Basile, et la descrit en cette sorte[4] : « Il sembloit qu'en l'un et l'autre de nous, il n'y eust qu'une seule ame

a. divisions, partis.
b. ordres religieux.

portant deux cors. Que s'il ne faut pas croire ceux qui disent que toutes choses sont en toutes choses, si nous faut-il pourtant adjouster foy que nous estions tous deux en l'un de nous, et l'un en l'autre ; une seule pretention avions-nous tous deux, de cultiver la vertu et accommoder les desseins de nostre vie aux esperances futures, sortans ainsy hors de la terre mortelle avant que d'y mourir. » Saint Augustin tesmoigne[5] que saint Ambroise aymoit uniquement sainte Monique, pour les rares vertus qu'il voyoit en elle, et qu'elle reciproquement le cherissoit comme un Ange de Dieu.

Mays j'ay tort de vous amuser en chose si claire. Saint Hierosme, saint Augustin, saint Gregoire, saint Bernard et tous les plus grans serviteurs de Dieu ont eu de tres particulieres amitiés sans interest[a] de leur perfection. Saint Paul reprochant le detraquement des Gentilz, les accuse d'avoir esté gens *sans affection*[6], c'est a dire qui n'avoient aucune amitié. Et saint Thomas, comme tous les bons philosophes, confesse que l'amitié est une vertu[7] : or, il parle de l'amitié particuliere, puisque, comme il dit[8], la parfaitte amitié ne peut s'estendre a beaucoup de personnes. La perfection donques ne consiste pas a n'avoir point d'amitié, mais a n'en avoir que de bonne, de sainte et sacree.

---

a. sans porter dommage à.

CHAPITRE XX.

DE LA DIFFERENCE DES VRAYES ET DES VAINES AMITIÉS.

Voyci donq le grand advertissement, ma Philothee. Le miel d'Heraclee[1], qui est si veneneux, ressemble a l'autre qui est si salutaire : il y a grand danger de prendre l'un pour l'autre ou de les prendre meslés, car la bonté de l'un n'empescheroit pas la nuysance de l'autre. Il faut estre sur sa garde pour n'estre point trompé en ces amitiés, notamment quand elles se contractent entre personnes de divers sexe, sous quel pretexte que ce soit, car bien souvent Satan donne le change a ceux qui ayment. On commence par l'amour vertueux, mais si on n'est fort sage l'amour frivole se meslera, puis l'amour sensuel, puis l'amour charnel ; ouy mesme il y a danger en l'amour spirituel si on n'est fort sur sa garde, bien qu'en celuy cy il soit plus difficile de prendre le change, parce que sa pureté et blancheur rendent plus connoissables les souïlleures que Satan y veut mesler : c'est pourquoy quand il l'entreprend il fait cela plus finement, et essaye de glisser les impuretés presque insensiblement.

Vous connoistrés l'amitié mondaine d'avec la sainte et vertueuse, comme l'on connoist le miel d'Heraclee d'avec l'autre : le miel d'Heraclee est plus doux a la langue que le miel ordinaire, a rayson de l'aconit qui luy donne un surcroist de douceur, et l'amitié mondaine produit ordinairement un grand amas de paroles emmiellees, une cajolerie de petitz motz passionnés et de loüanges tirees de la beauté, de la grace et des qualités sensuelles ; mais l'amitié sacree a un langage simple et franc, ne peut loüer

que la vertu et grace de Dieu, unique fondement sur lequel elle subsiste. Le miel d'Heraclee estant avalé excite un tournoyement de teste, et la fause amitié provoque un tournoyement d'esprit qui fait chanceler la personne en la chasteté et devotion, la portant a des regards affectés, mignards et immoderés, a des caresses sensuelles, a des souspirs desordonnés, a des petites plaintes de n'estre pas aymee, a des petites, mais recherchees, mais attrayantes contenances, galanterie, poursuitte des baysers, et autres privautés et faveurs inciviles, presages certains et indubitables d'une prochaine ruine de l'honnesteté ; mais l'amitié sainte n'a des yeux que simples et pudiques, ni des caresses que pures et franches, ni des souspirs que pour le Ciel, ni des privautés que pour l'esprit, ni des plaintes sinon quand Dieu n'est pas aymé, marques infallibles de l'honnesteté. Le miel d'Heraclee trouble la veuë, et cette amitié mondaine trouble le jugement, en sorte que ceux qui en sont atteins pensent bien faire en mal faisant, et cuydent que leurs excuses, pretextes et paroles soyent des vrayes raysons ; ilz craignent la lumiere et ayment les tenebres, mais l'amitié sainte a les yeux clairvoyans et ne se cache point, ains paroist volontier devant les gens de bien. En fin le miel d'Heraclee donne une grande amertume en la bouche : ainsy les fauses amitiés se convertissent et terminent en paroles et demandes charnelles et puantes, ou, en cas de refus, a des injures, calomnies, impostures, tristesses, confusions et jalousies qui aboutissent bien souvent en abrutissement et forcenerie ; mais la chaste amitié est tous-jours egalement honneste civile et amiable, et jamais ne se convertit qu'en une plus parfaitte et pure union d'espritz, image vive de l'amitié bienheureuse que l'on exerce au Ciel.

Saint Gregoire Nazianzene dit[2] que le paon faisant son cri lhors qu'il fait sa rouë et pavonnade excite grande-

ment les femelles qui l'escoutent a la lubricité : quand on voit un homme pavonner, se parer et venir comme cela cajoler, chuchoter et barguigner[a] aux oreilles d'une femme ou d'une fille, sans pretention d'un juste mariage, ha ! sans doute ce n'est que pour la provoquer a quelque impudicité ; et la femme d'honneur bouchera ses oreilles pour ne point ouïr le cri de ce paon et *la voix de l'enchanteur* qui la veut *enchanter finement*[3] : que si elle escoute, o Dieu, quel mauvais augure de la future perte de son cœur !

Les jeunes gens qui font des contenances, grimaces et caresses, ou disent des parolles esquelles ilz ne voudroient pas estre surprins par leurs peres, meres, maris, femmes ou confesseurs tesmoignent en cela qu'ilz traittent d'autre chose que de l'honneur et de la conscience. Nostre Dame se trouble voyant un Ange en forme humaine, parce qu'elle estoit seule et qu'il luy donnoit des extremes, quoy que celestes loüanges : o Sauveur du monde, la pureté craint un Ange en forme humaine, et pourquoy donq l'impureté ne craindra-elle un homme, encor qu'il fust en figure d'Ange, quand il la loüe des loüanges sensuelles et humaines ?

CHAPITRE XXI.

ADVIS ET REMEDES CONTRE LES MAUVAISES AMITIÉS.

Mais quelz remedes contre cette engeance et formiliere de folles amours, folastreries, impuretés ? Soudain que vous en aures les premiers ressentimens, tournes vous

a. minauder.

court de l'autre costé, et, avec une detestation absolüe de cette vanité, coures a la Croix du Sauveur et prenes sa couronne d'espines pour en environner vostre cœur, affin que ces *petitz renardeaux*[1] n'en approchent. Gardes bien de venir a aucune sorte de composition avec cet ennemi ; ne dites pas : je l'escouteray mais je ne feray rien de ce qu'il me dira, je luy presteray l'oreille mais je luy refuseray le cœur. O ma Philothee, pour Dieu, soyes rigoureuse en telles occasions : le cœur et les oreilles s'entretiennent l'un a l'autre, et comme il est impossible d'empescher un torrent qui a pris sa descente par le pendant d'une montaigne, aussi est-il difficile d'empescher que l'amour qui est tombé en l'oreille ne face soudain sa cheute dans le cœur. Les chevres, selon Alcmeon, haleynent par les oreilles et non par les naseaux : il est vray qu'Aristote le nie[2], or ne sçay-je ce que c'en est, mais je sçay bien pourtant que nostre cœur haleyne par l'oreille, et que comme il aspire et exhale ses pensees par la langue il respire aussi par l'oreille, par laquelle il reçoit les pensees des autres. Gardons donq soigneusement nos oreilles de l'air des folles paroles, car autrement soudain nostre cœur en seroit empesté. N'escoutes nulle sorte de propositions, sous quel pretexte que ce soit : en ce seul cas il n'y a point de danger d'estre incivile et agreste.

Resouvenes-vous que vous aves voüé vostre cœur a Dieu, et que vostre amour luy estant sacrifié ce seroit donq un sacrilege de luy en oster un seul brin ; sacrifies le luy plustost derechef par mille resolutions et protestations, et vous tenant entre icelles comme un cerf dans son fort, reclames Dieu ; il vous secourra et son amour prendra le vostre en sa protection, affin qu'il vive uniquement pour luy.

Que si vous estes des-ja prinse dans les filetz de ces folles amours, o Dieu, quelle difficulté de vous en desprendre ! Mettés vous devant sa divine Majesté, connoissés

en sa presence la grandeur de vostre misere, vostre foiblesse et vanité ; puys, avec le plus grand effort de cœur qu'il vous sera possible, detestés ces amours commencees, abjurés la vayne profession que vous en aves faitte, renoncés a toutes les promesses receuës, et d'une grande et tres absolue volonté, arrestés en vostre cœur et vous resoulvés de ne jamais plus rentrer en ces jeux et entretiens d'amour.

Si vous vous pouves esloigner de l'objet je l'appreuverois infiniment, car comme ceux qui ont esté mordus des serpens ne peuvent pas aysement guerir en la presence de ceux qui ont esté autrefois blessés de la mesme morseure[3], aussi la personne qui est piquée d'amour guerira difficilement de cette passion, tandis qu'elle sera proche de l'autre qui aura esté atteinte de la mesme piqueure. Le changement de lieu sert extremement pour apaiser les ardeurs et inquietudes, soit de la douleur soit de l'amour. Le garçon duquel parle saint Ambroise au livre second de *la Penitence*[4], ayant fait un long voyage revint entierement delivré des folles amours qu'il avoit exercees, et tellement changé que la sotte amoureuse le rencontrant et luy disant : Ne me connois-tu pas ? « je suis bien moy mesme » ; Ouy dea, respondit-il, « mais moy je ne suis pas moy mesme » : l'absence luy avoit apporté cette heureuse mutation. Et saint Augustin tesmoigne[5] que pour alleger la douleur qu'il eut en la mort de son ami, il s'osta de Tagaste, ou iceluy estoit mort, et s'en alla à Carthage.

Mais qui ne peut s'esloigner que doit-il faire ? Il faut absolument retrancher toute conversation particuliere, tout entretien secret, toute douceur des yeux, tout sousris, et generalement toutes sortes de communications et amorces qui peuvent nourrir ce feu puant et fumeux ; ou pour le plus s'il est force de parler au complice

que ce soit pour declairer par une hardie, courte et severe protestation le divorce eternel que l'on a juré. Je crie tout haut a quicomque est tombé dans ces pieges d'amourettes : taillés, tranchés, rompés ; il ne faut pas s'amuser a descoudre ces folles amitiés, il les faut deschirer, il n'en faut pas desnouer les liaysons, il les faut rompre ou couper ; aussi bien les cordons et liens n'en valent rien. Il ne faut point mesnager pour un amour qui est si contraire a l'amour de Dieu.

Mais apres que j'auray ainsy rompu les chaynes de cet infame esclavage, encor m'en restera-il quelque ressentiment, et les marques et traces des fers en demeureront encor imprimees en mes pieds, c'est a dire en mes affections. Non feront, Philothee, si vous aves conceu autant de detestation de vostre mal comme il merite, car si cela est, vous ne seres plus agitee d'ancun mouvement que de celuy d'un extreme horreur de cet infame amour et de tout ce qui en depend, et demeureres quitte de toute autre affection envers l'objet abandonné, que de celle d'une tres pure charité pour Dieu. Mais si, pour l'imperfection de vostre repentir, il vous reste encor quelques mauvaises inclinations, procurés pour vostre ame une solitude mentale, selon ce que je vous ay enseigné ci devant[6], et retirés vous y le plus que vous pourres, et par mille reiterés eslancemens d'esprit renoncés a toutes vos inclinations, reniés les de toutes vos forces ; lisés plus que l'ordinaire des saintz livres, confessés vous plus souvent que de coustume et vous communiés, conferés humblement et naifvement de toutes les suggestions et tentations qui vous arriveront pour ce regard avec vostre directeur, si vous pouves, ou au moins avec quelque ame fidele et prudente ; et ne doutés point que Dieu ne vous affranchisse de toutes passions, pourveu que vous continuies fidelement en ces exercices.

Ah, ce me dires vous, mais ne sera ce point une ingratitude de rompre si impiteusement une amitié ? O que bienheureuse est l'ingratitude qui nous rend aggreables a Dieu ! Non, de par Dieu, Philothee, ce ne sera pas ingratitude, ains un grand benefice que vous feres a l'amant, car en rompant vos liens vous rompres les siens, puisqu'ilz vous estoyent communs, et bien que pour l'heure il ne s'apperçoive pas de son bonheur, il le reconnoistra bien tost apres et avec vous chantera pour action de grace : O Seigneur, *vous aves rompu mes liens, je vous sacrifieray l'hostie de loüange et invoqueray vostre saint Nom*[7].

CHAPITRE XXII.

QUELQUES AUTRES ADVIS SUR LE SUJET DES AMITIÉS.

L'amitié requiert une grande communication entre les amans, autrement elle ne peut ni naistre ni subsister. C'est pourquoy il arrive souvent qu'avec la communication de l'amitié, plusieurs autres communications passent et se glissent insensiblement de cœur en cœur, par une mutuelle infusion et reciproque escoulement d'affections, d'inclinations et d'impressions. Mais sur tout, cela arrive quand nous estimons grandement celuy que nous aymons ; car alhors nous ouvrons tellement le cœur a son amitié qu'avec icelle ses inclinations et impressions entrent aysement toutes entieres, soit qu'elles soyent bonnes ou qu'elles soyent mauvaises. Certes, les abeilles qui amassent le miel d'Heraclee ne cherchent que le miel, mais avec le miel elles succent insensiblement les qualités veneneuses

de l'aconit sur lequel elles font leur cueillette. Or donq, Philothee, il faut bien prattiquer en ce sujet la parolle que le Sauveur de nos ames souloit dire, ainsy que les Anciens nous ont appris : « Soyes bons changeurs » et monnoyeurs, c'est a dire, ne recevés pas la fause monnoye avec la bonne, ni le bas or avec le fin or ; separés *le pretieux d'avec le chetif*[1] : ouy, car il n'y a presque celuy qui n'ait quelque imperfection. Et quelle rayson y a-il de recevoir pesle mesle les tares et imperfections de l'ami avec son amitié ? Il le faut certes aymer nonobstant son imperfection, mais il ne faut ni aymer ni recevoir son imperfection ; car l'amitié requiert la communication du bien et non pas du mal. Comme donq ceux qui tirent le gravier du Tage en separent l'or qu'ilz y treuvent pour l'emporter, et laissent le sable sur le rivage, de mesme ceux qui ont la communication de quelque bonne amitié doivent en separer le sable des imperfections, et ne le point laisser entrer en leur ame. Certes, saint Gregoire Nazianzene[2] tesmoigne que plusieurs, aymans et admirans saint Basile, s'estoient laissés porter a l'imiter, mesme en ses imperfections exterieures, en son parler lentement et avec un esprit abstrait et pensif, en la forme de sa barbe et en sa demarche. Et nous voyons des maris, des femmes, des enfans, des amis qui ayans en grande estime leurs amis, leurs peres, leurs maris et leurs femmes acquierent, ou par condescendance ou par imitation, mille mauvaises petites humeurs au commerce de l'amitié qu'ilz ont ensemble. Or, cela ne se doit aucunement faire, car chacun a bien asses de ses mauvaises inclinations sans se surcharger de celles des autres ; et non seulement l'amitié ne requiert pas cela, mais au contraire, elle nous oblige a nous entr'ayder pour nous affranchir reciproquement de toutes sortes d'imperfections. Il faut sans doute supporter doucement l'ami en ses imperfections,

mais non pas le porter en icelles, et beaucoup moins les transporter en nous.

Mays je ne parle que des imperfections ; car quant aux pechés il ne faut ni les porter ni les supporter en l'ami. C'est une amitié ou foible ou meschante de voir perir l'ami et ne le point secourir, de le voir mourir d'un aposteme et n'oser luy donner le coup du rasoir de la correction pour le sauver. La vraye et vivante amitié ne peut durer entre les pechés. On dit que la salemandre esteint le feu dans lequel elle se couche[3], et le peché ruine l'amitié en laquelle il se loge : si c'est un peché passager, l'amitié luy donne soudain la fuite par la correction ; mais s'il sejourne et arreste, tout aussi tost l'amitié perit, car elle ne peut subsister que sur la vraye vertu ; combien moins donq doit on pecher pour l'amitié ? L'ami est ennemi quand il nous veut conduire au peché, et merite de perdre l'amitié quand il veut perdre et damner l'ami ; ains c'est l'une des plus asseurees marques d'une fause amitié que de la voir prattiquee envers une personne vicieuse, de quelle sorte de peché que ce soit. Si celuy que nous aymons est vicieux, sans doute nostre amitié est vicieuse ; car puysqu'elle ne peut regarder la vraye vertu il est force qu'elle considere quelque vertu folastre et quelque qualité sensuelle[4].

La societé faitte pour le prouffit temporel entre les marchans n'a que l'image de la vraye amitié ; car elle se fait non pour l'amour des personnes mais pour l'amour du gain.

En fin, ces deux divines parolles sont deux grandes colomnes pour bien asseurer la vie chrestienne. L'une est du Sage[5] : *Qui craint Dieu aura pareillement une bonne amitié* ; l'autre est de saint Jacques[6] : *L'amitié de ce monde est ennemie de Dieu.*

CHAPITRE XXIII.

DES EXERCICES DE LA MORTIFICATION EXTERIEURE.

Ceux qui traittent des choses rustiques et champestres asseurent que si on escrit quelque mot sur une amande bien entiere et qu'on la remette dans son noyau, le pliant et serrant bien proprement et le plantant ainsy, tout le fruit de l'arbre qui en viendra se treuvera escrit et gravé du mesme mot[1]. Pour moy, Philothee, je n'ay jamais peu appreuver la methode de ceux qui pour reformer l'homme commencent par l'exterieur, par les contenances, par les habitz, par les cheveux. Il me semble, au contraire, qu'il faut commencer par l'interieur : *Convertisses-vous a moy*, dit Dieu, *de tout vostre cœur*[2] ; *Mon enfant, donne-moy ton cœur*[3] ; car aussi, le cœur estant la source des actions, elles sont telles qu'il est. L'Espoux divin invitant l'ame[4], *Metz-moy*, dit-il, *comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras.* Ouy vrayement, car quicomque a Jesus Christ en son cœur, il l'a bien tost apres en toutes ses actions exterieures.

C'est pourquoy, chere Philothee, j'ay voulu avant toutes choses graver et inscrire sur vostre cœur ce mot saint et sacré : VIVE JESUS, asseuré que je suis qu'apres cela, vostre vie, laquelle vient de vostre cœur comme un amandier de son noyau, produira toutes ses actions qui sont ses fruitz, escrites et gravees du mesme mot de salut, et que comme ce doux Jesus vivra dedans vostre cœur, il vivra aussi en tous vos deportemens, et paroistra en vos yeux, en vostre bouche, en vos mains, voyre mesme en vos cheveux ; et pourrés saintement dire, a l'imitation de saint Paul[5] : *Je vis, mais non plus moy, ains Jesus Christ*

vit en moy. Bref, qui a gaigné le cœur de l'homme a gaigné tout l'homme. Mais ce cœur mesme par lequel nous voulons commencer, requiert qu'on l'instruise comme il doit former son train et maintien exterieur, affin que non seulement on y voye la sainte devotion, mais aussi une grande sagesse et discretion. Pour cela je vous vay briefvement donner plusieurs advis.

Si vous pouves supporter le jeusne, vous feres bien de jeusner quelques jours, outre les jeunes que l'Eglise nous commande ; car outre l'effect ordinaire du jeusne, d'eslever l'esprit, reprimer la chair, prattiquer la vertu et acquerir plus grande recompense au Ciel, c'est un grand bien de se maintenir en la possession de gourmander la gourmandise mesme, et tenir l'appetit sensuel et le cors sujet a la loy de l'esprit ; et bien qu'on ne jeusne pas beaucoup, l'ennemi neanmoins nous craint davantage quand il connoist que nous sçavons jeusner. Les mercredi, vendredi et samedi sont les jours esquelz les anciens Chrestiens s'exerçoient le plus a l'abstinence : prenes en donq de ceux la pour jeusner, autant que vostre devotion et la discretion de vostre directeur vous le conseilleront.

Je dirois volontier comme saint Hierosme dit a la bonne dame Leta[6] : « Les jeusnes longs et immoderés me desplaisent bien fort, sur tout en ceux qui sont en aage encor tendre. J'ay appris par experience que le petit asnon estant las en chemin cherche de s'escarter ; » c'est a dire, les jeunes gens portés a des infirmités par l'exces des jeusnes, se convertissent aysement aux delicatesses. Les cerfs courent mal en deux tems : quand ilz sont trop chargés de venaison[a] et quand ilz sont trop maigres. Nous sommes grandement exposés aux tentations quand nostre cors est trop nourri et quand il est

a. nourriture, graisse.

trop abbattu ; car l'un le rend insolent en son ayse et l'autre le rend desesperé en son mesayse ; et comme nous ne le pouvons porter quand il est trop gras, aussi ne nous peut-il porter quand il est trop maigre. Le defaut de cette moderation es jeusnes, disciplines, haires et aspretés rend inutiles au service de la charité les meilleures annees de plusieurs, comme il fit mesme a saint Bernard qui se repentit d'avoir usé de trop d'austerité[7] ; et d'autant qu'ilz l'ont maltraitté au commencement, ilz sont contrains de le flatter a la fin. N'eussent-ilz pas mieux fait de luy faire un traittement egal, et proportionné aux offices et travaux ausquelz leurs conditions les obligeoyent ?

Le jeusne et le travail mattent et abattent la chair. Si le travail que vous feres vous est necessaire, ou fort utile a la gloire de Dieu, j'ayme mieux que vous souffries la peyne du travail que celle du jeusne : c'est le sentiment de l'Eglise, laquelle, pour les travaux utiles au service de de Dieu et du prochain, descharge ceux qui les font du jeusne mesme commandé. L'un a de la peyne a jeusner, l'autre en a a servir les malades, visiter les prisonniers, confesser, prescher, assister les desolés, prier et semblables exercices : cette peyne vaut mieux que celle la ; car outre qu'elle matte egalement, elle a des fruitz beaucoup plus desirables. Et partant, generalement, il est mieux de garder plus de forces corporelles qu'il n'est requis, que d'en ruiner plus qu'il ne faut ; car on peut tous-jours les abbattre quand on veut, mays on ne les peut pas reparer tous-jours quand on veut.

Il me semble que nous devons avoir en grande reverence la parolle que nostre Sauveur et Redempteur Jesus Christ dit a ses Disciples[8] : *Manges ce qui sera mis devant vous.* C'est, comme je crois, une plus grande vertu de manger sans choix ce qu'on vous presente et en mesme ordre qu'on le vous presente, ou qu'il soit a vostre goust

ou qu'il ne le soit pas, que de choisir tous-jours le pire. Car encor que cette derniere façon de vivre semble plus austere, l'autre neanmoins a plus de resignation, car par icelle on ne renonce pas seulement a son goust, mais encor a son choix ; et si, ce n'est pas une petite austerité de tourner son goust a toute main et le tenir sujet aux rencontres[a], joint que cette sorte de mortification ne paroist point, n'incommode personne, et est uniquement propre pour la vie civile. Reculer une viande pour en prendre une autre, pincer et racler toutes choses, ne treuver jamais rien de bien appresté ni de bien net, faire des mysteres a chaque morceau, cela ressent un cœur mol et attentif aux platz et aux escuelles. J'estime plus que saint Bernard beut de l'huyle pour de l'eau ou du vin, que s'il eust beu de l'eau d'absynthe avec attention ; car c'estoit signe qu'il ne pensoit pas a ce qu'il beuvoit. Et en cette nonchalance de ce qu'on doit manger et qu'on boit gist la perfection de la prattique de ce mot sacré : *Manges ce qui vous sera mis devant.* J'excepte neanmoins les viandes qui nuisent a la santé ou qui mesme incommodent l'esprit, comme font a plusieurs les viandes chaudes et espicees, fumeuses, venteuses ; et certaines occasions esquelles la nature a besoin d'estre recreée et aydee, pour pouvoir soustenir quelque travail a la gloire de Dieu. Une continuelle et moderee sobrieté est meilleure que les abstinences violentes faittes a diverses reprises et entremeslees de grans relaschemens.

La discipline a une merveilleuse vertu pour resveiller l'appetit de la devotion, estant prise moderement. La haire matte puissamment le cors ; mais son usage n'est pas pour l'ordinaire propre ni aux gens mariés, ni aux delicates complexions, ni a ceux qui ont a supporter d'au-

a. à tout ce qui peut se rencontrer.

tres grandes peynes. Il est vray qu'es jours plus signalés de la penitence, on la peut employer avec l'advis du discret confesseur.

Il faut prendre de la nuit pour dormir, chacun selon sa complexion, autant qu'il est requis pour bien utilement veiller le jour. Et parce que l'Escriture Sainte, en cent façons, l'exemple des Saintz et les raysons naturelles nous recommandent grandement les matinees, comme les meilleures et plus fructueuses pieces de nos jours, et que Nostre Seigneur mesme est nommé *Soleil levant*[9] et Nostre Dame, *Aube du jour*[10], je pense que c'est un soin vertueux de prendre son sommeil devers le soir a bonne heure, pour pouvoir prendre son resveil et faire son lever de bon matin. Certes, ce tems la est le plus gracieux, le plus doux et le moins embarrassé ; les oyseaux mesmes nous provoquent en iceluy au resveil et aux loüanges de Dieu : si que le lever matin sert a la santé et a la sainteté.

Balaam monté sur son asnesse alloit treuver Balac[11] ; mais parce qu'il n'avoit pas droite intention, l'Ange l'attendit en chemin avec une espee en main pour le tuer. L'asnesse, qui voyoit l'Ange, s'arresta par trois diverses fois comme restive ; Balaam cependant la frappoit cruellement de son baston pour la faire avancer, jusques a la troisiesme fois qu'elle, estant couchee tout a fait sous Balaam, luy parla par un grand miracle, disant : *Que t'ay-je fait? pourquoy tu m'as battue des-ja par trois fois?* Et tost apres, les yeux de Balaam furent ouvertz, et il vit l'Ange qui luy dit : *Pourquoy as-tu battu ton asnesse? si elle ne se fust destournee de devant moy je t'eusse tué* et l'eusse reservee. Lhors Balaam dit a l'Ange : Seigneur, *j'ay peché, car je ne sçavois pas que tu te misses contre moy* en la voye. Voyes-vous, Philothee, Balaam est la cause du mal, et il frappe et bat la pauvre asnesse qui n'en peut mais.

Il en prend ainsy bien souvent en nos affaires ; car cette femme voit son mari ou son enfant malade, et soudain elle court au jeusne, a la haire, a la discipline, comme fit David pour un pareil sujet[12]. Helas, chere amie, vous battes le pauvre asne, vous affligés vostre cors, et il ne peut mais de vostre mal, ni dequoy Dieu a son espee desgainee sur vous ; corrigés vostre cœur qui est idolatre de ce mari, et qui permettoit mille vices a l'enfant et le destinoit a l'orgueil, a la vanité et a l'ambition. Cet homme voit que souvent il tombe lourdement au peché de luxure : le reproche interieur vient contre sa conscience avec l'espee au poing pour l'outrepercer d'une sainte crainte ; et soudain son cœur revenant a soy : ah, felonne chair, dit-il, ah, cors desloyal, tu m'as trahi ; et le voyla incontinent a grans coups sur cette chair, a des jeusnes immoderés, a des disciplines demesurees, a des haires insupportables. O pauvre ame, si ta chair pouvoit parler comme l'asnesse de Balaam, elle te diroit : pourquoy me frappes-tu, miserable ? c'est contre toy, o mon ame, que Dieu arme sa vengeance, c'est toy qui es la criminelle ; pourquoy me conduis-tu aux mauvaises conversations[a] ? pourquoy appliques-tu mes yeux, mes mains, mes levres aux lascivetés ? pourquoy me troubles-tu par des mauvaises imaginations ? Fay des bonnes pensees, et je n'auray pas de mauvais mouvemens ; hante les gens pudiques, et je ne seray point agitee de ma concupiscence. Helas, c'est toy qui me jettes dans le feu, et tu ne veux pas que je brusle ; tu me jettes la fumee aux yeux, et tu ne veux pas qu ilz s'enflamment. Et Dieu sans doute vous dit en ces cas-la : Battes, rompes, *fendes*, froisses *vos cœurs*[13] principalement, car c'est contre eux que mon courroux est animé. Certes, pour guerir la demangeaison il n'est pas tant besoin de se

a. fréquentations.

laver et baigner, comme de purifier le sang et rafraischir le foye ; ainsy, pour nous guerir de nos vices il est voyrement bon de mortifier la chair, mais il est sur tout necessaire de bien purifier nos affections et rafraischir nos cœurs.

Or, en tout et par tout, il ne faut nullement entreprendre des austerités corporelles qu'avec l'advis de nostre guide.

CHAPITRE XXIV.

DES CONVERSATIONS ET DE LA SOLITUDE.

Rechercher les conversations et les fuir, ce sont deux extremités blasmables en la devotion civile[a], qui est celle de laquelle je vous parle. La fuite d'icelles tient du desdain et mespris du prochain, et la recherche ressent[b] a l'oysiveté et a l'inutilité. Il faut aymer le prochain comme soy mesme[1] : pour monstrer qu'on l'ayme, il ne faut pas fuir d'estre avec luy, et pour tesmoigner qu'on s'ayme soy mesme, on doit demeurer en soy mesme quand on y est. Or, on y est quand on est seul : Pense a toy mesme, dit saint Bernard[2], et puys aux autres. Si donques rien ne vous presse d'aller en conversation ou d'en recevoir chez vous, demeurés en vous mesme et vous entretenés avec vostre cœur ; mais si la conversation vous arrive, ou quelque juste sujet vous invite a vous y rendre, alles de par Dieu, Philothee, et voyes vostre prochain de bon cœur et de bon œil.

---

a. celle qui se pratique dans la vie civile, dans le monde.
b. a du rapport avec.

On appelle mauvaises conversations celles qui se font pour quelque mauvaise intention, ou bien quand ceux qui entreviennent en icelles sont vicieux, indiscretz et dissolus ; et pour celles la, il s'en faut destourner, comme les abeilles se destournent de l'amas des taons et freslons. Car, comme ceux qui ont esté mordus des chiens enragés ont la sueur, l'haleyne et la salive dangereuse, et principalement pour les enfans et gens de delicate complexion, ainsy ces vicieux et desbordés ne peuvent estre frequentés qu'avec hazard et peril, sur tout par ceux qui sont de devotion encores tendre et delicate.

Il y a des conversations inutiles a toute autre chose qu'a la seule recreation, lesquelles se font par un simple divertissement des occupations serieuses ; et quant a celles la, comme il ne faut pas s'y addonner, aussi peut-on leur donner le loysir destiné a la recreation.

Les autres conversations ont pour leur fin l'honnesteté, comme sont les visites mutuelles et certaines assemblees qui se font pour honnorer le prochain ; et quant a celles la comme il ne faut pas estre superstitieuse[a] a les prattiquer, aussi ne faut-il pas estre du tout incivile a les mespriser, mais satisfaire avec modestie au devoir que l'on y a, affin d'eviter egalement la rusticité et la legereté.

Reste les conversations utiles, comme sont celles des personnes devotes et vertueuses : o Philothee, ce vous sera tous-jours un grand bien d'en rencontrer souvent de telles. La vigne plantee parmi les oliviers porte des raisins onctueux et qui ont le goust des olives : une ame qui se treuve souvent parmi les gens de vertu ne peut qu'elle ne participe a leurs qualités. Les bourdons seulz ne peuvent point faire du miel, mais avec les abeilles ilz s'aydent a le faire : c'est un grand advantage pour nous

---

a. trop scrupuleuse.

bien exercer a la devotion, de converser avec les ames devotes.

En toutes conversations, la naifveté, simplicité, douceur et modestie sont tous-jours preferees. Il y a des gens qui ne font nulle sorte de contenance ni de mouvement qu'avec tant d'artifice que chacun en est ennuyé ; et comme celuy qui ne voudroit jamais se pourmener qu'en comptant ses pas, ni parler qu'en chantant, seroit fascheux au reste des hommes, ainsy ceux qui tiennent un maintien artificieux et qui ne font rien qu'a cadence, importunent extremement la conversation, et en cette sorte de gens il y a tous-jours quelque espece de presomption. Il faut pour l'ordinaire qu'une joye moderee predomine en nostre conversation. Saint Romuald et saint Anthoine sont extremement loüés dequoy, nonobstant toutes les austerités, ilz avoient la face et les paroles ornees de joye, gayeté et civilité. *Resjouissés vous avec les joyeux*[3] ; je vous dis *encor une fois* avec l'Apostre[4] : *Soyés tous-jours joyeuse,* mais *en Nostre Seigneur,* et *que vostre modestie paroisse a tous les hommes.* Pour vous res-jouir en Nostre Seigneur, il faut que le sujet de vostre joye soit non seulement loysible mays honneste : ce que je dis, parce qu'il y a des choses loysibles qui pourtant ne sont pas honnestes ; et affin que vostre modestie paroisse, gardes-vous des insolences lesquelles sans doute sont tous-jours reprehensibles : faire tomber l'un, noircir l'autre, piquer le tiers, faire du mal a un fol, ce sont des risees et joyes sottes et insolentes.

Mais tous-jours, outre la solitude mentale a laquelle vous vous pouves retirer emmi les plus grandes conversations, ainsy que j'ay dit ci dessus[5], vous deves aymer la solitude locale et reelle, non pas pour aller es desertz comme sainte Marie Egyptienne, saint Paul, saint Anthoine, Arsenius et les autres Peres solitaires, mais pour estre

quelque peu en vostre chambre, en vostre jardin et ailleurs, ou plus a souhait vous puissies retirer vostre esprit en vostre cœur, et recreer vostre ame par des bonnes cogitations et saintes pensees, ou par un peu de bonne lecture, a l'exemple de ce grand Evesque Nazianzene qui, parlant de soy mesme, « Je me pourmenois », dit-il, « moy mesme avec moy mesme sur le soleil couchant, et passois le tems sur le rivage de la mer ; car j'ay accoustumé d'user de cette recreation pour me relascher et secouer un peu des ennuis ordinaires » ; et la dessus il discourt de la bonne pensee qu'il fit, que je vous ay recitee ailleurs[6]. Et a l'exemple encores de saint Ambroise, duquel parlant saint Augustin[7], il dit que souvent estant entré en sa chambre (car on ne refusoit l'entree a personne) il le regardoit lire ; et apres avoir attendu quelque tems, de peur de l'incommoder, il s'en retournoit sans mot dire, pensant que ce peu de tems qui restoit a ce grand Pasteur pour revigorer et recreer son esprit, apres le tracas de tant d'affaires, ne luy devoit pas estre osté. Aussi, apres que les Apostres eurent un jour raconté a Nostre Seigneur comme ilz avoyent presché et beaucoup fait : *Venés*, leur dit-il, *en la solitude, et vous y reposés un peu*[8].

CHAPITRE XXV.

DE LA BIEN-SEANCE DES HABITZ[1].

Saint Paul veut que les femmes devotes (il en faut autant dire des hommes) soyent revestues *d'habitz bien-seans, se parans avec pudicité et sobrieté*[2]. Or, la bien-seance des habitz et autres ornemens depend de la matiere, de

la forme et de la netteté[a]. Quant a la netteté, elle doit presque tous-jours estre egale en nos habitz, sur lesquelz, tant qu'il est possible, nous ne devons laisser aucune sorte de souïlleure et vilenie. La netteté exterieure represente en quelque façon l'honnesteté interieure. Dieu mesme requiert l'honnesteté corporelle en ceux qui s'approchent de ses autelz et qui ont la charge principale de la devotion[3].

Quant a la matiere et a la forme des habitz, la bienseance se considere par plusieurs circonstances du tems, de l'aage, des qualités, des compaignies, des occasions. On se pare ordinairement mieux es jours de feste, selon la grandeur du jour qui se celebre ; en tems de penitence, comme en Caresme, on se demet[b] bien fort ; aux noces on porte les robbes nuptiales, et aux assemblees funebres, les robbes de deuil ; aupres des princes on rehausse l'estat[c], lequel on doit abaisser entre les domestiques[d]. La femme mariee se peut et doit orner aupres de son mari, quand il le desire ; si elle en fait de mesme en estant esloignee, on demandera quelz yeux elle veut favoriser avec ce soin particulier. On permet plus d'affiquetz aux filles, parce qu'elles peuvent loysiblement desirer d'aggreer a plusieurs, quoy que ce ne soit qu'affin d'en gaigner un par un saint mariage. On ne treuve pas non plus mauvais que les vefves a marier se parent aucunement, pourveu qu'elles ne facent point paroistre de folastrerie, d'autant qu'ayans des-ja esté meres de famille, et passé par les regretz du vefvage, on tient leur esprit pour meur et attrempé[e]. Mais quant aux vrayes vefves,

---

a. propreté.
b. on retire ces ornements.
c. le costume.
d. quand on se trouve parmi les personnes de la maison.
e. tempéré.

qui le sont non seulement de cors mais aussi de cœur, nul ornement ne leur est convenable, sinon l'humilité, la modestie et la devotion ; car si elles veulent donner de l'amour aux hommes elles ne sont pas vrayes vefves, et si elles n'en veulent pas donner, pourquoy en portent-elles les outils[a] ? Qui ne veut recevoir les hostes, il faut qu'il oste l'enseigne de son logis. On se moque tous-jours des vielles gens quand ilz veulent faire les jolis : c'est une folie qui n'est supportable qu'a la jeunesse.

Soyes propre[b], Philothee ; qu'il n'y ait rien sur vous de trainant et mal ageancé : c'est un mespris de ceux avec lesquelz on converse d'aller entr'eux en habit desaggreable ; mays gardés-vous bien des affaiteries, vanités, curiosités et folastreries. Tenes-vous tous-jours, tant qu'il vous sera possible, du costé de la simplicité et modestie, qui est sans doute le plus grand ornement de la beauté et la meilleure excuse pour la laideur. Saint Pierre advertit principalement les jeunes femmes de ne porter point leurs *cheveux* tant crespés, frisés, annellés et *serpentés*[4]. Les hommes qui sont si lasches que de s'amuser a ces muguetteries sont par tout descriés comme hermaphrodites, et les femmes vaines sont tenues pour imbecilles[c] en chasteté ; au moins si elles en ont, elle n'est pas visible parmi tant de fatras et bagatelles. On dit qu'on n'y pense pas mal, mais je replique, comme j'ay fait ailleurs[5], que le diable en y pense tous-jours. Pour moy, je voudrois que mon devot et ma devote fussent tous-jours les mieux habillés de la trouppe, mais les moins pompeux et affaités[d], et, comme il est dit au proverbe, qu'ilz fussent parés de

---

a. les outils de l'amour, ce qui sert à le provoquer.
b. d'aspect agréable.
c. faibles.
d. recherchés.

grace, bien-seance et dignité. Saint Louys dit en un mot[6] que « l'on se doit vestir selon son estat, en sorte que les sages et bons ne puissent dire : vous en faites trop, ni les jeunes gens : vous en faites trop peu. » Mais en cas que les jeunes ne se veuillent pas contenter de la bien-seance, il se faut arrester a l'advis des sages.

CHAPITRE XXVI.

DU PARLER, ET PREMIEREMENT COMME IL FAUT PARLER DE DIEU.

Les medecins prennent une grande connoissance de la santé ou maladie d'un homme par l'inspection de sa langue ; et nos parolles sont les vrays indices des qualités de nos ames : *Par tes parolles,* dit le Sauveur[1], *tu seras justifié, et par tes parolles tu seras condamné.* Nous portons soudain la main sur la douleur que nous sentons, et la langue sur l'amour que nous avons. Si donq vous estes bien amoureuse de Dieu, Philothee, vous parlerés souvent de Dieu es devis familiers que vous feres avec vos domestiques, amis et voysins : ouy, car *la bouche du juste meditera la sapience, et sa langue parlera du jugement*[2]. Et comme les abeilles ne demeslent autre chose que le miel avec leur petite bouchette, ainsy vostre langue sera tous-jours emmiellee de son Dieu, et n'aura point de plus grande suavité que de sentir couler entre vos levres des loüanges et benedictions de son nom, ainsy qu'on dit[3] de saint François, qui prononçant le saint nom du Seigneur, succoit et lechoit ses levres, comme pour en tirer la plus grande douceur du monde.

Mais parlés tous-jours de Dieu comme de Dieu, c'est

a dire reverемment et devotement, non point faisant la suffisante ni la prescheuse, mais avec l'esprit de douceur, de charité et d'humilité, distillant autant que vous sçaves (comme il est dit de l'Espouse au Cantique des Cantiques [1]) le miel delicieux de la devotion et des choses divines, goutte a goutte, tantost dedans l'oreille de l'un, tantost dedans l'oreille de l'autre, priant Dieu au secret de vostre ame qu'il luy plaise de faire passer cette sainte rosee jusques dans le cœur de ceux qui vous escoutent. Sur tout il faut faire cet office angelique doucement et souëfvement, non point par maniere de correction[a], mais par maniere d'inspiration, car c'est merveille combien la suavité et amiable proposition de quelque bonne chose est une puissante amorce pour attirer les cœurs.

Ne parles donq jamais de Dieu ni de la devotion par maniere d'acquit et d'entretien, mais tous-jours avec attention et devotion : ce que je dis pour vous oster une remarquable vanité qui se treuve en plusieurs qui font profession de devotion, lesquelz a tous propos disent des parolles saintes et ferventes par maniere d'entregent et sans y penser nullement ; et apres les avoir dites, il leur est advis qu'ilz sont telz que les parolles tesmoignent, ce qui n'est pas.

CHAPITRE XXVII.

DE L'HONNESTETE DES PAROLES ET DU RESPECT QUE L'ON DOIT AUX PERSONNES.

Si quelqu'un ne peche point en parole, dit saint Jacques[1], *il est homme parfait.* Gardes vous soigneusement de

a. comme pour corriger les autres.

lascher aucune parole deshonneste ; car encor que vous ne les disies pas avec mauvaise intention, si est ce que ceux qui les oyent[a], les[a] peuvent recevoir d'une autre sorte. La parole deshonneste tombant dans un cœur foible, s'estend et se dilate comme une goutte d'huyle sur le drap ; et quelquefois elle saisit tellement le cœur qu'elle le remplit de mille pensees et tentations lubriques. Car, comme le poison du cors entre par la bouche, aussi celuy du cœur entre par l'oreille, et la langue qui le produit est meurtriere, d'autant qu'encor qu'a l'adventure le venin qu'elle a jetté n'ait pas fait son effect, pour avoir treuvé les cœurs des auditeurs munis de quelque contre-poison, si est ce qu'il n'a pas tenu a sa malice qu'elle ne les ait fait mourir. Et que personne ne me die qu'il n'y pense pas, car Nostre Seigneur qui connoist les pensees a dit[2] que *la bouche parle de l'abondance du cœur* ; et si nous n'y pensions pas mal, le malin neanmoins en pense beaucoup, et se sert tous-jours secrettement de ces mauvais motz pour en transpercer le cœur de quelqu'un. On dit que ceux qui ont mangé de l'herbe qu'on appelle angelique ont tous-jours l'haleyne douce et aggreable ; et ceux qui ont au cœur l'honnesteté et chasteté, qui est la vertu angelique, ont tous-jours leurs parolles nettes, civiles et pudiques. Quant aux choses indecentes et folles, l'Apostre *ne* veut *pas que seulement on les nomme*[3], nous asseurant que rien ne *corrompt* tant *les bonnes mœurs* que *les mauvais devis*[4].

Si ces parolles deshonnestes sont dites a couvert, avec affaiterie et subtilité, elles sont infiniment plus veneneuses ; car, comme plus un dard est pointu plus il entre aysement en nos cors, ainsy plus un mauvais mot est aigu, plus il penetre en nos cœurs. Et ceux qui

---

a. du verbe ouïr.

pensent estre galans hommes a dire de telles parolles en conversation ne sçavent pas pourquoy les conversations sont faittes ; car elles doivent estre comme essaims d'abeilles assemblees pour faire le miel de quelque doux et vertueux entretien, et non pas comme un tas de guespes qui se joignent pour succer quelque pourriture. Si quelque sot vous dit des paroles messeantes, tesmoignés que vos oreilles en sont offencees, ou vous destournant ailleurs ou par quelque autre moyen, selon que vostre prudence vous enseignera.

C'est une des plus mauvaises conditions qu'un esprit peut avoir que d'estre moqueur : Dieu hait extremement ce vice et en a fait jadis des estranges punitions. Rien n'est si contraire a la charité, et beaucoup plus a la devotion, que le mespris et contemnement du prochain. Or, la derision et moquerie ne se fait jamais sans ce mespris ; c'est pourquoy elle est un fort grand peché, en sorte que les docteurs ont rayson de dire que la moquerie est la plus mauvaise sorte d'offense que l'on puisse faire au prochain par les paroles, parce que les autres offences se font avec quelque estime de celuy qui est offencé, et celle-ci se fait avec mespris et contemnement.

Mays quant aux jeux de paroles qui se font des uns aux autres avec une modeste gayeté et joyeuseté, ilz appartiennent a la vertu nommee eutrapelie[a] par les Grecz, que nous pouvons appeller bonne conversation, et par iceux on prend une honneste et amiable recreation sur les occasions frivoles que les imperfections humaines fournissent. Il se faut garder seulement de passer de cette honneste joyeuseté a la moquerie. Or, la moquerie provoque a rire par mespris et contemnement du prochain ; mais la gayeté et gausserie provoque a rire par une simple

a. douceur de mœurs.

liberté, confiance et familiere franchise, conjointe a la gentillesse de quelque mot. Saint Louys, quand les religieux vouloyent luy parler des choses relevees apres disner : Il n'est pas tems d'alleguer, disoit-il, mais de se recreer par quelque joyeuseté et quolibetz : que chacun die ce qu'il voudra honnestement[5] ; ce qu'il disoit favorisant la noblesse qui estoit autour de luy pour recevoir des caresses de sa Majesté. Mais, Philothee, passons tellement le tems par recreation que nous conservions la sainte eternité par devotion.

CHAPITRE XXVIII.

DES JUGEMENS TEMERAIRES.

Ne juges point et vous ne seres point jugés, dit le Sauveur de nos ames[1] ; *ne condamnés point et vous ne seres point condamnés.* Non, dit le saint Apostre[2], *ne juges pas avant le tems, jusques a ce que le Seigneur vienne, qui revelera le secret des tenebres et manifestera les conseils des cœurs.* O que les jugemens temeraires sont desaggreables a Dieu ! Les jugemens des enfans des hommes sont temeraires parce qu'ilz ne sont pas juges les uns des autres, et jugeans ilz usurpent l'office de Nostre Seigneur ; ilz sont temeraires parce que la principale malice du peché depend de l'intention et *conseil du cœur,* qui est *le secret des tenebres* pour nous ; ilz sont temeraires parce qu'un chacun a asses a faire a se juger soy mesme sans entreprendre de juger son prochain. C'est chose egalement necessaire pour n'estre point jugés, de ne point juger les autres et

de se juger soy mesme ; car, comme Nostre Seigneur nous defend l'un, l'Apostre nous ordonne l'autre disant[3] : *Si nous nous jugions nous mesmes, nous ne serions point jugés.* Mais, o Dieu, nous faysons tout au contraire ; car ce qui nous est defendu nous ne cessons de le faire, jugeans a tout propos le prochain, et ce qui nous est commandé, qui est de nous juger nous mesmes, nous ne le faysons jamais.

Selon les causes des jugemens temeraires, il y faut remedier. Il y a des cœurs aigres, amers et aspres de leur nature, qui rendent pareillement aigre et amer tout ce qu'ilz reçoivent, et convertissent, comme dit le Prophete[4], *le jugement en absynthe,* ne jugeans jamais du prochain qu'avec toute rigueur et aspreté : ceux ci ont grandement besoin de tomber entre les mains d'un bon medecin spirituel, car cette amertume de cœur leur estant naturelle, elle est malaysee a vaincre ; et bien qu'en soy elle ne soit pas peché, ains seulement une imperfection, elle est neanmoins dangereuse, parce qu'elle introduit et fait regner en l'ame le jugement temeraire et la mesdisance. Aucuns jugent temerairement non point par aigreur mais par orgueil, leur estant advis qu'a mesure qu'ilz depriment l'honneur d'autruy, ilz relevent le leur propre : espritz arrogans et presomptueux, qui s'admirent eux mesmes et se colloquent si haut en leur propre estime qu'ilz voyent tout le reste comme chose petite et basse : *Je ne suis pas comme le reste des hommes,* disoit ce sot Pharisien[5].

Quelques uns n'ont pas cet orgueil manifeste, ains seulement une certaine petite complaisance a considerer le mal d'autruy pour savourer et faire savourer plus doucement le bien contraire duquel ilz s'estiment doués ; et cette complaisance est si secrette et imperceptible, que si on n'a bonne veuë on ne la peut pas descouvrir, et ceux mesme qui en sont atteins ne la connoissent pas si

on ne la leur monstre. Les autres, pour se flatter et excuser envers eux mesmes et pour adoucir les remors de leurs consciences, jugent fort volontier que les autres sont vicieux du vice auquel ilz se sont voüés, ou de quelque autre aussi grand, leur estant advis que la multitude des criminelz rend leur peché moins blasmable. Plusieurs s'addonnent au jugement temeraire pour le seul playsir qu'ilz prennent a philosopher et deviner des mœurs et humeurs des personnes, par maniere d'exercice d'esprit ; que si par malheur ilz rencontrent quelquefois la verité en leurs jugemens, l'audace et l'appetit de continuer s'accroist tellement en eux, que l'on a peyne de les en destourner. Les autres jugent par passion, et pensent tous-jours bien de ce qu'ilz ayment et tous-jours mal de ce qu'ilz haïssent, sinon en un cas admirable et neanmoins veritable, auquel l'exces de l'amour provoque a faire mauvais jugement de ce qu'on ayme : effect monstreux, mais aussi provenant d'un amour impur, imparfait, troublé et malade, qui est la jalousie, laquelle, comme chacun sçait, sur un simple regard, sur le moindre sousris du monde condamne les personnes de perfidie et d'adultere. En fin, la crainte, l'ambition et telles autres foiblesses d'esprit contribuent souvent beaucoup a la production du soupçon et jugement temeraire.

Mais quelz remedes ? Ceux qui boivent le suc de l'herbe *ophiusa* d'Ethiopie cuydent par tout voir des serpens et choses effroyables[6] : ceux qui ont avalé l'orgueil, l'envie, l'ambition, la haine, ne voyent rien qu'ilz ne treuvent mauvais et blasmable ; ceux la pour estre gueris doivent prendre du vin de palme, et j'en dis de mesme pour ceux-ci : beuves le plus que vous pourrés le vin sacré de la charité, elle vous affranchira de ces mauvaises humeurs qui vous font faire ces jugemens tortus. La charité craint de rencontrer le mal, tant s'en faut qu'elle

l'aille chercher ; et quand elle le rencontre, elle en destourne sa face et le dissimule, ains elle ferme ses yeux avant que de le voir, au premier bruit qu'elle en apperçoit, et puis croit par une sainte simplicité que ce n'estoit pas le mal, mais seulement l'ombre ou quelque fantosme de mal ; que si par force elle reconnoist que c'est luy mesme, elle s'en destourne tout incontinent et tasche d'en oublier la figure. La charité est le grand remede a tous maux, mais specialement pour celuy ci. Toutes choses paroissent jaunes aux yeux des icteriques et qui ont la grande jaunisse l'on dit que pour les guerir de ce mal, il leur faut faire porter de l'esclere[a] sous la plante de leur pied[7]. Certes, ce peché de jugement temeraire est une jaunisse spirituelle, qui fait paroistre toutes choses mauvaises aux yeux de ceux qui en sont atteins ; mais qui en veut guerir il faut qu'il mette les remedes non aux yeux, non a l'entendement, mais aux affections qui sont les pieds de l'ame : si vos affections sont douces, vostre jugement sera doux ; si elles sont charitables, vostre jugement le sera de mesme.

Je vous presente trois exemples admirables. Isaac avoit dit que Rebecca estoit sa seur ; Abimelech vit qu'il se joüoit avec elle, c'est a dire qu'il la caressoit tendrement, et il jugea soudain que c'estoit sa femme[8] : un œil malin eust plustost jugé qu'elle estoit sa garce, ou que, si elle estoit sa seur, qu'il eust esté un inceste ; mais Abimelech suit la plus charitable opinion qu'il pouvoit prendre d'un tel fait. Il faut tous-jours faire de mesme, Philothee, jugeant en faveur du prochain, autant qu'il nous sera possible ; que si une action pouvoit avoir cent visages, il la faut regarder en celuy qui est le plus beau. Nostre Dame estoit grosse, saint Joseph le voyoit clairement ;

---

a. la chélidoine.

mais parce que d'autre costé il la voyoit toute sainte, toute pure, toute angelique, il ne peut onques croire qu'elle eut pris sa grossesse contre son devoir, si qu'il se resoulvoit, en la laissant, d'en laisser le jugement a Dieu : quoy que l'argument fut violent pour luy faire concevoir mauvaise opinion de cette Vierge, si[a] ne voulut-il jamais l'en juger. Mais pourquoy ? *parce,* dit l'Esprit de Dieu, *qu'il estoit juste*[9] : l'homme juste, quand il ne peut plus excuser ni le fait ni l'intention de celuy que d'ailleurs il connoist homme de bien, encor n'en veut-il pas juger, mais oste cela de son esprit et en laisse le jugement a Dieu. Mais le Sauveur crucifié, ne pouvant excuser du tout le peché de ceux qui le crucifioyent, au moins en amoindrit-il la malice, alleguant leur ignorance[10]. Quand nous ne pouvons excuser le peché, rendons-le au moins digne de compassion, l'attribuant a la cause la plus supportable qu'il puisse avoir, comme a l'ignorance ou a l'infirmité.

Mais ne peut-on donq jamais juger le prochain ? Non certes, jamais ; c'est Dieu, Philothee, qui juge les criminelz en justice. Il est vray qu'il se sert de la voix des magistratz pour se rendre intelligible a nos oreilles : ilz sont ses truchemens et interpretes et ne doivent rien prononcer que ce qu'ilz ont appris de luy, comme estans ses oracles ; que s'ilz font autrement, suivans leurs propres passions, alhors c'est vrayement eux qui jugent et qui par consequent seront jugés, car il est defendu aux hommes en qualité d'hommes, de juger les autres.

De voir ou connoistre une chose ce n'est pas en juger, car le jugement, au moins selon la phrase de l'Escriture, presuppose quelque petite ou grande, vraye ou apparente difficulté qu'il faille vuider ; c'est pourquoy elle dit[11]

a. cependant.

que *ceux qui ne croyent point sont des-ja jugés*, parce qu'il n'y a point de doute en leur damnation. Ce n'est donq pas mal fait de douter du prochain, non, car il n'est pas defendu de douter, ains de juger ; mais il n'est pourtant pas permis ni de douter ni de soupçonner sinon ric a ric, tout autant que les raysons et argumens nous contraignent de douter ; autrement les doutes et soupçons sont temeraires. Si quelque œil malin eust veu Jacob quand il baysa Rachel aupres du puits[12], ou qu'il eust veu Rebecca accepter des brasseletz et pendans d'oreille d'Eliezer, homme inconneu en ce païs-la[13], il eust sans doute mal pensé de ces deux exemplaires de chasteté, mais sans rayson et fondement ; car quand une action est de soy mesme indifferente, c'est un soupçon temeraire d'en tirer une mauvaise consequence, sinon que plusieurs circonstances donnent force a l'argument. C'est aussi un jugement temeraire de tirer consequence d'un acte pour blasmer la personne ; mais ceci je le diray tantost plus clairement[14].

En fin, ceux qui ont bien soin de leurs consciences ne sont gueres sujetz au jugement temeraire ; car comme les abeilles voyans le brouïllart ou tems nubileux se retirent en leurs ruches a mesnager le miel[a], ainsy les cogitations des bonnes ames ne sortent pas sur des objetz embrouillés ni parmi les actions nubileuses des prochains : ains, pour en eviter le rencontre, se ramassent dedans le cœur pour y mesnager les bonnes resolutions de leur amendement propre. C'est le fait d'une ame inutile, de s'amuser a l'examen de la vie d'autruy.

J'excepte ceux qui ont charge des autres, tant en la famille qu'en la republique ; car une bonne partie de leur conscience consiste a regarder et veiller sur celle des

a. pour s'occuper du miel.

autres. Qu'ilz facent donq leur devoir avec amour ; passé cela, qu'ilz se tiennent en eux mesmes pour ce regard.

CHAPITRE XXIX.

DE LA MESDISANCE.

Le jugement temeraire produit l'inquietude, le mespris du prochain, l'orgueil et complaisance de soy mesme et cent autres effectz tres pernicieux, entre lesquelz la mesdisance tient des premiers rangs, comme la vraye peste des conversations. O que n'ay-je un des charbons du saint autel pour toucher les levres des hommes, affin que leur *iniquité fust ostee et* leur *peché nettoyé*, a l'imitation du Seraphin qui purifia la bouche d'Isaye[1] ! Qui osteroit la mesdisance du monde, en osteroit une grande partie des *pechés* et de *l'iniquité*.

Quicomque oste injustement la bonne renommee a son prochain, outre le peché qu'il commet, il est obligé a faire la reparation, quoy que diversement selon la diversité des mesdisances ; car nul ne peut entrer au Ciel avec le bien d'autruy, et entre tous les bien exterieurs la renommee est le meilleur. La mesdisance est une espece de meurtre, car nous avons trois vies : la spirituelle qui gist en la grace de Dieu, la corporelle qui gist en l'ame, et la civile qui consiste en la renommee ; le peché nous oste la premiere, la mort nous oste la seconde, et la mesdisance nous oste la troisiesme. Mais le mesdisant par un seul coup de sa langue fait ordinairement trois meurtres : il tue son ame et celle de celuy qui l'escoute, d'un homicide spirituel, et oste la vie a celuy duquel il mesdit ; car, comme disoit saint Bernard[2], et

celuy qui mesdit et celuy qui escoute le mesdisant, tous deux ont le diable sur eux, mais l'un l'a en la langue et l'autre en l'oreille. David parlant des mesdisans[3] : *Ilz ont affilé leurs langues,* dit-il, *comme un serpent.* Or, le serpent a la langue fourchue et a deux pointes, comme dit Aristote[4]; et telle est celle du mesdisant, qui d'un seul coup pique et empoisonne l'oreille de l'escoutant et la reputation de celuy de qui elle parle.

Je vous conjure donques, treschere Philothee, de ne jamais mesdire de personne, ni directement ni indirectement : gardés-vous d'imposer des faux crimes et pechés au prochain, ni de descouvrir ceux qui sont secretz, ni d'aggrandir ceux qui sont manifestes, ni d'interpreter en mal la bonne œuvre, ni de nier le bien que vous sçaves estre en quelqu'un, ni le dissimuler malicieusement, ni le diminuer par paroles, car en toutes ces façons vous offenseries grandement Dieu, mais sur tout accusant fausement et niant la verité au prejudice du prochain ; car c'est double peché de mentir et nuire tout ensemble au prochain.

Ceux qui pour mesdire font des prefaces d'honneur ou qui disent de petites gentillesses et gausseries entre deux, sont les plus fins et veneneux mesdisans de tous. Je proteste, disent-ilz, que je l'ayme et que au reste c'est un galant homme ; mays cependant il faut dire la verité, il eut tort de faire une telle perfidie ; c'est une fort vertueuse fille, mais elle fut surprinse, et semblables petitz ageancemens. Ne voyes-vous pas l'artifice ? Celuy qui veut tirer a l'arc tire tant qu'il peut la fleche a soy, mais ce n'est que pour la darder plus puissamment : il semble que ceux ci retirent leur mesdisance a eux, mais ce n'est que pour la descocher plus fermement, affin qu'elle penetre plus avant dedans les cœurs des escoutans. La mesdisance dite par forme de gausserie est encores plus

cruelle que toutes ; car, comme la ciguë n'est pas de soy un venin fort pressant, ains asses lent et auquel on peut aysement remedier, mais estant pris avec le vin il est irremediable[5], ainsy la mesdisance qui de soy passeroit legerement par une oreille et sortiroit par l'autre, comme l'on dit, s'arreste fermement en la cervelle des escoutans quand elle est presentee dedans quelque mot subtil et joyeux. *Ilz ont,* dit David[6], *le venin de l'aspic en leurs levres.* L'aspic fait sa piqueure presque imperceptible, et son venin d'abord rend une demangeaison delectable, au moyen dequoy le cœur et les entrailles se dilatent et reçoivent le poison, contre lequel par apres il n'y a plus de remede.

Ne dites pas : un tel est un ivroigne, encores que vous l'ayes veu ivre ; ni, il est adultere, pour l'avoir veu en ce peché ; ni, il est inceste, pour l'avoir treuvé en ce malheur ; car un seul acte ne donne pas le nom a la chose. Le soleil s'arresta une fois en faveur de la victoire de Josué[7] et s'obscurcit une autre fois en faveur de celle du Sauveur[8] ; nul ne dira pourtant qu'il soit ou immobile ou obscur. Noé s'enivra une fois et Loth une autre fois, et celuy ci de plus commit un grand inceste : ilz ne furent pourtant ivroignes ni l'un ni l'autre, ni le dernier ne fut pas inceste, ni saint Pierre sanguinaire pour avoir une fois respandu du sang, ni blasphemateur pour avoir une fois blasphemé. Pour prendre le nom d'un vice ou d'une vertu, il faut y avoir fait quelque progres et habitude ; c'est donq une imposture de dire qu'un homme est cholere ou larron, pour l'avoir veu courroucer ou desrober une fois.

Encor qu'un homme ait esté vicieux longuement, on court fortune de mentir quand on le nomme vicieux. Simon le lepreux appelloit Magdeleine *pecheresse*[9], parce qu'elle l'avoit esté nagueres ; il mentoit neanmoins, car

elle ne l'estoit plus, mais une tressainte penitente ; aussi Nostre Seigneur prend en protection sa cause. Ce fol Pharisien tenoit le Publicain pour grand pecheur, ou peut estre pour *injuste, adultere, ravisseur* ; mais il se trompoit grandement, car tout a l'heure mesme il estoit *justifié*[10]. Helas, puisque la bonté de Dieu est si grande qu'un seul moment suffit pour impetrer et recevoir sa grace, quelle asseurance pouvons-nous avoir qu'un homme qui estoit hier pecheur le soit aujourd'huy ? Le jour precedent ne doit pas juger le jour present, ni le jour present ne doit pas juger le jour precedent : il n'y a que le dernier qui les juge tous. Nous ne pouvons donq jamais dire qu'un homme soit meschant, sans danger de mentir ; ce que nous pouvons dire, en cas qu'il faille parler, c'est qu'il fit un tel acte maùvais, il a mal vescu en tel tems, il fait mal maintenant ; mais on ne peut tirer nulle consequence d'hier a ce jourd'huy, ni de ce jourd'huy au jour d'hier, et encor moins au jour de demain.

Encor qu'il faille estre extremement delicat a ne point mesdire du prochain, si faut-il se garder d'une extremité en laquelle quelques uns tombent, qui, pour eviter la mesdisance, loüent et disent bien du vice. S'il se treuve une personne vrayement mesdisante, ne dites pas pour l'excuser qu'elle est libre et franche ; une personne manifestement vaine, ne dites pas qu'elle est genereuse et propre ; et les privautés dangereuses, ne les appellés pas simplicités ou naifvetés ; ne fardes pas la desobeissance du nom de zele, ni l'arrogance du nom de franchise, ni la lasciveté du nom d'amitié. Non, chere Philothee, il ne faut pas, pensant fuir le vice de la mesdisance, favoriser, flatter ou nourrir les autres, ains faut dire rondement et franchement mal du mal et blasmer les choses blasmables : ce que faisant, nous glorifions Dieu, moyennant que ce soit avec les conditions suivantes.

Pour loüablement blasmer les vices d'autruy, il faut que l'utilité ou de celuy duquel on parle ou de ceux a qui l'on parle le requiere. On recite devant des filles les privautés indiscretes de telz et de telles, qui sont manifestement perilleuses ; la dissolution d'un tel ou d'une telle en paroles ou en contenances qui sont manifestement lubriques : si je ne blasme librement ce mal et que je le veuille excuser, ces tendres ames qui escoutent prendront occasion de se relascher a quelque chose pareille ; leur utilité donq requiert que tout franchement je blasme ces choses-la sur le champ, sinon que je puisse reserver a faire ce bon office plus a propos et avec moins d'interest[a] de ceux de qui on parle, en une autre occasion. Outre cela, encor faut-il qu'il m'appartienne de parler sur ce sujet, comme quand je suis des premiers de la compaignie, et que si je ne parle il semblera que j'appreuve le vice : que si je suis des moindres, je ne dois pas entreprendre de faire la censure. Mais sur tout il faut que je sois exactement juste en mes paroles pour ne pas dire un seul mot de trop : par exemple, si je blasme la privauté de ce jeune homme et de cette fille, parce qu'elle est trop indiscrete et perilleuse, o Dieu, Philothee, il faut que je tienne la balance bien juste pour ne point aggrandir la chose, pas mesme d'un seul brin. S'il n'y a qu'une foible apparence, je ne diray rien que cela ; s'il n'y a qu'une simple imprudence, je ne diray rien davantage ; s'il n'y a ni imprudence ni vraye apparence du mal, ains seulement que quelque esprit malicieux en puisse tirer pretexte de mesdisance, ou je n'en diray rien du tout, ou je diray cela mesme. Ma langue, tandis que je parle du prochain, est en ma bouche comme un rasoir en la main du chirurgien qui veut trancher entre les nerfs et les tendons : il faut que le coup que

a. avec moins de dommage pour.

je donneray soit si juste, que je ne die ni plus ni moins que ce qui en est. Et en fin, il faut sur tout observer, en blasmant le vice, d'espargner le plus que vous pourrés la personne en laquelle il est.

Il est vray que des pecheurs infames, publiques et manifestes on en peut parler librement, pourveu que ce soit avec esprit de charité et de compassion, et non point avec arrogance et presomption, ni pour se plaire au mal d'autruy ; car pour ce dernier c'est le fait d'un cœur vil et abject. J'excepte entre tous, les ennemis declarés de Dieu et de son Eglise ; car ceux-la, il les faut descrier tant qu'on peut, comme sont les sectes des heretiques et schismatiques et les chefs d'icelles : c'est charité de crier au loup quand il est entre les brebis, voyre ou qu'il soit.

Chacun se donne liberté de juger et censurer les princes et de mesdire des nations toutes entieres, selon la diversité des affections que l'on a en leur endroit : Philothee, ne faites pas cette faute ; car outre l'offense de Dieu, elle vous pourroit susciter mille sortes de querelles.

Quand vous oyes mal dire, rendés douteuse l'accusation, si vous le pouves faire justement ; si vous ne pouves pas, excuses l'intention de l'accusé ; que si cela ne se peut, tesmoignes de la compassion sur luy, escartes ce propos-la, vous resouvenant et faisant resouvenir la compaignie que ceux qui ne tombent pas en faute en doivent toute la grace a Dieu. Rappellés a soy le mesdisant par quelque douce maniere ; dites quelque autre bien de la personne offensee si vous le sçaves.

CHAPITRE XXX.

QUELQUES AUTRES ADVIS TOUCHANT LE PARLER.

Que vostre langage soit doux, franc, sincere, rond, naif et fidelle. Gardés-vous des duplicités, artifices et feintises ; bien qu'il ne soit pas bon de dire tous-jours toutes sortes de verités, si n'est-il jamais permis de contrevenir a la verité. Accoustumes-vous a ne jamais mentir a vostre escient, ni par excuse ni autrement, vous resouvenant que Dieu est le *Dieu de verité*[1]. Si vous en dites par mesgarde et vous pouves les corriger sur le champ par quelque explication ou reparation, corrigés les: une excuse veritable a bien plus de grace et de force pour excuser, que le mensonge.

Bien que quelquefois on puisse discretement et prudemment desguiser et couvrir la verité par quelque artifice de parolle, si ne faut-il pas prattiquer cela sinon en chose d'importance, quand la gloire et service de Dieu le requierent manifestement : hors de la, les artifices sont dangereux, car, comme dit la sacree Parolle[2], *le Saint Esprit* n'habite point en un esprit *feint* et double. Il n'y a nulle si bonne et desirable finesse que la simplicité. Les prudences mondaines et artifices charnelz appartiennent aux enfans de ce siecle ; mais les enfans de Dieu cheminent sans destour et ont le cœur sans replis. *Qui chemine simplement*, dit le Sage[3], *il chemine confidemment*[a]. Le mensonge, la duplicité, la simulation tesmoignent tous-jours un esprit foible et vil.

---

a. avec confiance.

Saint Augustin avoit dit au quatriesme Livre de ses *Confessions*[4], que son ame et celle de son ami n'estoyent qu'une seule ame, et que cette vie luy estoit en horreur apres le trespas de son ami, parce qu'il ne vouloit pas vivre a moitié, et que aussi pour cela mesme il craignoit a l'adventure de mourir, affin que son ami ne mourust du tout. Ces parolles luy semblerent par apres trop artificieuses et affectees, si qu'il les revoque au livre de ses *Retractations*[5] et les appelle une ineptie. Voyés-vous chere Philothee, combien cette sainte belle ame est douillette au sentiment de l'affaiterie des paroles ? Certes c'est un grand ornement de la vie chrestienne que la fidelité, rondeur et sincerité du langage. *J'ay dit, je prendray garde a mes voyes pour ne point pecher en ma langue ; Hé, Seigneur, mettes des gardes a ma bouche et une porte qui ferme mes levres,* disoit David[6].

C'est un advis du roy saint Louys, de ne point desdire personne, sinon qu'il y eust peché ou grand dommage a consentir[7] : c'est affin d'eviter toutes contestes et disputes. Or, quand il importe de contredire a quelqu'un et d'opposer son opinion a celle d'un autre, il faut user de grande douceur et dexterité, sans vouloir violenter l'esprit d'autruy car aussi bien ne gaigne-on rien prenant les choses asprement. Le parler peu, tant recommandé par les anciens sages, ne s'entend pas qu'il faille dire peu de paroles, mais de n'en dire pas beaucoup d'inutiles ; car en matiere de parler, on ne regarde pas a la quantité, mais a la qualité. Et me semble qu'il faut fuir les deux extremités : car de faire trop l'entendu et le severe, refusant de contribuer aux devis familiers qui se font es conversations, il semble qu'il y ait ou manquement de confiance, ou quelque sorte de desdain ; de babiller aussi et cajoler[a] tous-jours, sans

a. jacasser.

onner ni loysir ni commodité aux autres de parler a souhait
ela tient de l'esventé et du leger.

Saint Louys ne treuvoit pas bon qu'estant en com-
aignie l'on parlast en secret et en conseil, et particu-
erement a table, affin que l'on ne donnast soupçon que
on parlast des autres en mal : « Celuy », disoit il[8], « qui
st a table en bonne compaignie, qui a a dire quelque
ıose joyeuse et plaisante, la doit dire que tout le monde
entende ; si c'est chose d'importance, on la doit taire
ans en parler. »

CHAPITRE XXXI.

DES PASSETEMS ET RECREATIONS, ET PREMIEREMENT DES LOYSIBLES ET LOUABLES.

Il est force de relascher quelquefois nostre esprit, et
ostre cors encores a quelque sorte de recreation. Saint
ean l'Evangeliste, comme dit Cassian[1], fut un jour treuvé
ar un chasseur tenant une perdrix sur son poing, laquelle
caressoit par recreation ; le chasseur luy demanda
ourquoy, estant homme de telle qualité, il passoit le
ms en chose si basse et vile ; et saint Jean luy dit :
ourquoy ne portes-tu ton arc tous-jours tendu ? De peur,
spondit le chasseur, que demeurant tous-jours courbé
ne perde la force de s'estendre quand il en sera mestier[a].
e t'estonnee pas donq, repliqua l'Apostre, si je me
emetz quelque peu de la rigueur et attention de mon esprit

a. quand il en sera besoin.

pour prendre un peu de recreation, affin de m'employ par apres plus vivement a la contemplation. C'est vice, sans doute, que d'estre si rigoureux, agreste et sa vage qu'on ne veuille prendre pour soy ni permettre a autres aucune sorte de recreation.

Prendre l'air, se promener, s'entretenir de devis joye et amiables, sonner du luth ou autre instrument, chant en musique, aller a la chasse, ce sont recreations si honnes que pour en bien user il n'est besoin que de la commu prudence, qui donne a toutes choses le rang, le tems, lieu et la mesure.

Les jeux esquelz le gain sert de prix et recompen a l'habilité et industrie du cors ou de l'esprit, comme jeux de la paume, ballon, paillemaille[a], les courses a bague, les eschecz, les tables[b], ce sont des recreations soy mesme bonnes et loysibles. Il se faut seuleme garder de l'exces, soit au tems que l'on y employe s au prix que l'on y met ; car si l'on y employe trop tems, ce n'est plus recreation, c'est occupation : n'allege pas ni l'esprit ni le cors, au contraire on l'estourd on l'accable. Ayant joüé cinq, six heures aux esche au sortir on est tout recreu et las d'esprit ; joüer longu ment a la paume, ce n'est pas recreer le cors, mais l'accabl Or, si le prix, c'est a dire ce qu'on joüe est trop gran les affections des joüeurs se desreglent, et outre cela, c' chose injuste de mettre de grans prix a des habilités industries de si peu d'importance et si inutiles, com sont les habilités des jeux.

Mays sur tout prenés garde, Philothee, de ne po attacher vostre affection a tout cela; car pour honnes que soit une recreation, c'est vice d'y mettre son cœur

a. jeu du mail ou du maillet.
b. jeu de dames.

on affection. Je ne dis pas qu'il ne faille prendre playsir
joüer pendant que l'on joüe, car autrement on ne se
ecreeroit pas; mais je dis qu'il ne faut pas y mettre son
ffection pour le desirer, pour s'y amuser et s'en empresser.

CHAPITRE XXXII.

DES JEUX DEFENDUS[1].

Les jeux des dés, des cartes et semblables, esquelz le
ain depend principalement du hazard, ne sont pas seule-
ent des recreations dangereuses, comme les danses,
ais elles sont simplement et naturellement mauvaises et
asmables; c'est pourquoy elles sont defendues par les
is tant civiles qu'ecclesiastiques. Mais quel grand mal
a-il, me dires-vous? Le gain ne se fait pas en ces jeux
lon la rayson, mais selon le sort, qui tombe bien souvent
celuy qui par habilité et industrie ne meritoit rien : la
yson est donq offensee en cela. Mais nous avons ainsy
nvenu, me dires-vous. Cela est bon pour monstrer que
luy qui gaigne ne fait pas tort aux autres, mais il ne
ensuit pas que la convention ne soit desraysonnable et
jeu aussi; car le gain qui doit estre le prix de l'industrie,
t rendu le prix du sort, qui ne merite nul prix puisqu'il
dépend nullement de nous.

Outre cela, ces jeux portent le nom de recreation et
nt faitz pour cela; et neanmoins ilz ne le sont nullement,
ais des violentes occupations. Car, n'est-ce pas occupa-
on de tenir l'esprit bandé et tendu par une attention
ntinuelle, et agité de perpetuelles inquietudes, appre-
nsions et empressemens? Y a-il attention plus triste,

plus sombre et melancholique que celle des joüeurs? c'e
pourquoy il ne faut pas parler sur le jeu, il ne faut p
rire, il ne faut pas tousser, autrement les voyla a despit

En fin, il n'y a point de joye au jeu qu'en gaignar
et cette joye n'est-elle pas inique, puisqu'elle ne se pe
avoir que par la perte et le desplaysir du compaignor
cette res-jouissance est certes infame. Pour ces tr
raysons les jeux sont defendus. Le grand roy saint Lou
sçachant que le comte d'Anjou son frere et messire Ga
tier de Nemours joüoyent, il se leva, malade qu'il esto
et alla tout chancelant en leur chambre, et la, print l
tables, les dés et une partie de l'argent, et les jetta par l
fenestres dans la mer, se courrouçant fort a eux[2]. I
sainte et chaste damoiselle Sara parlant a Dieu de s
innocence : *Vous sçaves*, dit-elle, *o Seigneur, que jamais*
n'ay conversé[a] *entre les joüeurs*[3].

CHAPITRE XXXIII.

DES BALS ET PASSETEMS LOYSIBLES MAIS DANGEREUX.

Les danses et balz sont choses indifferentes de le
nature ; mais selon l'ordinaire façon avec laquelle c
exercice se fait, il est fort penchant et incliné du cos
du mal, et par consequent plein de danger et de per
On les fait de nuit, et parmi les tenebres et obscurit
il est aysé de faire glisser plusieurs accidens tenebre
et vicieux, en un sujet qui de soy mesme est fort susce

a. que je n'ai jamais fréquenté les joueurs.

tible du mal ; on y fait des grandes veilles, apres lesquelles on perd les matinees des jours suivans, et par consequent le moyen de servir Dieu en icelles : en un mot, c'est tous-jours folie de changer le jour a la nuit, la lumiere aux tenebres, les bonnes œuvres a des folastreries. Chacun porte au bal de la vanité a l'envi ; et la vanité est une si grande disposition aux mauvaises affections et aux amours dangereux et blasmables, qu'aysement tout cela s'engendre es danses.

Je vous dis des danses, Philothee, comme les medecins disent des potirons et champignons : les meilleurs n'en valent rien, disent-ilz ; et je vous dis que les meilleurs balz ne sont gueres bons. Si neanmoins il faut manger des potirons, prenés garde qu'ilz soyent bien apprestés : si par quelque occasion de laquelle vous ne puissies pas vous bien excuser, il faut aller au bal, prenés garde que vostre danse soit bien apprestee. Mais comme faut-il qu'elle soit accommodee ? de modestie, de dignité et de bonne intention. Manges-en peu et peu souvent, disent les medecins parlans des champignons, car, pour bien apprestés qu'ilz soyent, la quantité leur sert de venin : dansés peu et peu souvent, Philothee, car faisant autrement vous vous mettres en danger de vous y affectionner.

Les champignons, selon Pline[1], estans spongieux et poreux comme ilz sont, attirent aysement toute l'infection qui leur est autour, si que estans pres des serpens ilz en reçoivent le venin. Les balz, les danses et telles assemblees tenebreuses[a] attirent ordinairement les vices et pechés qui regnent en un lieu : les querelles, les envies, les moqueries, les folles amours ; et comme ces exercices ouvrent les pores du cors de ceux qui les font, aussi ouvrent-ilz les pores du cœur, au moyen dequoy, si quelque serpent

a. qui ont lieu la nuit.

sur cela vient souffler aux oreilles quelque parole lascive, quelque muguetterie, quelque cajolerie, ou que quelque basilic vienne jetter des regards impudiques, des œillades d'amour, les cœurs sont fort aysés a se laisser saisir et empoisonner. O Philothee, ces impertinentes recreations sont ordinairement dangereuses : elles dissipent l'esprit de devotion, allanguissent les forces, refroidissent la charité et resveillent en l'ame mille sortes de mauvaises affections ; c'est pourquoy il en faut user avec une grande prudence.

Mais sur tout on dit qu'apres les champignons il faut boire du vin pretieux ; et je dis qu'apres les danses il faut user de quelques saintes et bonnes considerations, qui empeschent les dangereuses impressions que le vain playsir qu'on a receu pourroit donner a nos espritz.

Mais quelles considerations ?

1. A mesme tems que vous esties au bal, plusieurs ames brusloyent au feu d'enfer pour les pechés commis a la danse ou a cause de la danse. 2. Plusieurs religieux et gens de devotion estoyent a mesme heure devant Dieu, chantoyent ses loüanges et contemployent sa beauté. O que leur tems a esté bien plus heureusement employé que le vostre ! 3. Tandis que vous aves dansé, plusieurs ames sont decedees en grande angoisse ; mille milliers d'hommes et femmes ont souffert des grans travaux, en leurs lictz, dans les hospitaux et es rües : la goutte, la gravelle, la fievre ardente. Helas, ilz n'ont eu nul repos ! Aures vous point de compassion d'eux ? et penses vous point qu'un jour vous gemirés comme eux, tandis que d'autres danseront comme vous aves fait ? 4. Nostre Seigneur, Nostre Dame, les Anges et les Saintz vous ont veu au bal : ah, que vous leur aves fait grande pitié, voyans vostre cœur amusé a une si grande niayserie, et attentif a cette fadayse. 5. Helas, tandis que vous esties la, le tems s'est passé, la mort s'est approchee ; voyes

qu'elle se moque de vous et qu'elle vous appelle a sa danse, en laquelle les gemissemens de vos proches serviront de violon, et ou vous ne ferés qu'un seul passage de la vie a la mort. Cette danse est le vray passetems des mortelz, puisqu'on y passe en un moment du tems a l'eternité ou des biens ou des peynes.

Je vous remarque ces petites considerations, mais Dieu vous en suggerera bien d'autres a mesme effect, si vous aves sa crainte.

CHAPITRE XXXIV.

QUAND ON PEUT JOUER OU DANSER.

Pour joüer et danser loysiblement, il faut que ce soit par recreation et non par affection ; pour peu de tems et non jusques a se lasser ou estourdir, et que ce soit rarement ; car, qui en fait ordinaire, il convertira la recreation en occupation. Mais en quelle occasion peut-on joüer et danser ? Les justes occasions de la danse et du jeu indifferent sont plus frequentes ; celles des jeux defendus sont plus rares, comme aussi telz jeux sont beaucoup plus blasmables et perilleux. Mais, en un mot, dansés et joüés selon les conditions que je vous ay marquees, quand pour condescendre et complaire a l'honneste conversation en laquelle vous seres, la prudence et discretion vous le conseilleront ; car la condescendance, comme surgeon de la charité, rend les choses indifferentes bonnes, et les dangereuses, permises. Elle oste mesme la malice a celles qui sont aucunement mauvaises : c'est pourquoy les jeux de hazard qui autrement seroient blasmables, ne

le sont pas, si quelquefois la juste condescendance nous y porte.

J'ay esté consolé d'avoir leu en la vie de saint Charles Borromee qu'il condescendoit avec les Suisses en certaines choses esquelles d'ailleurs il estoit fort severe, et que le bienheureux Ignace de Loyola estant invité a joüer l'accepta. Quant a sainte Elizabeth d'Hongrie, elle joüoit et dansoit parfois se treuvant es assemblees de passetems, sans interest de sa devotion, laquelle estoit si bien enracinee dedans son ame que, comme les rochers qui sont autour du lac de Riette croissent estans battus des vagues[1], ainsy sa devotion croissoit emmi les pompes et vanités ausquelles sa condition l'exposoit ; ce sont les grans feux qui s'enflamment au vent, mays les petitz s'esteignent si on ne les y porte a couvert.

CHAPITRE XXXV.

QU'IL FAUT ESTRE FIDELE ES GRANDES ET PETITES OCCASIONS.

L'Espoux sacré, au Cantique des Cantiques,[1] dit que son Espouse luy a ravi *le cœur par un de* ses *yeux et l'un de* ses *cheveux*. Or, entre toutes les parties exterieures du cors humain, il n'y en a point de plus noble, soit pour l'artifice soit pour l'activité, que l'*œil*, ni point de plus vile que les *cheveux ;* c'est pourquoy le divin Espoux veut faire entendre qu'il n'a pas seulement aggreable les grandes œuvres des personnes devotes, mais aussi les moindres et plus basses ; et que pour le servir a son goust, il faut avoir grand soin de le bien servir aux choses grandes

et hautes et aux choses petites et abjectes, puysque nous pouvons egalement, et par les unes et par les autres, luy desrober son *cœur* par amour.

Preparés-vous donq, Philothee, a souffrir beaucoup de grandes afflictions pour Nostre Seigneur, et mesme le martyre ; resoulvés-vous de luy donner tout ce qui vous est de plus pretieux, s'il luy plaisoit de le prendre : pere, mere, frere, mari, femme, enfans, vos yeux mesme et vostre vie, car a tout cela vous deves apprester vostre cœur. Mais tandis que la divine Providence ne vous envoye pas des afflictions si sensibles et si grandes, et qu'il ne requiert pas de vous vos *yeux*, donnes-luy pour le moins vos *cheveux* : je veux dire, supportes tout doucement les menues injures, ces petites incommodités, ces pertes de peu d'importance qui vous sont journalieres ; car par le moyen de ces petites occasions, employees avec amour et dilection, vous gaigneres entierement son *cœur* et le rendres tout vostre. Ces petites charités quotidiennes, ce mal de teste, ce mal de dens, cette defluxion, cette bigearrerie du mari ou de la femme, ce cassement d'un verre, ce mespris ou cette moüe, cette perte de gans, d'une bague, d'un mouchoir, cette petite incommodité que l'on fait d'aller coucher de bonne heure et de se lever matin pour prier, pour se communier, cette petite honte que l'on a de faire certaines actions de devotion publiquement : bref, toutes ces petites souffrances estans prinses et embrassees avec amour contentent extremement la Bonté divine, laquelle pour un seul *verre d'eau* a promis la mer de toute felicité a ses fideles[2] ; et parce que ces occasions se presentent a tout moment, c'est un grand moyen pour assembler beaucoup de richesses spirituelles que de les bien employer.

Quand j'ay veu en la vie de sainte Catherine de Sienne tant de ravissemens et d'eslevations d'esprit, tant de

paroles de sapience, et mesme des predications faites par elle, je n'ay point douté qu'avec cet *œil* de contemplation elle n'eust ravi *le cœur* de son Espoux celeste ; mais j'ay esté egalement consolé quand je l'ay veüe en la cuisine de son pere tourner humblement la broche, attiser le feu, apprester la viande, petrir le pain et faire tous les plus bas offices de la mayson, avec un courage plein d'amour et de dilection envers son Dieu. Et n'estime pas moins la petite et basse meditation qu'elle faisoit parmi les offices vilz et abjectz, que les extases et ravissemens qu'elle eut si souvent, qui ne luy furent peut estre donnés qu'en recompense de cette humilité et abjection. Or sa meditation estoit telle : elle s'imaginoit qu'apprestant pour son pere elle apprestoit pour Nostre Seigneur comme une sainte Marthe ; que sa mere tenoit la place de Nostre Dame, et ses freres, le lieu des Apostres, s'excitant en cette sorte de servir en esprit toute la cour celeste, et s'employant a ces chetifz services avec une grande suavité, parce qu'elle sçavoit la volonté de Dieu estre telle[3]. J'ay dit cet exemple, ma Philothee, affin que vous sçachies combien il importe de bien dresser toutes nos actions, pour viles qu'elles soient, au service de sa divine Majesté.

Pour cela, je vous conseille tant que je puis d'imiter cette femme forte que le grand Salomon a tant loüee, laquelle, comme il dit[4], mettoit la main a choses fortes, genereuses et relevees, et neanmoins ne laissoit pas de filer et tourner le fuseau : *Elle a mis la main a chose forte, et ses doigtz ont prins le fuseau.* Mettes *la main a chose forte* vous exerçant a l'orayson et meditation, a l'usage des Sacremens, a donner de l'amour de Dieu aux ames, a respandre de bonnes inspirations dedans les cœurs, et en fin a faire des œuvres grandes et d'importance selon vostre vacation ; mais n'oublies pas aussi vostre *fuseau*

et vostre quenouille, c'est a dire, prattiqués ces petites et humbles vertus lesquelles comme fleurs croissent au pied de la Croix : le service des pauvres, la visitation des malades, le soin de la famille, avec les œuvres qui dependent d'iceluy, et l'utile diligence qui ne vous laissera point oysive ; et parmi toutes ces choses-la, entrejettés des pareilles considerations a celles que je viens de dire de sainte Catherine.

Les grandes occasions de servir Dieu se presentent rarement, mais les petites sont ordinaires : or, qui sera *fidelle en peu de chose*, dit le Sauveur mesme [5], on l'establira *sur beaucoup. Faites* donq *toutes choses au nom* de Dieu [6] et toutes choses seront bien faittes. *Soit que vous mangies, soit que vous beuvies* [7], soit que vous dormies, soit que vous vous recreiés, soit que vous tournies la broche, pourveu que vous sçachies bien mesnager vos affaires, vous prouffiterés beaucoup devant Dieu, faisant toutes ces choses parce que Dieu veut que vous les facies.

CHAPITRE XXXVI [1].

QU'IL FAUT AVOIR L'ESPRIT JUSTE ET RAYSONNABLE.

Nous ne sommes hommes que par la rayson, et c'est pourtant chose rare de treuver des hommes vrayement raysonnables, d'autant que l'amour propre nous detraque ordinairement de la rayson, nous conduisant insensiblement a mille sortes de petites, mais dangereuses injustices et iniquités qui, comme les *petitz renardeaux* desquelz il est parlé aux Cantiques [2], *demolissent les vignes ;* car, d'autant qu'ilz sont petitz on n'y prend pas garde, et

parce qu'ilz sont en quantité ilz ne laissent pas de beaucoup nuire. Ce que je m'en vay vous dire, sont-ce pas iniquités et desraysons ?

Nous accusons pour peu le prochain, et nous nous excusons en beaucoup ; nous voulons vendre fort cher, et acheter a bon marché ; nous voulons que l'on face justice en la mayson d'autruy, et chez nous, misericorde et connivence ; nous voulons que l'on prenne en bonne part nos parolles, et sommes chatouilleux et douilletz a celles d'autruy. Nous voudrions que le prochain nous laschast son bien en le payant, n'est-il pas plus juste qu'il le garde en nous laissant nostre argent ? nous luy sçavons mauvais gré dequoy il ne nous veut pas accommoder, n'a-il pas plus de rayson d'estre fasché dequoy nous le voulons incommoder ? Si nous affectionnons un exercice, nous mesprisons tout le reste et contrerollons tout ce qui ne vient pas a nostre goust. S'il y a quelqu'un de nos inferieurs qui n'ait pas bonne grace ou sur lequel nous ayons une fois mis la dent, quoy qu'il face nous le recevons a mal, nous ne cessons de le contrister et tous-jours nous sommes a le calanger[a], au contraire, si quelqu'un nous est aggreable d'une grace sensuelle, il ne fait rien que nous n'excusions. Il y a des enfans vertueux que leurs peres et meres ne peuvent presque voir, pour quelque imperfection corporelle ; il y en a des vicieux qui sont les favoris, pour quelque grace corporelle.

En tout nous preferons les riches aux pauvres, quoy qu'ilz ne soyent ni de meilleure condition, ni si vertueux, nous preferons mesmes les mieux vestus. Nous voulons nos droits exactement, et que les autres soyent courtois en l'exaction[b] des leurs ; nous gardons nostre rang point

a. à le critiquer.
b. quand ils exigent les leurs.

tilleusement, et voulons que les autres soyent humbles et condescendans ; nous nous plaignons aysement du prochain, et ne voulons qu'aucun se plaigne de nous ; ce que nous faisons pour autruy nous semble tous-jours beaucoup, ce qu'il fait pour nous n'est rien, ce nous semble. Bref, nous sommes comme les perdrix de Paphlagonie qui ont deux cœurs[3] ; car nous avons un cœur doux, gracieux et courtois en nostre endroit, et un cœur dur, severe, rigoureux envers le prochain. Nous avons deux poids : l'un pour peser nos commodités avec le plus d'advantage que nous pouvons, l'autre pour peser celles du prochain avec le plus de desadvantage qu'il se peut ; or, comme dit l'Escriture[4], *les levres trompeuses ont parlé en un cœur et un cœur*, c'est a dire elles ont deux cœurs ; et *d'avoir deux poids, l'un* fort pour recevoir et l'autre foible pour delivrer, *c'est chose abominable devant Dieu*[5].

Philothee, soyes egale et juste en vos actions : mettes-vous tous-jours en la place du prochain, et le mettes en la vostre, et ainsy vous jugerés bien ; rendes-vous vendeuse en achetant et acheteuse en vendant, et vous vendres et acheteres justement. Toutes ces injustices sont petites, parce qu'elles n'obligent pas a restitution, d'autant que nous demeurons seulement dans les termes de la rigueur en ce qui nous est favorable ; mais elles ne laissent pas de nous obliger a nous amender, car ce sont des grans defautz de rayson et de charité ; et, au bout de la, ce ne sont que tricheries, car on ne perd rien a vivre genereusement, noblement, courtoisement, et avec un cœur royal, égal et raysonnable. Resouvenés-vous donq, ma Philothee, d'examiner souvent vostre cœur s'il est tel envers le prochain comme vous voudries que le sien fust envers vous si vous esties en sa place, car voyla le point de la vraye rayson. Trajan estant censuré par ses confidens dequoy

il rendoit, a leur advis, la majesté imperiale trop accostable : Ouy dea, dit-il[6], ne dois-je pas estre tel empereur a l'endroit des particuliers, que je desirerois rencontrer un empereur si j'estois particulier moy mesme?

CHAPITRE XXXVII.

DES DESIRS.

Chacun sçait qu'il se faut garder des desirs des choses vicieuses, car le desir du mal nous rend mauvais. Mais je vous dis de plus, ma Philothee : ne desires point les choses qui sont dangereuses a l'ame, comme sont les balz, les jeux et telz autres passetems ; ni les honneurs et charges, ni les visions et extases, car il y a beaucoup de peril, de vanité et de tromperie en telles choses. Ne desires pas les choses fort esloignees, c'est a dire qui ne peuvent arriver de long tems, comme font plusieurs qui par ce moyen lassent et dissipent leurs cœurs inutilement, et se mettent en danger de grande inquietude. Si un jeune homme desire fort d'estre pourveu de quelque office avant que le tems soit venu, dequoy, je vous prie, luy sert ce desir? Si une femme mariee desire d'estre religieuse, a quel propos? Si je desire d'acheter le bien de mon voysin avant qu'il soit prest a le vendre, ne perds-je pas mon tems en ce desir? Si estant malade, je desire prescher ou dire la sainte Messe, visiter les autres malades et faire les exercices de ceux qui sont en santé, ces desirs ne sont-ilz pas vains, puisqu'en ce tems-la il n'est pas en mon pouvoir de les effectuer? Et ce pendant ces desirs inutiles occupent la place des autres que je devrois

avoir, d'estre bien patient, bien resigné, bien mortifié, bien obeissant et bien doux en mes souffrances, qui est ce que Dieu veut que je prattique pour lhors. Mais nous faysons ordinairement des desirs des femmes grosses, qui veulent des cerises fraisches en l'automne et des raisins frais au printems.

Je n'appreuve nullement qu'une personne attachee a quelque devoir ou vacation, s'amuse a desirer une autre sorte de vie que celle qui est convenable a son devoir, ni des exercices incompatibles a sa condition presente ; car cela dissipe le cœur et l'allanguit es exercices necessaires. Si je desire la solitude des Chartreux, je perds mon tems, et ce desir tient la place de celuy que je dois avoir de me bien employer a mon office present. Non, je ne voudrois pas mesmement que l'on desirast d'avoir meilleur esprit ni meilleur jugement, car ces desirs sont frivoles et tiennent la place de celuy que chacun doit avoir de cultiver le sien tel qu'il est ; ni que l'on desire les moyens de servir Dieu que l'on n'a pas, mais que l'on employe fidellement ceux qu'on a. Or, cela s'entend des desirs qui amusent le cœur ; car quant aux simples souhaitz, ilz ne font nulle nuysance, pourveu qu'ilz ne soyent pas frequens.

Ne desirés pas les croix, sinon a mesure que vous aures bien supporté celles qui se seront presentees ; car c'est un abus de desirer le martyre et n'avoir pas le courage de supporter une injure. L'ennemi nous procure souvent des grans desirs pour des objetz absens et qui ne se presenteront jamais, affin de divertir nostre esprit des objetz presens esquelz, pour petitz qu'ilz soyent, nous pourrions faire grand prouffit. Nous combattons les monstres d'Afrique en imagination, et nous nous laissons tuer en effect aux menus serpens qui sont en nostre chemin, a faute d'attention. Ne desirés point les tentations, car ce

seroit temerité ; mais employés vostre cœur a les attendre courageusement, et a vous en defendre quand elles arriveront.

La varieté des viandes[a] (si principalement la quantité en est grande) charge tous-jours l'estomac, et s'il est foible, elle le ruine : ne remplisses pas vostre ame de beaucoup de desirs, ni mondains, car ceux la vous gasteroyent du tout, ni mesme spirituelz car ilz vous embarrasseroyent. Quand nostre ame est purgee, se sentant deschargee de mauvaises humeurs, elle a un appetit fort grand des choses spirituelles, et, comme tout affamee, elle se met a desirer mille sortes d'exercices de pieté, de mortification, de penitence, d'humilité, de charité, d'orayson. C'est bon signe, ma Philothee, d'avoir ainsy bon appetit, mais regardes si vous pourres bien digerer tout ce que vous voules manger. Choisisses donq, par l'advis de vostre pere spirituel, entre tant de desirs ceux qui peuvent estre prattiqués et executés maintenant ; ceux-la, faites les bien valoir : cela fait, Dieu vous en envoyera d'autres, lesquelz aussi en leurs saisons vous prattiqueres, et ainsy vous ne perdres pas le tems en desirs inutiles. Je ne dis pas qu'il faille perdre aucune sorte de bons desirs, mais je dis qu'il les faut produire par ordre ; et ceux qui ne peuvent estre effectués presentement, il les faut serrer en quelque coin du cœur jusques a ce que leur tems soit venu, et ce pendant effectuer ceux qui sont meurs et de saison ; ce que je ne dis pas seulement pour les spirituelz, mais pour les mondains : sans cela nous ne sçaurions vivre qu'avec inquietude et empressement.

---

a. aliments.

CHAPITRE XXXVIII.

ADVIS POUR LES GENS MARIÉS.

Le Mariage est *un grand Sacrement, je dis en Jesus Christ et en son Eglise*[1] ; il est *honnorable a tous*[2], en tous et en tout, c'est a dire en toutes ses parties. A tous, car les vierges mesmes le doivent honnorer avec humilité ; en tous, car il est egalement saint entre les pauvres comme entre les riches ; en tout, car son origine, sa fin, ses utilités, sa forme et sa matiere sont saintes. C'est la pepiniere du Christianisme, qui remplit la terre de fideles pour accomplir au Ciel le nombre des esleuz ; si que la conservation du bien du mariage est extremement importante a la republique, car c'est sa racine et la source de tous ses ruisseaux.

Pleust a Dieu que son Filz bienaymé fust appellé a toutes les noces comme il fut a celles de Cana : le vin des consolations et benedictions n'y manqueroit jamais, car ce qu'il n'y en a pour l'ordinaire qu'un peu au commencement, c'est d'autant qu'en lieu de Nostre Seigneur on y fait venir Adonis, et Venus en lieu de Nostre Dame. Qui veut avoir des aigneletz beaux et mouchetés, comme Jacob, il faut comme luy presenter aux brebis quand elles s'assemblent pour parier, des belles baguettes de diverses couleurs[3] ; et qui veut avoir un heureux succes au mariage, devroit en ses noces se representer la sainteté et dignité de ce Sacrement ; mais en lieu de cela il y arrive mille desreglemens en passetems, festins et paroles : ce n'est donq pas merveille si les effectz en sont desreglés.

J'exhorte[4] sur tout les mariés a l'amour mutuel que le Saint Esprit leur recommande tant en l'Escriture.

O mariés, ce n'est rien de dire : aymes vous l'un l'autre de l'amour naturel, car les pairs de tourterelles font bien cela ; ni de dire, aymes vous d'un amour humain, car les payens ont bien prattiqué cet amour la ; mais je vous dis, apres le grand Apostre[5] : *Maris, aymes vos femmes comme Jesus Christ ayme son Eglise ;* o femmes, aymes vos maris comme l'Eglise ayme son Sauveur. Ce fut Dieu qui amena Eve a nostre premier pere Adam et la luy donna a femme : c'est aussi Dieu, mes amis, qui de sa main invisible a fait le nœud du sacré lien de vostre mariage, et qui vous a donné les uns aux autres ; pourquoy ne vous cherisses vous d'un amour tout saint, tout sacré, tout divin ?

Le premier effect de cet amour, c'est l'union indissoluble de vos cœurs. Si on colle deux pieces de sapin ensemble, pourveu que la colle soit fine, l'union en sera si forte qu'on fendroit beaucoup plus tost les pieces es autres endroitz, qu'en l'endroit de leur conjonction ; mais Dieu conjoint le mari a la femme en son propre sang, c'est pourquoy cette union est si forte que plustost l'ame se doit separer du cors de l'un et de l'autre, que non pas le mari de la femme. Or cette union ne s'entend pas principalement du cors, ains du cœur, de l'affection et de l'amour.

Le second effect de cet amour doit estre la fidelité inviolable de l'un a l'autre. Les cachetz estoyent anciennement gravés es anneaux que l'on portoit aux doigtz, comme mesme l'Escriture Sainte tesmoigne[6] ; voyci donq le secret de la ceremonie que l'on fait es noces : l'Eglise, par la main du prestre, benit un anneau, et le donnant premierement a l'homme, tesmoigne qu'elle scelle et cachette son cœur par ce Sacrement, affin que jamais plus ni le nom ni l'amour d'aucune autre femme ne puisse entrer en iceluy, tandis que celle la vivra laquelle luy a

esté donnee ; puys, l'espoux remet l'anneau en la main de la mesme espouse, affin que reciproquement elle sache que jamais son cœur ne doit recevoir de l'affection pour aucun autre homme, tandis que celuy vivra sur terre que Nostre Seigneur vient de luy donner.

Le troysiesme fruit du mariage c'est la production et legitime nourriture[a] des enfans. Ce vous est grand honneur, o mariés, dequoy Dieu voulant multiplier les ames qui le puissent benir et loüer a toute eternité, il vous rend les cooperateurs d'une si digne besoigne par la production des cors dans lesquelz il respand, comme gouttes celestes, les ames en les creant, comme il les cree en les infusant dedans les cors.

Conservés donq, o maris, un tendre, constant et cordial amour envers vos femmes : pour cela la femme fut tiree du costé plus proche du cœur du premier homme, affin qu'elle fust aymee de luy cordialement et tendrement. Les imbecillités et infirmités, soit du cors soit de l'esprit de vos femmes ne vous doivent provoquer a nulle sorte de desdain, ains plustost a une douce et amoureuse compassion, puisque Dieu les a creées telles affin que, dependant de vous, vous en receussies plus d'honneur et de respect, et que vous les eussies tellement pour compaignes que vous en fussies neanmoins les chefz et superieurs. Et vous, o femmes, aymes tendrement, cordialement, mays d'un amour respectueux et plein de reverence, les maris que Dieu vous a donnés ; car vrayement Dieu pour cela les a creés d'un sexe plus vigoureux et predominant, et a voulu que la femme fust une dependance de l'homme *un os de* ses *os, une chair de* sa *chair*[7], et qu'elle fust produitte d'une coste d'iceluy, tiree de dessous ses bras, pour monstrer qu'elle doit estre sous

a. action de les élever.

la main et conduitte du mari ; et toute l'Escriture Sainte vous recommande estroittement cette subjection, laquelle neanmoins la mesme Escriture vous rend douce, non seulement voulant que vous vous y accommodiés avec amour, mais ordonnant a vos maris qu'ilz l'exercent avec grande dilection, tendreté et suavité : *Maris*, dit saint Pierre[8], *portes vous*[a] *discretement avec vos femmes, comme avec un vaisseau plus fragile, leur portant honneur.* Mais tandis que je vous exhorte d'aggrandir de plus en plus ce reciproque amour que vous vous deves, prenes garde qu'il ne se convertisse point en aucune sorte de jalousie ; car il arrive souvent que comme le ver s'engendre de la pomme la plus delicate et la plus meure, aussi la jalousie naist en l'amour le plus ardent et pressant des mariés, duquel neanmoins il gaste et corrompt la substance, car petit a petit il engendre les noises, dissensions et divorces[b]. Certes, la jalousie n'arrive jamais ou l'amitié est reciproquement fondee sur la vraÿe vertu, c'est pourquoy elle est une marque indubitable d'un amour aucunement sensuel, grossier et qui s'est addressé en lieu ou il a rencontré une vertu manque[c], inconstante et sujette a defiance. C'est donq une sotte ventance d'amitié que de la vouloir exalter par la jalousie, car la jalousie est voirement marque de la grandeur et grosseur de l'amitié, mais non pas de la bonté, pureté et perfection d'icelle ; puisque la perfection de l'amitié presuppose l'asseurance de la vertu de la chose qu'on ayme, et la jalousie en presuppose l'incertitude.

Si vous voulés, o maris, que vos femmes vous soyent fideles, faites-leur en voir la leçon par vostre exemple, « Avec quel front », dit saint Gregoire Nazianzene[9],

---

a. comportez-vous.
b. séparations.
c. *adj.*, incomplète.

« voules vous exiger la pudicité de vos femmes, si vous mesmes vives en impudicité ? comme leur demandes vous ce que vous ne leur donnes pas ?» Voules vous qu'elles soyent chastes ? comportes vous chastement envers elles et, comme dit saint Paul[10], *Qu'un chacun sçache posseder son vaisseau en sanctification.* Que si au contraire vous mesmes leur apprenés les fripponneries, ce n'est pas merveille que vous ayes du deshonneur en leur perte.

Mais vous, o femmes, desquelles l'honneur est inseparablement conjoint avec la pudicité et honnesteté, conserves jalousement vostre gloire et ne permettes qu'aucune sorte de dissolution ternisse la blancheur de vostre reputation. Craignes toutes sortes d'attaques pour petites qu'elles soyent, ne permettes jamais aucune muguetterie autour de vous. Quicomque vient loüer vostre beauté et vostre grace vous doit estre suspect, car quicomque loüe une marchandise qu'il ne peut acheter il est pour l'ordinaire grandement tenté de la desrober. Mais si a vostre loüange quelqu'un adjouste le mespris de vostre mari, il vous offence infiniment, car la chose est claire que non seulement il vous veut perdre, mais vous tient des-ja pour demi perdue, puisque la moitié du marché est faite avec le second marchand quand on est desgousté du premier. Les dames tant anciennes que modernes ont accoustumé de pendre des perles en nombre a leurs oreilles pour le playsir, dit Pline[11], qu'elles ont a les sentir grilloter[a], s'entretouchant l'une l'autre. Mais quant a moy, qui sçay que le grand ami de Dieu Isaac envoya des pendans d'oreilles pour les premieres arres de ses amours a la chaste Rebecca[12], je croy que cet ornement mystique signifie que la premiere chose qu'un mari doit avoir d'une femme, et que la femme luy doit fidelement garder, c'est

a. faire un bruit de grelot.

l'oreille, affin que nul langage ou bruit n'y puisse entrer, sinon le doux et amiable grillotis des paroles chastes et pudiques, qui sont les perles orientales de l'Evangile : car il se faut tous-jours resouvenir, que l'on empoisonne les ames par l'oreille, comme le cors par la bouche.

L'amour et la fidelité jointes ensemble engendrent tous-jours la privauté et confiance ; c'est pourquoy les Saintz et Saintes ont usé de beaucoup de reciproques caresses en leur mariage, caresses vrayement amoureuses mais chastes, tendres mais sinceres. Ainsy Isaac et Rebecca, le plus chaste pair des mariés de l'ancien tems, furent veus par la fenestre se caresser en telle sorte, qu'encor qu'il n'y eust rien de deshonneste, Abimelech conneut bien qu'ilz ne pouvoyent estre sinon mari et femme[13]. Le grand saint Louys, egalement rigoureux a sa chair et tendre en l'amour de sa femme, fut presque blasmé d'estre abondant en telles caresses, bien qu'en verité il meristat plustost loüange de sçavoir demettre[a] son esprit martial et courageux a ces menus offices requis a la conservation de l'amour conjugal ; car bien que ces petites demonstrations de pure et franche amitié ne lient pas les cœurs, elles les approchent neanmoins, et servent d'un ageancement aggreable a la mutuelle conversation.

Sainte Monique estant grosse du grand saint Augustin, le dedia par plusieurs offres a la religion Chrestienne et au service de la gloire de Dieu, ainsy que luy mesme le tesmoigne[14] disant que des-ja il avoit gousté « le sel de Dieu dans le ventre de sa mere ». C'est un grand enseignement pour les femmes chrestiennes d'offrir a la divine Majesté les fruitz de leurs ventres, mesme avant qu'ilz en soyent sortis, car Dieu qui accepte les oblations d'un cœur humble et volontaire, seconde pour l'ordinaire les

---

a. rabaisser, soumettre.

bonnes affections des meres en ce tems la : tesmoin Samuel, saint Thomas d'Aquin, saint André de Fiesole et plusieurs autres. La mere de saint Bernard, digne mere d'un tel filz, prenant ses enfans en ses bras incontinent qu'ilz estoyent nais, les offroit a Jesus Christ, et des lhors les aymoit avec respect comme chose sacree et que Dieu luy avoit confiee ; ce qui luy reussit si heureusement qu'en fin ilz furent tous sept tressaintz.

Mays les enfans estans venus au monde et commençans a se servir de la rayson, les peres et meres doivent avoir un grand soin de leur imprimer la crainte de Dieu au cœur. La bonne reyne Blanche fit ardemment cet office a l'endroit du roy saint Louys son filz, car elle luy disoit souventefois : « J'aymerois trop mieux, mon cher enfant, vous voir mourir devant mes yeux, que de vous voir commettre un seul peché mortel » ; ce qui demeura tellement gravé en l'ame de ce saint filz que, comme luy mesme racontoit[15], il ne fut jour de sa vie auquel il ne luy en souvint, mettant peyne, tant qu'il luy estoit possible, de bien garder cette divine doctrine. Certes, les races et generations sont appellees en nostre langage, maysons, et les Hebreux mesme appellent la generation des enfans, edification de mayson, car c'est en ce sens qu'il est dit[16] que Dieu *edifia des maysons* aux sages femmes d'Egypte. Or c'est pour monstrer que ce n'est pas faire une bonne mayson de fourrer beaucoup de biens mondains en icelle, mais de bien eslever les enfans en la crainte de Dieu et en la vertu : en quoy on ne doit espargner aucune sorte de peyne ni de travaux, puisque les enfans sont la *couronne* du pere et de la mere[17]. Ainsy sainte Monique combattit avec tant de ferveur et de constance les mauvaises inclinations de saint Augustin, que l'ayant suivi par mer et par terre elle le rendit plus heureusement enfant de ses larmes, par la conversion de son ame, qu'il

n'avoit esté enfant de son sang par la generation de son cors.

Saint Paul laisse en partage aux femmes *le soin de la mayson*[18], c'est pourquoy plusieurs ont cette veritable opinion, que leur devotion est plus fructueuse a la famille que celle des maris qui, ne faisans pas une si ordinaire residence entre les domestiques[a], ne peuvent pas par consequent les addresser si aysement a la vertu. A cette consideration, Salomon en ses Proverbes[19] fait dependre le bonheur de toute la mayson, du soin et industrie de cette *femme forte* qu'il descrit.

Il est dit au Genese[20] qu'Isaac, *voyant sa femme Rebecca sterile, pria le Seigneur pour elle,* ou, selon les Hebreux, *il pria le Seigneur vis a vis d'elle,* parce que l'un prioit d'un costé de l'oratoire et l'autre de l'autre : aussi l'orayson du mari faitte en cette façon fut exaucee. C'est la plus grande et plus fructueuse union du mari et de la femme que celle qui se fait en la sainte devotion, a laquelle ilz se doivent entreporter l'un l'autre a l'envi. Il y a des fruitz, comme le coing, qui pour l'aspreté de leur suc ne sont gueres aggreables qu'en confiture ; il y en a d'autres qui pour leur tendreté et delicatesse ne peuvent durer, s'ilz ne sont aussi confitz, comme les cerises et abricotz. Ainsy les femmes doivent souhaitter que leurs maris soyent confitz au sucre de la devotion, car l'homme sans devotion est un animal severe, aspre et rude ; et les maris doivent souhaitter que leurs femmes soyent devotes, car sans la devotion la femme est grandement fragile et sujette a deschoir ou ternir en la vertu. Saint Paul a dit[21] que *l'homme infidelle est sanctifié par la femme fidelle, et la femme infidelle par l'homme fidelle,* parce qu'en cette estroitte alliance du mariage, l'un peut aysement tirer

---

a. les personnes de la maison.

l'autre a la vertu. Mais quelle benediction est-ce, quand l'homme et la femme fidelles se sanctifient l'un l'autre en une vraye crainte du Seigneur !

Au demeurant, le support mutuel de l'un pour l'autre doit estre si grand, que jamais tous deux ne soyent courroucés ensemble et tout a coup, affin qu'entre eux il ne se voye de la dissention et du desbat. Les mouches a miel ne peuvent s'arrester en lieu ou les echos et retentissemens et redoublemens de voix se font, ni le Saint Esprit certes en une mayson en laquelle il y ait du desbat, des repliques et redoublemens de crieries et altercations.

Saint Gregoire Nazianzene tesmoigne[22] que de son tems les mariés faisoyent feste au jour anniversaire de leurs mariages. Certes, j'appreuverois que cette coustume s'introduisist, pourveu que ce ne fust point avec des appareilz de recreations mondaines et sensuelles, mais que les maris et femmes, confessés et communiés en ce jour la, recommandassent a Dieu plus fervemment que l'ordinaire le progres de leur mariage, renouvellans les bons propos de le sanctifier de plus en plus par une reciproque amitié et fidelité, et reprenans haleyne en Nostre Seigneur pour le support des charges de leur vacation.

CHAPITRE XXXIX.

DE L'HONNESTETÉ DU LICT NUPTIAL.

Le lict nuptial doit estre *immaculé*, comme l'Apostre l'appelle[1], c'est a dire exempt d'impudicités et autres souïlleures prophanes. Aussi le saint Mariage fut premierement institué dedans le Paradis terrestre, ou jamais,

jusques a l'heure[a], il n'y avoit eu aucun desreglement de la concupiscence, ni chose deshonneste.

Il y a quelque ressemblance entre les voluptés honteuses et celles du manger, car toutes deux regardent la chair, bien que les premieres, a rayson de leur vehemence brutale, s'appellent simplement[b] charnelles. J'expliqueray donques ce que je ne puis pas dire des unes, par ce que je diray des autres.

1. Le manger est ordonné pour conserver les personnes : or, comme manger simplement pour nourrir et conserver la personne est une bonne chose, sainte et commandee, aussi ce qui est requis au mariage pour la production des enfans et la multiplication des personnes est une bonne chose et tressainte, car c'est la fin principale des noces.

2. Manger, non point pour conserver la vie mais pour conserver la mutuelle conversation[c] et condescendance que nous nous devons les uns aux autres, c'est chose grandement juste et honneste : et de mesme, la reciproque et legitime satisfaction des parties[d] au saint Mariage est appellee par saint Paul *devoir*[2] ; mais devoir si grand, qu'il ne veut pas que l'une des parties s'en puisse exempter sans le libre et volontaire consentement de l'autre, non pas mesme pour les exercices de la devotion[3], qui m'a fait dire le mot que j'ay mis au chapitre de la sainte Communion pour ce regard ; combien moins donq peut-on s'en exempter pour des capricieuses pretentions de vertu ou pour les choleres et desdains.

3. Comme ceux qui mangent pour le devoir de la mutuelle conversation doivent manger librement et non

---

a. à l'heure de la chute.
b. soient les seules qui s'apellent charnelles.
c. les mutuelles relations.
d. des deux époux.

comme par force, et de plus s'essayer de tesmoigner de l'appetit, aussi le devoir nuptial doit estre tous-jours rendu fidellement, franchement, et tout de mesme comme si c'estoit avec esperance de la production des enfans, encor que pour quelque occasion on n'eust pas telle esperance.

4. Manger non point pour les deux premieres raysons, mais simplement pour contenter l'appetit, c'est chose supportable mais non pas pourtant louable ; car le simple playsir de l'appetit sensuel ne peut estre un objet suffisant pour rendre une action louable, il suffit bien si elle est supportable.

5. Manger non point par simple appetit, mais par exces et desreglement, c'est chose plus ou moins vituperable, selon que l'exces est grand ou petit.

6. Or, l'exces du manger ne consiste pas seulement en la trop grande quantité, mais aussi en la façon et maniere de manger. C'est grand cas, chere Philothee, que le miel si propre et salutaire aux abeilles leur puisse neanmoins estre si nuisible que quelquefois il les rend malades, comme quand elles en mangent trop au printems, car cela leur donne le flux de ventre, et quelquefois il les fait mourir inevitablement, comme quand elles sont emmiellees par le devant de leur teste et de leurs aislerons.

A la verité, le commerce nuptial qui est si saint, si juste, si recommandable, si utile a la republique, est neanmoins en certain cas dangereux a ceux qui le prattiquent ; car quelquefois il rend leurs ames grandement malades de peché veniel, comme il arrive par les simples exces, et quelquefois il les fait mourir par le peché mortel, comme il arrive lhors que l'ordre establi pour la production des enfans est violé et perverti, auquel cas, selon qu'on s'esgare plus ou moins de cet ordre, les pechés se treuvent plus ou moins execrables, mais tous-jours mortelz. Car

d'autant que la procreation des enfans est la premiere et principale fin du mariage, jamais on ne peut loysiblement se departir de l'ordre qu'elle requiert, quoy que pour quelque autre accident elle ne puisse pas pour lhors estre effectuee, comme il arrive quand la sterilité ou la grossesse des-ja survenue empesche la production et generation ; car en ces occurrences le commerce corporel ne laisse pas de pouvoir estre juste et saint, moyennant que les regles de la generation soyent suivies, aucun accident ne pouvant jamais prejudicier a la loy que la fin principale du mariage a imposee. Certes, l'infame et execrable action que Onan faisoit en son mariage estoit detestable devant Dieu, ainsy que dit le sacré Texte du trente huitiesme chapitre de Genese ; et bien que quelques heretiques de nostre aage, cent fois plus blasmables que les Cyniques desquelz parle saint Hierosme sur l'Epistre aux Ephesiens[4], ayent voulu dire que c'estoit la perverse intention de ce meschant qui desplaisoit a Dieu, l'Escriture toutefois parle autrement, et asseure en particulier que la *chose* mesme qu'il faisoit estoit *detestable* et abominable devant Dieu.

7. C'est une vraye marque d'un esprit truant, vilain, abject et infame de penser aux viandes et a la mangeaille avant le tems du repas, et encores plus quand apres iceluy on s'amuse au playsir que l'on a pris a manger, s'y entretenant par parolles et pensees, et vautrant son esprit dedans le souvenir de la volupté que l'on a euë en avalant les morceaux, comme font ceux qui devant disner tiennent leur esprit en broche et apres disner dans les platz ; gens dignes d'estre souillards[a] de cuisine, qui font, comme dit saint Paul[5], un *dieu* de leur *ventre*. Les gens d'honneur ne pensent a la table qu'en s'asseant, et apres le repas se lavent les mains et la bouche pour n'avoir plus ni le

a. valets de cuisine.

goust ni l'odeur de ce qu'ilz ont mangé. L'elephant n'est qu'une grosse beste, mais la plus digne qui vive sur la terre et qui a le plus de sens ; je veux vous dire un trait de son honnesteté : il ne change jamais de femelle et ayme tendrement celle qu'il a choisie, avec laquelle neanmoins il ne parie que de trois ans en trois ans, et cela pour cinq jours seulement et si secrettement que jamais il n'est veu en cet acte ; mais il est bien veu pourtant le sixiesme jour auquel avant toutes choses il va droit a quelque riviere en laquelle il se lave entierement tout le corps, sans vouloir aucunement retourner au troupeau qu'il ne se soit auparavant purifié[6]. Ne sont-ce pas de belles et honnestes humeurs d'un tel animal, par lesquelles il invite les mariés a ne point demeurer engagés d'affection aux sensualités et voluptés que selon leur vocation ilz auront exercees, mais, icelles passees, de s'en laver le cœur et l'affection, et de s'en purifier au plus tost, pour par apres avec toute liberté d'esprit prattiquer les autres actions plus pures et relevees.

En cet advis consiste la parfaitte prattique de l'excellente doctrine que saint Paul donne aux Corinthiens[7] : *Le tems est court,* dit-il ; *reste que ceux qui ont des femmes soyent comme n'en ayans point.* Car, selon saint Gregoire[8], celuy *a une femme comme n'en ayant point* qui prend tellement les consolations corporelles avec elle que pour cela il n'est point destourné des pretentions spirituelles ; or, ce qui se dit du mari s'entend reciproquement de la femme. *Que ceux qui usent du monde,* dit le mesme Apostre[9], *soyent comme n'en usans point.* Que tous donques usent du monde, un chacun selon sa vocation, mais en telle sorte que n'y engageant point l'affection, on soit aussi libre et prompt a servir Dieu comme si l'on n'en usoit point. « C'est le grand mal de l'homme », dit saint Augustin[10], « de vouloir jouir des choses desquelles il doit

seulement user, et de vouloir user de celles desquelles il doit seulement jouir » : nous devons jouir des choses spirituelles et seulement user des corporelles ; desquelles quand l'usage est converti en jouissance, nostre ame raysonnable est aussi convertie en ame brutale et bestiale.

Je pense avoir tout dit ce que je voulois dire, et fait entendre sans le dire ce que je ne voulois pas dire.

CHAPITRE XL.

ADVIS POUR LES VEFVES.

Saint Paul instruit tous les prelatz, en la personne de son Timothee[1], disant : *Honnore les vefves qui sont vrayement vefves.* Or, pour estre *vrayement vefve* ces choses sont requises :

1. Que non seulement la vefve soit vefve de cors, mais aussi de cœur, c'est a dire qu'elle soit resolue d'une resolution inviolable de se conserver en l'estat d'une chaste viduité ; car les vefves qui ne le sont qu'en attendant l'occasion de se remarier ne sont separees des hommes que selon la volupté du cors, mais elles sont des-ja conjointes avec eux selon la volonté du cœur. Que si la vraye vefve, pour se confirmer en l'estat de viduité, veut offrir a Dieu en vœu son cors et sa chasteté, elle adjoustera un grand ornement a sa viduité et mettra en grande asseurance sa resolution ; car voyant qu'apres le vœu il n'est plus en son pouvoir de quitter sa chasteté sans quitter le Paradis, elle sera si jalouse de son dessein qu'elle ne permettra pas seulement aux plus simples pensees de mariage d'arrester en son cœur un seul moment, si que ce vœu sacré mettra

une forte barriere entre son ame et toute sorte de projetz contraires a sa resolution.

Certes, saint Augustin conseille extremement ce vœu a la vefve chrestienne[2]; et l'ancien et docte Origene passe bien plus avant[3], car il conseille aux femmes mariees de se voüer et destiner a la chasteté viduale en cas que leurs maris viennent a trespasser devant elles, affin qu'entre les playsirs sensuelz qu'elles pourront avoir en leur mariage, elles puissent neanmoins jouir du merite d'une chaste viduité par le moyen de cette promesse anticipee. Le vœu rend les œuvres faittes en suite d'iceluy plus aggreables a Dieu, fortifie le courage pour les faire, et ne donne pas seulement a Dieu les œuvres, qui sont comme les fruitz de nostre bonne volonté, mais luy dedie encores la volonté mesme, qui est comme l'arbre de nos actions. Par la simple chasteté nous prestons nostre cors a Dieu, retenans pourtant la liberté de le sousmettre l'autre fois aux playsirs sensuelz; mais par le vœu de chasteté nous luy en faisons un don absolu et irrevocable sans nous reserver aucun pouvoir de nous en desdire, nous rendans ainsy heureusement esclaves de Celuy la servitude duquel est meilleure que toute royauté. Or, comme j'appreuve infiniment les advis de ces deux grans personnages, aussi desirerois-je que les ames qui seront si heureuses que de les vouloir employer le facent prudemment, saintement et solidement, ayans bien examiné leurs courages, invoqué l'inspiration celeste et prins le conseil de quelque sage et devot directeur, car ainsy tout se fera plus fructueusement.

2. Outre cela, il faut que ce renoncement de secondes noces se face purement et simplement pour, avec plus de pureté, contourner toutes ses affections en Dieu, et joindre de toutes pars son cœur avec celuy de sa divine Majesté; car si le desir de laisser les enfans riches ou

quelqu'autre sorte de pretention mondaine arreste la vefve en viduité, elle en aura peut estre la loüange, *mais non pas* certes *devant Dieu*[4], puisque devant Dieu rien ne peut avoir une veritable loüange que ce qui est fait pour Dieu.

3. Il faut de plus que la vefve, pour estre *vrayement vefve*, soit separee et volontairement destituee des contentemens prophanes. *La vefve qui vit en delices*, dit saint Paul[5], *est morte en vivant.* Vouloir estre vefve et se plaire neanmoins d'estre muguettee, caressee, cajolee ; se vouloir treuver aux balz, aux danses et aux festins ; vouloir estre parfumee, attifee et mignardee, c'est estre une vefve vivante quant au cors, mais morte quant a l'ame. Qu'importe-il, je vous prie, que l'enseigne du logis d'Adonis et de l'amour prophane soit faite d'aigrettes blanches perchees en guise de pennaches, ou d'un crespe de retz tout autour du visage ? ains souvent le noir est mis avec advantage de vanité sur le blanc pour en rehausser la couleur. La vefve ayant fait essay de la façon avec laquelle les femmes peuvent plaire aux hommes, jette de plus dangereuses amorces dedans leurs espritz. *La vefve donq qui vit en* ces folles *delices, vivante est morte,* et n'est a proprement parler qu'une idole[a] de viduité.

Le tems de retrancher est venu, la voix de la tourterelle a esté ouïe en nostre terre, dit le Cantique[6]. Le retranchement des superfluités mondaines est requis a quiconque veut vivre pieusement ; mays il est sur tout necessaire a la vraye vefve qui, comme une chaste tourterelle, vient tout fraischement de pleurer, gemir et lamenter la perte de son mari. Quand Noëmi revint de Moab en Bethleem, les femmes de la ville qui l'avoyent conneuë au commencement de son mariage s'entredisoyent l'une a l'autre :

a. une image, un fantôme.

N'est-ce point ici Noëmi ? Mais elle respondit : Ne m'appelles point, je vous prie, *Noëmi,* car Noëmi, *veut dire* gracieuse et *belle, ains appelles moy Mara, car le Seigneur a rempli mon ame d'amertume*[7] : ce qu'elle disoit d'autant que son mari luy estoit mort. Ainsy la vefve devote ne veut jamais estre appellee et estimee ni belle ni gracieuse, se contentant d'estre ce que Dieu veut qu'elle soit, c'est a dire humble et abjecte a ses yeux.

Les lampes desquelles l'huyle est aromatique jettent une plus suave odeur quand on esteint leurs flammes ainsy les vefves desquelles l'amour a esté pur en leur mariage respandent un plus grand parfum de vertu de chasteté quand leur lumiere, c'est a dire leur mari, est esteinte par la mort. D'aymer le mari tandis qu'il est en vie, c'est chose asses triviale[a] entre les femmes ; mais l'aymer tant qu'apres la mort d'iceluy on n'en veuille point d'autre, c'est un rang d'amour qui n'appartient qu'aux vrayes vefves. Esperer en Dieu tandis que le mari sert de support, ce n'est pas chose si rare ; mais d'esperer en Dieu quand on est destitué de cet appuy, c'est chose digne de grande loüange : c'est pourquoy on connoist plus aysement en la viduité la perfection des vertus que l'on a euës au mariage.

La vefve laquelle a des enfans qui ont besoin de son addresse[b] et conduitte, et principalement en ce qui regarde leur ame et l'establissement de leur vie, ne peut ni doit en façon quelconque les abandonner ; car l'apostre saint Paul dit clairement[8] qu'elles sont obligees a ce soin la, pour *rendre la pareille a leurs peres et meres,* et d'autant encores que *si quelqu'un n'a soin des siens, et principalement de ceux de sa famille, il est pire qu'un infidelle*[9]. Mais si les

a. assez habituelle.
b. direction.

enfans sont en estat de n'avoir pas besoin d'estre conduitz, la vefve alhors doit ramasser toutes ses affections et cogitations pour les appliquer plus purement a son avancement en l'amour de Dieu.

Si quelque force forcee n'oblige la conscience de la vraye vefve aux embarrassemens exterieurs, telz que sont les proces, je luy conseille de s'en abstenir du tout, et suivre la methode de conduire ses affaires qui sera plus paisible et tranquille, quoy qu'il ne semblast pas que ce fust la plus fructueuse. Car il faut que les fruitz du tracas soyent bien grans, pour estre comparables au bien d'une sainte tranquillité ; laissant a part que les proces et telles brouilleries dissipent le cœur et ouvrent sonventefois la porte aux ennemis de la chasteté, tandis que, pour complaire a ceux de la faveur desquelz on a besoin, on se met en des contenances indevotes et desaggreables a Dieu.

L'orayson soit le continuel exercice de la vefve ; car ne devant plus avoir d'amour que pour Dieu, elle ne doit non plus presque avoir des parolles que pour Dieu. Et comme le fer qui estant empesché de suivre l'attraction de l'aymant a cause de la presence du diamant, s'eslance vers le mesme aymant soudain que le diamant est esloigné, ainsy le cœur de la vefve, qui ne pouvoit bonnement s'eslancer du tout en Dieu, ni suivre les attraitz de son divin amour pendant la vie de son mari, doit soudain apres le trespas d'iceluy courir ardemment *a l'odeur* des *parfums* celestes, comme disant, a l'imitation de l'Espouse sacree[10] : O Seigneur, maintenant que je suis toute mienne, recevés-moy pour toute vostre ; *tirés-moy apres vous, nous courrons a l'odeur de vos onguens.*

L'exercice des vertus propres a la sainte vefve sont la parfaitte modestie, le renoncement aux honneurs, aux rangs, aux assemblees, aux tiltres et a telles sortes de vanités ; le service des pauvres et des malades, la conso-

lation des affligés, l'introduction des filles a la vie devote, et de se rendre un parfait exemplaire de toutes vertus aux jeunes femmes. La netteté et la simplicité sont les deux ornemens de leurs habitz, l'humilité et la charité les deux ornemens de leurs actions, l'honnesteté et debonnaireté les deux ornemens de leur langage, la modestie et la pudicité l'ornement de leurs yeux, et Jesus Christ crucifié, l'unique amour de leur cœur.

Bref, la vraye vefve est en l'Eglise une petite violette de mars, qui respand une suavité nompareille par l'odeur de sa devotion, et se tient presque tous-jours cachee sous les larges feuilles de son abjection, et par sa couleur moins esclatante tesmoigne la mortification ; elle vient es lieux frais et non cultivés, ne voulant estre pressee de la conversation des mondains, pour mieux conserver la fraischeur de son cœur contre toutes les chaleurs que le desir des biens, des honneurs ou mesme des amours luy pourroit apporter. *Elle sera bien heureuse*, dit le saint Apostre[11], *si elle persevere en cette sorte.*

J'aurois beaucoup d'autres choses a dire sur ce sujet ; mais j'auray tout dit quand j'auray dit que la vefve jalouse de l'honneur de sa condition lise attentivement les belles epistres que le grand saint Hierosme escrit a Furia et a Salvia, et a toutes ces autres dames qui furent si heureuses que d'estre filles spirituelles d'un si grand Pere, car il ne se peut rien adjouster a ce qu'il leur dit, sinon cet advertissement : que la vraye vefve ne doit jamais ni blasmer ni censurer celles qui passent aux secondes ou mesme troisiesmes et quatriesmes noces ; car en certains cas Dieu en dispose ainsy pour sa plus grande gloire. Et faut tous-jours avoir devant les yeux cette doctrine des Anciens, que ni la viduité ni la virginité n'ont point de rang au Ciel que celuy qui leur est assigné par l'humilité.

CHAPITRE XLI.

UN MOT AUX VIERGES.

O vierges, si vous pretendés au mariage temporel, gardes donq jalousement vostre premier amour pour vostre premier mari. Je pense que c'est une grande tromperie de presenter, en lieu d'un cœur entier et sincere, un cœur tout usé, frelaté et tracassé d'amour. Mais si vostre bonheur vous appelle aux chastes et virginales noces spirituelles, et qu'a jamais vous veuilles conserver vostre virginité, o Dieu, conservés vostre amour le plus delicatement que vous pourres pour cet Espoux divin qui, estant la pureté mesme, n'ayme rien tant que la pureté[1] et a qui les premices de toutes choses sont deuës, mais principalement celles de l'amour. Les epistres de saint Hierosme vous fourniront tous les advis qui vous sont necessaires ; et puisque vostre condition vous oblige a l'obeissance, choisisses une guide, sous la conduitte de laquelle vous puissies plus saintement dedier vostre cœur et vostre cors a sa divine Majesté.

Quatriesme Partie de l'Introduction

CONTENANT LES ADVIS NECESSAIRES CONTRE LES TENTATIONS PLUS ORDINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

QU'IL NE FAUT POINT S'AMUSER AUX PAROLES DES ENFANS DU MONDE.

Tout aussi tost que les mondains s'appercevront que vous voulés suivre la vie devote, ilz descocheront sur vous mille traitz de leur cajolerie[a] et mesdisance : les plus malins calomnieront vostre changement d'hypocrisie, bigotterie et artifices ; ilz diront que le monde vous a fait mauvais visage et qu'a son refus vous recourés a Dieu ; vos amis s'empresseront a vous faire un monde de remonstrances, fort prudentes et charitables a leur advis : Vous tomberes, diront-ilz, en quelque humeur melancholique, vous perdres credit au monde, vous vous rendres insupportable, vous enviellires devant le tems, vos affaires domestiques en patiront ; il faut vivre au monde comme au monde, on peut bien faire son salut sans tant de mysteres ; et mille telles bagatelles.

---

a. bavardage.

Ma Philothee, tout cela n'est qu'un sot et vain babil ; ces gens-la n'ont nul soin ni de vostre santé ni de vos affaires. *Si vous esties du monde,* dit le Sauveur[1], *le monde aymeroit ce qui est sien ; mais parce que vous n'estes pas du monde, partant il vous hait.* Nous avons veu des gentils-hommes et des dames passer la nuit entiere, ains plusieurs nuitz de suitte a joüer aux eschecz et aux cartes. Y a-il une attention plus chagrine, plus melancholique et plus sombre que celle la ? les mondains neanmoins ne disoyent mot, les amis ne se mettoyent point en peyne ; et pour la meditation d'une heure, ou pour nous voir lever un peu plus matin qu'a l'ordinaire pour nous preparer a la Communion, chacun court au medecin pour nous faire guerir de l'humeur hypocondriaque et de la jaunisse. On passera trente nuitz a danser, nul ne s'en plaint ; et pour la veille seule de la nuit de Noël, chacun tousse et crie au ventre[a] le jour suivant. Qui ne voit que le monde est un juge inique, gracieux et favorable pour ses enfans, mais aspre et rigoureux aux enfans de Dieu ?

Nous ne sçaurions estre bien avec le monde qu'en nous perdant avec luy. Il n'est pas possible que nous le contentions, car il est trop bigearre : *Jean est venu,* dit le Sauveur[2], *ne mangeant ni beuvant,* et vous dites qu'il *est endiablé ; le Filz de l'homme est venu en mangeant et beuvant, et* vous dites qu'il est *Samaritain.* Il est vray, Philothee ; si nous nous relaschons par condescendance a rire, joüer, danser avec le monde, il s'en scandalisera, si nous ne le faysons pas, il nous accusera d'hypocrisie ou melancholie ; si nous nous parons, il l'interpretera a quelque dessein, si nous nous demettons[b], ce sera pour luy vileté de cœur ; nos gayetés seront par luy nommees dissolutions, et nos

a. crie qu'il souffre du ventre.
b. si nous renonçons aux parures.

mortifications tristesses, et nous regardant ainsy de mauvais œil, jamais nous ne pouvons luy estre aggreables. Il aggrandit nos imperfections et publie que ce sont des pechés, de nos pechés venielz il en fait des mortelz, et nos pechés d'infirmité il les convertit en pechés de malice.

En lieu que, comme dit saint Paul[3], *la charité est benigne*, au contraire le monde est malin[4] ; au lieu que *la charité ne pense point de mal*, au contraire le monde pense tous-jours mal, et quand il ne peut accuser nos actions il accuse nos intentions. Soit que les moutons ayent des cornes ou qu'ilz n'en ayent point, qu'ilz soyent blancz ou qu'ilz soyent noirs, le loup ne laissera pas de les manger s'il peut. Quoy que nous fassions, le monde nous fera tous-jours la guerre : si nous sommes longuement devant le confesseur, il demandera que c'est que nous pouvons tant dire ; si nous y sommes peu, il dira que nous ne disons pas tout. Il espiera tous nos mouvemens, et pour une seule petite parolle de cholere il protestera que nous sommes insupportables ; le soin de nos affaires luy semblera avarice, et nostre douceur, niaiserie ; et quant aux enfans du monde, leurs choleres sont generosités, leurs avarices, mesnages[a], leurs privautés, entretiens honnorables : les araignes gastent tous-jours l'ouvrage des abeilles.

Laissons cet aveugle, Philothee : qu'il crie tant qu'il voudra, comme un chat huant, pour inquieter les oyseaux du jour. Soyons fermes en nos desseins, invariables en nos resolutions ; la perseverance fera bien voir si c'est a certes[b] et tout de bon que nous sommes sacrifiés a Dieu et rangés a la vie devote. Les cometes et les planetes sont presque egalement lumineuses en apparence ; mais

a. économies.
b. d'une façon certaine.

les cometes disparoissent en peu de tems, n'estans que de certains feux passagers, et les planetes ont une clarté perpetuelle : ainsy l'hypocrisie et la vraye vertu ont beaucoup de ressemblance en l'exterieur ; mais on reconnoist aysement l'une d'avec l'autre, parce que l'hypocrisie n'a point de duree et se dissipe comme la fumee en montant, mais la vraye vertu est tous-jours ferme et constante. Ce ne nous est pas une petite commodité pour bien asseurer le commencement de nostre devotion que d'en recevoir de l'opprobre et de la calomnie ; car nous evitons par ce moyen le peril de la vanité et de l'orgueil, qui sont comme les sages femmes d'Egypte, ausquelles le Pharaon infernal a ordonné de tuer les enfans masles d'Israël le jour mesme de leur naissance[5]. Nous sommes *crucifiés au monde* et *le monde* nous doit estre *crucifié*[6] ; il nous tient pour folz, tenons-le pour insensé.

CHAPITRE II.

QU'IL FAUT AVOIR BON COURAGE.

La lumiere, quoy que belle et desirable a nos yeux, les esblouit neanmoins apres qu'ilz ont esté en des longues tenebres ; et devant que l'on se voye apprivoisé avec les habitans de quelque païs, pour courtois et gracieux qu'ilz soyent, on s'y treuve aucunement estonné. Il se pourra bien faire, ma chere Philothee, qu'a ce changement de vie plusieurs soulevemens se feront en vostre interieur, et que ce grand et general adieu que vous aves dit aux folies et niaiseries du monde vous donnera quelque ressentiment de tristesse et descouragement. Si cela vous arrive, ayes un peu de patience, je vous prie, car ce ne sera rien : ce n'est qu'un peu d'estonnement que la nouveauté vous

apporte ; passé cela, vous recevres dix mille consolations. Il vous faschera peut estre d'abord de quitter la gloire que les folz et moqueurs vous donnoyent en vos vanités ; mais o Dieu, voudries vous bien perdre l'eternelle que Dieu vous donnera en verité ? Les vains amusemens et passetems esquelz vous aves employé les annees passees se representeront encor a vostre cœur pour l'appaster et faire retourner de leur costé ; mais auries vous bien le courage de renoncer a cette heureuse eternité pour des si trompeuses legeretés ? Croyes-moy, si vous perseveres vous ne tarderes pas de recevoir des douceurs cordiales si delicieuses et aggreables, que vous confesseres que le monde n'a que du fiel en comparayson de ce miel, et qu'*un* seul *jour* de devotion *vaut mieux que mille*[1] annees de la vie mondaine.

Mays vous voyes que la montagne de la perfection chrestienne est extremement haute : hé mon Dieu, ce dites-vous, comment pourray-je monter ? Courage, Philothee ; quand les petitz mouchons des abeilles commencent a prendre forme on les appelle nymphes, et lhors ilz ne sçauroyent encor voler sur les fleurs, ni sur les montz, ni sur les collines voysines pour amasser le miel ; mais petit a petit, se nourrissans du miel que leurs meres ont preparé, ces petitz nymphes prennent des aisles et se fortifient, en sorte que par apres ilz volent a la queste par tout le païsage. Il est vray, nous sommes encor de petitz mouchons en la devotion, nous ne sçaurions monter selon nostre dessein, qui n'est rien moindre que d'atteindre a la cime de la perfection chrestienne ; mais si[a] commençons-nous a prendre forme par nos desirs et resolutions ; les aisles nous commencent a sortir ; il faut donq esperer qu'un jour nous serons abeilles spirituelles et que nous volerons ;

---

a. mais cependant.

et tandis, vivons du miel de tant d'enseignemens que le anciens devotz nous ont laissés, et prions Dieu qu'il nou donne *des plumes comme de colombe*, affin que non seulemen nous puissions *voler* au tems de la vie presente, mais auss *nous reposer*[2] en l'eternité de la future.

CHAPITRE III.

DE LA NATURE DES TENTATIONS ET DE LA DIFFERENCE QU'IL Y A ENTRE SENTIR LA TENTATIO ET CONSENTIR A ICELLE.

Imaginés-vous, Philothee, une jeune princesse extre mement aymee de son espoux, et que quelque meschant pour la desbaucher et souïller son lict nuptial, luy envoy quelque infame messager d'amour pour traitter avec ell son malheureux dessein. Premierement, ce message propose a cette princesse l'intention de son maistre secondement, la princesse aggree ou desaggree la propo sition et l'ambassade ; en troisiesme lieu, ou elle consen ou elle refuse. Ainsy Satan, le monde et la chair voyan une ame espousee au Filz de Dieu, luy envoyent de tentations et suggestions par lesquelles : 1. le peché lu est proposé ; 2. sur quoy elle se plaist ou elle se desplaist 3. en fin elle consent ou elle refuse ; qui sont en somm les trois degrés pour descendre a l'iniquité : la tentatio la delectation et le consentement. Et bien que ces troi actions ne se connoissent pas si manifestement en toute autres sortes de pechés, si est-ce qu'elles se connois sent palpablement aux grans et enormes pechés.

Quand la tentation de quelque peché que ce soit dure roit toute nostre vie, elle ne sçauroit nous rendre desag greables a la divine Majesté, pourveu qu'elle ne nou

plaise pas et que nous n'y consentions pas ; la rayson est, parce qu'en la tentation nous n'agissons pas mays nous souffrons, et puisque nous n'y prenons point playsir, nous ne pouvons aussi en avoir aucune sorte de coulpe[a]. Saint Paul souffrit longuement les tentations de la chair, et tant s'en faut que pour cela il fust desaggreable a Dieu, qu'au contraire Dieu estoit glorifié par icelles[1] ; la bienheureuse Angele de Foligny sentoit des tentations charnelles si cruelles qu'elle fait pitié quand elle les raconte[2] ; grandes furent aussi les tentations que souffrit saint François et saint Benoist, lhors que l'un se jetta dans les espines et l'autre dans la neige pour les mitiger, et neanmoins ilz ne perdirent rien de la grace de Dieu pour tout cela, ains l'augmenterent de beaucoup.

Il faut donq estre fort courageuse, Philothee, emmi les tentations, et ne se tenir jamais pour vaincue pendant qu'elles vous desplairont, en bien observant cette difference qu'il y a entre sentir et consentir, qui est qu'on les peut sentir encor qu'elles nous desplaisent, mais on ne peut consentir sans qu'elles nous plaisent, puisque le playsir pour l'ordinaire sert de degré pour venir au consentement. Que donq les ennemis de nostre salut nous presentent tant qu'ilz voudront d'amorces et d'appastz, qu'ilz demeurent tous-jours a la porte de nostre cœur pour entrer, qu'ilz nous facent tant de propositions qu'ilz voudront ; mais tandis que nous aurons resolution de ne point nous plaire en tout cela, il n'est pas possible que nous offensions Dieu, non plus que le prince espoux de la princesse que j'ay representee ne luy peut sçavoir mauvais gré du message qui luy est envoyé, si elle n'y a prins aucune sorte de playsir. Il y a neanmoins cette difference entre l'ame et cette princesse pour ce

a. culpabilité.

sujet, que la princesse ayant ouï la proposition deshonneste peut, si bon luy semble, chasser le messager et ne le plus ouïr ; mais il n'est pas tous-jours au pouvoir de l'ame de ne point sentir la tentation, bien qu'il soit tous-jours en son pouvoir de ne point y consentir : c'est pourquoy, encor que la tentation dure et persevere long tems, elle ne peut nous nuire tandis qu'elle nous est desaggreable.

Mays quant a la delectation qui peut suivre la tentation, pour autant que nous avons deux parties en nostre ame, l'une inferieure et l'autre superieure, et que l'inferieure ne suit pas tous-jours la superieure ains fait son cas a part il arrive maintesfois que la partie inferieure se plait en la tentation, sans le consentement, ains contre le gré de la superieure : c'est la dispute et la guerre que l'apostre saint Paul descrit[3], quand il dit que sa *chair convoite contre* son *esprit*, qu'il y a *une loy des membres* et *une loy de l'esprit*[4], et semblables choses.

Aves-vous jamais veu, Philothee, un grand brasier de feu couvert de cendres ? quand on vient dix ou douze heures apres pour y chercher du feu, on n'en treuve qu'un peu au milieu du foyer, et encor on a peyne de le treuver ; il y estoit neanmoins puisqu'on l'y treuve, et avec iceluy on peut rallumer tous les autres charbons des-ja esteintz. C'en est de mesme de la charité, qui est nostre vie spirituelle, parmi les grandes et violentes tentations : car la tentation jettant sa delectation en la partie inferieure, couvre, ce semble, toute l'ame de cendres, et reduit l'amour de Dieu au petit pied, car il ne paroist plus en nulle part sinon au milieu du cœur, au fin fond de l'esprit ; encores semble-il qu'il n'y soit pas, et a-on peyne de le treuver. Il y est neanmoins en verité, puisque quoy que tout soit en trouble en nostre ame et en nostre cors, nous avons la resolution de ne point consentir au peché ni a la tentation, et que la delectation qui plait a

nostre homme exterieur desplait a l'interieur, et quoy qu'elle soit tout autour de nostre volonté, si n'est-elle pas dans icelle : en quoy l'on voit que telle delectation est involontaire, et estant telle ne peut estre peché.

CHAPITRE IV.

DEUX BEAUX EXEMPLES SUR CE SUJET.

Il vous importe tant de bien entendre ceci, que je ne feray nulle difficulté de m'estendre a l'expliquer. Le jeune homme duquel parle saint Hierosme[1], qui couché et attaché avec des escharpes de soye bien delicatement sur un lict mollet, estoit provoqué par toutes sortes de vilains attouchemens et attraitz d'une impudique femme, qui estoit couchee avec luy expres pour esbranler sa constance, ne devoit-il pas sentir d'estranges accidens ? ses sens ne devoyent-ilz pas estre saisis de la delectation, et son imagination extremement occupee de cette presence des objetz voluptueux ? Sans doute, et neanmoins parmi tant de troubles, emmi un si terrible orage de tentations et entre tant de voluptés qui sont tout autour de luy, il tesmoigne que son cœur n'est point vaincu et que sa volonté n'y consent nullement, puisque son esprit voyant tout rebellé contre luy, et n'ayant plus aucune des parties de son cors a son commandement sinon la langue, il se la coupa avec les dens et la cracha sur le visage de cette vilaine ame qui tourmentoit la sienne plus cruellement par la volupté, que les bourreaux n'eussent jamais sceu faire par les tourmens ; aussi, le tyran qui se defioit de la vaincre par les douleurs, pensoit la surmonter par ces playsirs.

L'histoire du combat de sainte Catherine de Sienne en un pareil sujet est du tout admirable : en voyci le sommaire. Le malin esprit eut congé de Dieu d'assaillir la pudicité de cette sainte vierge avec la plus grande rage qu'il pourroit, pourveu toutefois qu'il ne la touchast point. Il fit donques toutes sortes d'impudiques suggestions a son cœur, et pour tant plus l'esmouvoir, venant avec ses compaignons en forme d'hommes et de femmes, il faisoit mille et mille sortes de charnalités et lubricités a sa veuë, adjoustant des parolles et semonces tres deshonnestes ; et bien que toutes ces choses fussent exterieures si est-ce que par le moyen des sens elles penetroyent bien avant dedans le cœur de la vierge, lequel, comme elle confessoit elle mesme, en estoit tout plein, ne luy restant plus que la fine[a] pure volonté superieure qui ne fust agitee de cette tempeste de vilenie et delectation charnelle. Ce qui dura fort longuement, jusques a tant qu'un jour Nostre Seigneur luy apparut, et elle luy dit : « Ou estiez-vous, mon doux Seigneur, quand mon cœur estoit plein de tant de tenebres et d'ordures ? » A quoy il respondit : « J'estois dedans ton cœur, ma fille. » « Et comment », repliqua-elle, « habities-vous dedans mon cœur, dans lequel il y avoit tant de vilenies ? habites-vous donq en des lieux si deshonnestes ? » Et Nostre Seigneur luy dit : « Dis-moy, ces tiennes sales cogitations de ton cœur te donnoyent-elles playsir ou tristesse, amertume ou delectation ? » Et elle dit : « Extreme amertume et tristesse. » Et luy repliqua : « Qui estoit celuy qui mettoit cette grande amertume et tristesse dedans ton cœur, sinon moy qui demeurois caché dedans le milieu de ton ame ? Croy, ma fille, que si je n'eusse pas esté present, ces pensees qui estoyent autour de ta volonté et ne pouvoyent l'expu-

a. ne lui laissant *absolument* que.

gner l'eussent sans doute surmontee et seroyent entrees dedans, eussent esté receuës avec playsir par ton liberal arbitre[a], et ainsy eussent donné la mort a ton ame ; mais parce que j'estois dedans, je mettois ce desplaysir et cette resistance en ton cœur, par laquelle il se refusoit tant qu'il pouvoit a la tentation, et ne pouvant pas tant qu'il vouloit, il en sentoit un plus grand desplaysir et une plus grande haine contre icelle et contre soy mesme, et ainsy ces peynes estoyent un grand merite et un grand gain pour toy, et un grand accroissement de ta vertu et de ta force[2].»

Voyes vous, Philothee, comme ce feu estoit couvert de la cendre, et que la tentation et delectation estoit mesme entree dedans le cœur et avoit environné la volonté, laquelle seule, assistee de son Sauveur, resistoit par des amertumes, des desplaysirs et detestations du mal qui luy estoit suggeré, refusant perpetuellement son consentement au peché qui l'environnoit. O Dieu, quelle detresse a une ame qui ayme Dieu, de ne sçavoir seulement pas s'il est en elle ou non, et si l'amour divin, pour lequel elle combat, est du tout esteint en elle ou non ! Mais c'est la fine fleur de la perfection de l'amour celeste que de faire souffrir et combattre l'amant pour l'amour, sans sçavoir s'il a l'amour pour lequel et par lequel il combat.

CHAPITRE V.

ENCOURAGEMENT A L'AME QUI EST ES TENTATIONS.

Ma Philothee, ces grans assautz et ces tentations si puissantes ne sont jamais permises de Dieu que contre les ames lesquelles il veut eslever a son pur et excellent

a. par ton libre jugement.

amour ; mais il ne s'ensuit pas pourtant qu'apres cela elles soyent asseurees d'y parvenir, car il est arrivé maintesfois que ceux qui avoyent esté constans en des si violentes attaques, ne correspondans pas par apres fidelement a la faveur divine, se sont treuvés vaincus en des bien petites tentations. Ce que je dis affin que, s'il vous arrive jamais d'estre affligee de si grande tentation, vous sçachies que Dieu vous favorise d'une faveur extraordinaire, par laquelle il declare qu'il vous veut aggrandir devant sa face, et que neanmoins vous soyes tous-jours humble et craintive, ne vous asseurant pas de pouvoir vaincre les menues tentations apres avoir surmonté les grandes, sinon par une continuelle fidelité a l'endroit de sa Majesté. Quelques tentations donques qui vous arrivent et quelque delectation qui s'ensuive, tandis que vostre volonté refusera son consentement, non seulement a la tentation mais encor a la delectation, ne vous troublés nullement, car Dieu n'en est point offensé.

Quand un homme est pasmé et qu'il ne rend plus aucun tesmoignage de vie, on luy met la main sur le cœur, et pour peu que l'on y sente de mouvement on juge qu'il est en vie et que, par le moyen de quelque eau pretieuse et de quelque epitheme[a], on peut luy faire reprendre force et sentiment. Ainsy arrive-il quelquefois que, par la violence des tentations, il semble que nostre ame est tombee en une defaillance totale de ses forces, et que comme pasmee elle n'a plus ni vie spirituelle ni mouvement ; mais si nous voulons connoistre ce que c'en est, mettons la main sur le cœur : considerons si le cœur et la volonté ont encor leur mouvement spirituel, c'est a dire s'ilz font leur devoir a refuser de consentir et suivre la tentation et delectation ; car pendant que le mouvement

a. topique.

du refus est dedans nostre cœur, nous sommes asseurés que la charité, vie de nostre ame, est en nous, et que Jesus Christ nostre Sauveur se treuve dans nostre ame, quoy que caché et couvert ; si que, moyennant l'exercice continuel de l'orayson, des Sacremens et de la confiance en Dieu, nos forces reviendront en nous et nous vivrons d'une vie entiere et delectable.

CHAPITRE VI.

COMME LA TENTATION ET DELECTATION PEUVENT ESTRE PECHÉ.

La princesse de laquelle nous avons parlé ne peut mais de la recherche deshonneste qui luy est faitte, puisque, comme nous avons presupposé, elle luy arrive contre son gré ; mais si au contraire elle avoit par quelques attraitz donné sujet a la recherche, ayant voulu donner de l'amour a celuy qui la muguette, indubitablement elle seroit coulpable de la recherche mesme ; et quoy qu'elle en fist la delicate, elle ne laisseroit pas d'en meriter du blasme et de la punition. Ainsy arrive-il quelquefois que la seule tentation nous met en peché, parce que nous sommes cause d'icelle. Par exemple, je sçay que joüant j'entre volontier en rage et blaspheme, et que le jeu me sert de tentation a cela : je peche toutes fois et quantes que je joüeray, et suis coulpable de toutes les tentations qui m'arriveront au jeu. De mesme, si je sçay que quelque conversation m'apporte de la tentation et de la cheute, et j'y vay volontairement, je suis indubitablement coulpable de toutes les tentations que j'y recevray.

Quand la delectation qui arrive de la tentation peut estre evitee, c'est tous-jours peché de la recevoir, selon que le playsir que l'on y prend et le consentement que l'on y donne est grand ou petit, de longue ou de petite duree. C'est tous-jours chose blasmable a la jeune princesse de laquelle nous avons parlé, si non seulement elle escoute la proposition sale et deshonneste qui luy est faitte, mais encores apres l'avoir ouïe elle prend playsir en icelle, entretenant son cœur avec contentement sur cet objet ; car bien qu'elle ne veuille pas consentir a l'execution reelle de ce qui luy est proposé, elle consent neanmoins a l'application spirituelle de son cœur par le consentement qu'elle y prend, et c'est tous-jours chose deshonneste d'appliquer ou le cœur ou le cors a chose deshonneste ; ains la deshonnesteté consiste tellement a l'application du cœur, que sans icelle l'application du cors ne peut estre peché. Quand donq vous seres tentee de quelque peché, considerés si vous aves donné volontairement sujet d'estre tentee, et lhors la tentation mesme vous met en estat de peché, pour le hazard auquel vous vous estes jettee. Et cela s'entend si vous aves peu eviter commodement l'occasion, et que vous ayes preveu ou deu prevoir l'arrivee de la tentation ; mais si vous n'aves donné nul sujet a la tentation, elle ne peut aucunement vous estre imputée a peché.

Quand la delectation qui suit la tentation a peu estre evitee, et que neanmoins on ne l'a pas evitee, il y a tous-jours quelque sorte de peché selon que l'on y a peu ou prou arresté, et selon la cause du playsir que nous y avons prins. Une femme laquelle n'ayant point donné de sujet d'estre muguettee, prend neanmoins playsir, a l'estre, ne laisse pas d'estre blasmable si le playsir qu'elle y prend n'a point d'autre cause que la muguetterie. Par exemple, si le galant qui luy veut donner de l'amour

sonnoit exquisement bien du luth et qu'elle print playsir, non pas a la recherche qui est faitte de son amour, mais a l'harmonie et douceur du son du luth, il n'y auroit point de peché, bien qu'elle ne devroit pas continuer longuement en ce playsir, de peur de faire passage d'iceluy a la delectation de la recherche. De mesme donq, si quelqu'un me propose quelque stratageme plein d'invention et d'artifice pour me venger de mon ennemi, et que je ne prenne pas playsir ni ne donne aucun consentement a la vengeance qui m'est proposee, mais seulement a la subtilité de l'invention de l'artifice, sans doute je ne peche point, bien qu'il ne soit pas expedient que je m'amuse beaucoup a ce playsir, de peur que petit a petit il ne me porte a quelque delectation de la vengeance mesme.

On est quelquefois surprins de quelque chatouillement de delectation qui suit immediatement la tentation, devant que bonnement on s'en soit prins garde ; et cela ne peut estre pour le plus qu'un bien leger peché veniel, lequel se rend plus grand si, apres que l'on s'est apperceu du mal ou l'on est, on demeure par negligence quelque tems a marchander avec la delectation, si l'on doit l'accepter ou la refuser ; et encores plus grand si, en s'en appercevant, on demeure en icelle quelque tems par vraye negligence, sans nul sorte de propos de la rejetter. Mais lhors que volontairement et de propos deliberé nous sommes resolus de nous plaire en telles delectations, ce propos mesme deliberé est un grand peché, si l'objet pour lequel nous avons delectation est notablement mauvais. C'est un grand vice a une femme de vouloir entretenir de mauvaises amours, quoy qu'elle ne veuille jamais s'addonner reellement a l'amoureux.

CHAPITRE VII.

REMEDES AUX GRANDES TENTATIONS.

Si tost que vous sentes en vous quelques tentations, faites comme les petitz enfans quand ilz voyent le loup ou l'ours en la campaigne ; car tout aussi tost ilz courent entre les bras de leur pere et de leur mere, ou pour le moins les appellent a leur ayde et secours. Recoures de mesme a Dieu, reclamant sa misericorde et son secours ; c'est le remede que Nostre Seigneur enseigne[1] : *Pries affin que vous n'entries point en tentation.*

Si vous voyes que neanmoins la tentation persevere ou qu'elle accroisse, coures en esprit embrasser la sainte Croix, comme si vous voyies Jesus Christ crucifié devant vous ; protestes que vous ne consentirés point a la tentation et demandes luy secours contre icelle, et continues tous-jours a protester de ne vouloir point consentir tandis que la tentation durera. Mais en faysant ces protestations et ces refus de consentement, ne regardes point au visage de la tentation, ains seulement regardes Nostre Seigneur ; car si vous regardes la tentation, principalement quand elle est forte, elle pourroit esbranler vostre courage.

Divertisses vostre esprit par quelques occupations bonnes et loüables ; car ces occupations entrans dedans vostre cœur et prenans place, elles chasseront les tentations et suggestions malignes.

Le grand remede contre toutes tentations grandes ou petites, c'est de desployer son cœur et de communiquer les suggestions, ressentimens et affections que nous avons a nostre directeur ; car notés que la premiere condition que le malin fait avec l'ame qu'il veut seduire

c'est du silence, comme font ceux qui veulent seduire les femmes et les filles, qui de prime abord defendent qu'elles ne communiquent point les propositions aux peres ni aux maris : ou [a] au contraire Dieu, en ses inspirations, demande sur toutes choses que nous les fassions reconnoistre par nos superieurs et conducteurs.

Que si, apres tout cela, la tentation s'opiniastre a nous travailler et persecuter, nous n'avons rien a faire sinon a nous opiniastrer de nostre costé en la protestation de ne vouloir point consentir ; car, comme les filles ne peuvent estre mariees pendant qu'elles disent que non, ainsy l'ame quoy que troublee, ne peut jamais estre offensee pendant qu'elle dit que non.

Ne disputés point avec vostre ennemi et ne luy respondés jamais une seule parolle, sinon celle que Nostre Seigneur luy respondit, avec laquelle il le confondit[2] : *Arriere, o Satan, tu adoreras le Seigneur ton Dieu et a luy seul serviras.* Et comme la chaste femme ne doit respondre un seul mot ni regarder en face le vilain poursuivant qui luy propose quelque deshonnesteté, mays le quittant tout court, doit a mesme instant retourner son cœur du costé de son espoux et rejurer la fidelité qu'elle luy a promise, sans s'amuser a barguigner, ainsy la devote ame, se voyant assaillie de quelque tentation, ne doit nullement s'amuser a disputer ni respondre, mais tout simplement se retourner du costé de Jesus Christ son Espoux, et luy protester derechef de sa fidelité et de vouloir estre a jamais uniquement toute sienne.

---

a. tandis que.

CHAPITRE VIII.

QU'IL FAUT RESISTER AUX MENUES TENTATIONS.

Quoy qu'il faille combattre les grandes tentations avec un courage invincible et que la victoire que nous en rapportons nous soit extremement utile, si est-ce neanmoins qu'a l'adventure on fait plus de prouffit a bien combattre les petites ; car, comme les grandes surpassent en qualité, les petites surpassent si demesurement en nombre, que la victoire d'icelles peut estre comparable a celles des plus grandes. Les loups et les ours sont sans doute plus dangereux que les mouches, mais si ne nous font-ilz pas tant d'importunité et d'ennui, ni n'exercent pas tant nostre patience. C'est chose bien aysee que de s'empescher du meurtre, mais c'est chose difficile d'eviter les menues choleres, desquelles les occasions se presentent a tout moment. C'est chose bien aysee a un homme ou a une femme de s'empescher de l'adultere, mais ce n'est pas chose si facile de s'empescher des œillades, de donner ou recevoir de l'amour, de procurer des graces et menues faveurs, de dire et recevoir des parolles de cajolerie. Il est bien aysé de ne point donner de corrival[a] au mari ni de corrivale a la femme, quant au cors, mais il n'est pas si aysé de n'en point donner quant au cœur ; bien aysé de ne point souïller le lict du mariage, mais bien malaysé de ne point interesser[b] l'amour du mariage ; bien aysé de ne point desrober le bien d'autruy, mais malaysé de ne point le muguetter[c] et convoiter ; bien aysé de ne point

a. concurrent.
b. compromettre.
c. regarder avec envie.

dire de faux tesmoignage en jugement, mais malaysé de ne point mentir en conversation ; mais bien aysé de ne point s'enivrer, mais malaysé d'estre sobre ; bien aysé de ne point desirer la mort d'autruy, mais malaysé de ne point desirer son incommodité ; bien aysé de ne le point diffamer, mais malaysé de ne le point mespriser.

Bref, ces menues tentations de choleres, de soupçons, de jalousie, d'envie, d'amourettes, de folastrerie, de vanités, de duplicités, d'affaiterie, d'artifices, de cogitations deshonnestes, ce sont les continuelz exercices de ceux mesmes qui sont plus devotz et resolus : c'est pourquoy, ma chere Philothee, il faut qu'avec grand soin et diligence nous nous preparions a ce combat ; et soyes asseuree qu'autant de victoires que nous rapportons contre ces petitz ennemis, autant de pierres pretieuses seront mises en la couronne de gloire que Dieu nous prepare en son Paradis. C'est pourquoy je dis, qu'attendant de bien et vaillamment combattre les grandes tentations si elles viennent, il nous faut bien et diligemment defendre de ces menues et foibles attaques.

CHAPITRE IX.

COMME IL FAUT REMEDIER AUX MENUES TENTATIONS.

Or donq, quant a ces menues tentations de vanité, de soupçon, de chagrin, de jalousie, d'envie, d'amourettes, et semblables tricheries qui, comme mouches et moucherons, viennent passer devant nos yeux et tantost nous piquer sur la joüe, tantost sur le nés, parce qu'il est impossible d'estre tout a fait exempt de leur importunité,

la meilleure resistance qu'on leur puisse faire c'est de ne s'en point tourmenter ; car tout cela ne peut nuire, quoy qu'il puisse faire de l'ennui, pourveu que l'on soit bien resolu de vouloir servir Dieu.

Mesprises donques ces menues attaques et ne daignes pas seulement penser a ce qu'elles veulent dire, mais laisses les bourdonner autour de vos oreilles tant qu'elles voudront, et courir ça et la autour de vous, comme l'on fait des mouches ; et quand elles viendront vous piquer et que vous les verres aucunement s'arrester en vostre cœur, ne faites autre chose que de tout simplement les oster, non point combattant contre elles ni leur respondant, mais faisant des actions contraires, quelles qu'elles soyent, et specialement de l'amour de Dieu. Car si vous me croyes, vous ne vous opiniastreres pas a vouloir opposer la vertu contraire a la tentation que vous sentes, parce que ce seroit quasi vouloir disputer avec elle ; mais apres avoir fait une action de cette vertu directement contraire, si vous aves eu le loysir de reconnoistre la qualité de la tentation, vous feres un simple retour de vostre cœur du costé de Jesus Christ crucifié, et par une action d'amour en son endroit vous luy bayseres les sacrés pieds.

C'est le meilleur moyen de vaincre l'ennemi, tant es petites qu'es grandes tentations ; car l'amour de Dieu contenant en soy toutes les perfections de toutes les vertus, et plus excellemment que les vertus mesmes, il est aussi un plus souverain remede contre tous vices ; et vostre esprit s'accoustumant en toutes tentations de recourir a ce rendes-vous general, ne sera point obligé de regarder et examiner quelles tentations il a ; mais simplement se sentant troublé il s'accoisera en ce grand remede, lequel outre cela est si espouvantable au malin esprit, que quand il voit que ses tentations nous provoquent a ce divin amour, il cesse de nous en faire.

Et voyla quant aux menues et frequentes tentations, avec lesquelles qui voudroit s'amuser par le menu, il se morfondroit et ne feroit rien.

CHAPITRE X.

COMME IL FAUT FORTIFIER SON CŒUR CONTRE LES TENTATIONS.

Considerés de tems en tems quelles passions dominent le plus en vostre ame ; les ayant descouvertes, prenés une façon de vivre qui leur soit toute contraire, en pensees, en parolles et en œuvres. Par exemple, si vous vous sentes inclinee a la passion de la vanité, faites souvent des pensees de la misere de cette vie humaine, combien ces vanités seront ennuyeuses a la conscience au jour de la mort, combien elles sont indignes d'un cœur genereux, que ce ne sont que badineries et amusemens de petitz enfans, et semblables choses. Parles souvent contre la vanité, et encores qu'il vous semble que ce soit a contre-cœur, ne laisses pas de la bien mespriser, car par ce moyen vous vous engageres mesme de reputation au parti contraire et a force de dire contre quelque chose, nous nous esmouvons a la haïr, bien qu'au commencement nous luy eussions de l'affection. Faites des œuvres d'abjection et d'humilité le plus que vous pourres, encores qu'il vous semble que ce soit a regret ; car par ce moyen vous vous habitues a l'humilité et affoiblisses vostre vanité, en sorte que quand la tentation viendra, vostre inclination ne la pourra pas tant favoriser, et vous aures plus de force pour la combattre.

Si vous estes inclinee a l'avarice, penses souvent a

la folie de ce peché qui nous rend esclaves de ce qui n'est creé que pour nous servir ; qu'a la mort aussi bien faudra-il tout quitter, et le laisser entre les mains de tel qui le dissipera ou auquel cela servira de ruine et de damnation, et semblables pensees. Parles fort contre l'avarice, loües fort le mespris du monde, violentes-vous a faire souvent des aumosnes et des charités, et a laisser escouler quelques occasions d'assembler[a].

Si vous estes sujette a vouloir donner ou recevoir de l'amour, penses souvent combien cet amusement est dangereux, tant pour vous que pour les autres ; combien c'est une chose indigne de prophaner et employer a passetems la plus noble affection qui soit en nostre ame ; combien cela est sujet au blasme d'une extreme legereté d'esprit. Parles souvent en faveur de la pureté et simplicité de cœur, et faites aussi le plus qu'il vous sera possible des actions conformes a cela, evitant toutes affaiteries et muguetteries.

En somme, en tems de paix, c'est a dire lhors que les tentations du peché auquel vous estes sujette ne vous presseront pas, faites force actions de la vertu contraire, et si les occasions ne se presentent, alles au devant d'elles pour les rencontrer ; car par ce moyen vous renforcerés vostre cœur contre la tentation future.

CHAPITRE XI.

DE L'INQUIETUDE.

L'inquietude n'est pas une simple tentation, mais une source de laquelle et par laquelle plusieurs tentations

a. d'amasser.

arrivent : j'en diray donq quelque chose. La tristesse n'est autre chose que la douleur d'esprit que nous avons du mal qui est en nous contre nostre gré, soit que le mal soit exterieur, comme pauvreté, maladie, mespris, soit qu'il soit interieur, comme ignorance, secheresse, repugnance, tentation. Quand donq l'ame sent qu'elle a quelque mal, elle se desplait de l'avoir, et voyla la tristesse ; et tout incontinent, elle desire d'en estre quitte et d'avoir les moyens de s'en desfaire ; et jusques ici elle a rayson, car naturellement chacun desire le bien et fuit ce qu'il pense estre mal.

Si l'ame cherche les moyens d'estre delivree de son mal pour l'amour de Dieu, elle les cherchera avec patience, douceur, humilité et tranquillité, attendant sa delivrance plus de la bonté et providence de Dieu que de sa peyne, industrie ou diligence ; si elle cherche sa delivrance pour l'amour propre, elle s'empressera et s'eschauffera a la queste des moyens, comme si ce bien dependoit plus d'elle que de Dieu : je ne dis pas qu'elle pense cela, mays je dis qu'elle s'empresse comme si elle le pensoit. Que si elle ne rencontre pas soudain ce qu'elle desire, elle entre en des grandes inquietudes et impatiences, lesquelles n'ostans pas le mal precedent, ains au contraire l'empirans, l'ame entre en une angoisse et detresse desmesuree, avec une defaillance de courage et de force telle, qu'il luy semble que son mal n'ait plus de remede. Vous voyes donq que la tristesse, laquelle au commencement est juste, engendre l'inquietude ; et l'inquietude engendre par apres un surcroist de tristesse qui est extremement dangereux.

L'inquietude est le plus grand mal qui arrive en l'ame, excepté le peché ; car, comme les seditions et troubles interieurs d'une republique la ruinent entierement et l'empeschent qu'elle ne puisse resister a l'estranger,

ainsy nostre cœur estant troublé et inquieté en soy mesme perd la force de maintenir les vertus qu'il avoit acquises, et quant et quant[a] le moyen de resister aux tentations de l'ennemi, lequel fait alhors toutes sortes d'effortz pour pescher, comme l'on dit, en eau trouble.

L'inquietude provient d'un desir desreglé d'estre delivré du mal que l'on sent, ou d'acquerir le bien que l'on espere ; et neanmoins il n'y a rien qui empire plus le mal et qui esloigne plus le bien, que l'inquietude et empressement. Les oyseaux demeurent prins dedans les filetz et laqs parce que s'y treuvans engagés ilz se desbattent et remuent desreglement pour en sortir, ce que faisans ilz s'enveloppent tous-jours tant plus. Quand donq vous serés pressee du desir d'estre delivree de quelque mal ou de parvenir a quelque bien, avant toute chose mettes vostre esprit en repos et tranquillité, faites rasseoir vostre jugement et vostre volonté, et puys, tout bellement et doucement, pourchasses l'issue[b] de vostre desir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables ; et quand je dis tout bellement, je ne veux pas dire negligemment, mays sans empressement, trouble et inquietude ; autrement en lieu d'avoir l'effect de vostre desir vous gasteres tout et vous embarrasseres plus fort.

Mon ame est tous-jours en mes mains, Seigneur, *et je n'ay point oublié vostre loy,* disoit David[1]. Examines plus d'une fois le jour, mais au moins le soir et le matin, si vous aves vostre *ame en* vos *mains,* ou si quelque passion et inquietude vous l'a point ravie ; consideres si vous aves vostre cœur a vostre commandement, ou bien s'il est point eschappé de vos mains pour s'engager a quelque affection desreglee d'amour, de haine, d'envie, de convoi-

a. et en même temps

b. cherchez, poursuivez l'accomplissement de votre désir.

tise, de crainte, d'ennui, de joye. Que s'il est egaré, avant toutes choses, cherches-le et le ramenes tout bellement en la presence de Dieu, remettant vos affections et desirs sous l'obeissance et conduitte de sa divine volonté. Car, comme ceux qui craignent de perdre quelque chose qui leur est pretieuse la tiennent bien serree en leur main, ainsy, a l'imitation de ce grand Roy, nous devons tous-jours dire : O mon Dieu, *mon ame* est au hazard, c'est pourquoy *je la porte tous-jours en mes mains, et* en cette sorte *je n'ay point oublié vostre* sainte *loy*.

Ne permettes pas a vos desirs, pour petitz qu'ilz soyent et de petite importance, qu'ilz vous inquietent ; car apres les petitz, les grans et plus importans treuveroyent vostre cœur plus disposé au trouble et desreglement. Quand vous sentires arriver l'inquietude, recommandes-vous a Dieu et resoulves-vous de ne rien faire du tout de ce que vostre desir requiert de vous, que l'inquietude ne soit totalement passee, sinon que ce fust chose qui ne se peust differer ; et alhors il faut, avec un doux et tranquille effort, retenir le courant de vostre desir, l'attrempant[a] et moderant tant qu'il vous sera possible, et sur cela, faire la chose non selon vostre desir, mais selon la rayson.

Si vous pouves descouvrir vostre inquietude a celuy qui conduit vostre ame, ou au moins a quelque confident et devot ami, ne doutes point que tout aussi tost vous ne soyes accoisee ; car la communication des douleurs du cœur fait le mesme effect en l'ame que la saignee fait au cors de celuy qui est en fievre continue : c'est le remede des remedes. Aussi le roy saint Louys donna cet advis a son filz[2] : « Si tu as en ton cœur aucun malayse, dis-le incontinent a ton confesseur ou a aucune bonne personne

a. le tempérant.

et ainsy pourras ton mal legerement porter, par le reconfort qu'il te donnera. »

CHAPITRE XII.

DE LA TRISTESSE.

La tristesse qui est selon Dieu, dit saint Paul[1], *opere la penitence pour le salut ; la tristesse du monde opere la mort.* La tristesse donques peut estre bonne et mauvaise, selon les diverses productions qu'elle fait en nous. Il est vray qu'elle en fait plus de mauvaises que de bonnes, car elle n'en fait que deux bonnes, a sçavoir, misericorde et penitence ; et il y en a six mauvaises, a sçavoir, angoisse, paresse, indignation, jalousie, envie et impatience ; qui a fait dire au Sage[2] : *La tristesse en tue beaucoup et n'y a point de prouffit en icelle,* parce que, pour deux bons ruysseaux qui proviennent de la source de tristesse, il y en a six qui sont bien mauvais.

L'ennemi se sert de la tristesse pour exercer ses tentations a l'endroit des bons ; car, comme il tasche de faire res-jouir les mauvais en leur peché, aussi tasche-il d'attrister les bons en leurs bonnes œuvres ; et comme il ne peut procurer le mal qu'en le faysant treuver aggreable, aussi ne peut-il destourner du bien qu'en le faysant treuver desaggreable. Le malin se plait en la tristesse et melancholie, parce qu'il est triste et melancholique et le sera eternellement, dont[a] il voudroit que chacun fust comme luy.

---

a. de là vient que.

La mauvaise tristesse trouble l'ame, la met en inquietude, donne des craintes desreglees, desgouste de l'orayson, assoupit et accable le cerveau, prive l'ame de conseil, de resolution, de jugement et de courage, et abat les forces : bref, elle est comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux ; car elle oste toute suavité de l'ame et la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés.

Si jamais il vous arrivoit, Philothee, d'estre atteinte de cette mauvaise tristesse, prattiqués les remedes suivans. *Quelqu'un est-il triste,* dit saint Jacques[3], *qu'il prie* : la priere est un souverain remede, car elle esleve l'esprit en Dieu qui est nostre unique joye et consolation ; mais en priant, uses d'affections et parolles, soit interieures soit exterieures, qui tendent a la confiance et amour de Dieu, comme : o Dieu de misericorde, mon tres bon Dieu, mon Sauveur debonnaire, Dieu de mon cœur, ma joye, mon esperance, mon cher Espoux, le Bienaymé de mon ame, et semblables.

Contraries vivement aux inclinations de la tristesse ; et bien qu'il semble que tout ce que vous feres en ce tems la se face froidement, tristement et laschement, ne laisses pourtant pas de le faire ; car l'ennemi qui pretend de nous allanguir aux bonnes œuvres par la tristesse, voyant que nous ne laissons pas de les faire, et qu'estans faittes avec resistance elles en valent mieux, il cesse de nous plus affliger. Chantes des cantiques spirituelz, car le malin a souvent cessé son operation par ce moyen ; tesmoin l'esprit qui assiegeoit ou possedoit Saül, duquel la violence estoit reprimee par la psalmodie[4].

Il est bon de s'employer aux œuvres exterieures et les diversifier le plus que l'on peut, pour divertir l'ame de l'objet triste, purifier et eschauffer les espritz, la tristesse estant une passion de la complexion froide et seche.

Faites des actions exterieures de ferveur, quoy qu
sans goust, embrassant l'image du Crucifix, le serran
sur la poitrine, luy baysant les pieds et les mains, levan
vos yeux et vos mains au ciel, eslançant vostre voix e
Dieu par des parolles d'amour et de confiance, comm
sont celles ci : *Mon Bienaymé a moy, et moy a luy*[5]. *Mo
Bienaymé m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera entr
mes mammelles*[6]. *Mes yeux se fondent sur vous,* o mon Dieu
disant, *quand me consolerés-vous*[7] *?* O Jésus, soyes-mo
Jésus ; vive Jésus, et mon âme vivra. *Qui me separer
de l'amour de mon Dieu*[8] *?* et semblables.

La discipline[a] moderee est bonne contre la tristesse
parce que cette volontaire affliction exterieure impetr
la consolation interieure, et l'ame, sentant des douleur
de dehors, se divertit de celles qui sont au dedans. L
frequentation de la sainte Communion est excellente
car ce *pain* celeste *affermit le cœur*[9] et res-jouit l'esprit.

Descouvres tous les ressentimens, affections et sug
gestions qui proviennent de vostre tristesse a vostr
conducteur et confesseur, humblement et fidellement
cherches les conversations des personnes spirituelles e
les hantes le plus que vous pourres pendant ce tems-la
Et en fin finale, resignes vous entre les mains de Dieu
vous preparant a souffrir cette ennuyeuse tristesse pa
tiemment, comme juste punition de vos vaines alle
gresses ; et ne doutes nullement que Dieu, apres vou
avoir esprouvee, ne vous delivre de ce mal.

---

a, flagellation.

CHAPITRE XIII.

DES CONSOLATIONS SPIRITUELLES ET SENSIBLES ET COMME IL SE FAUT COMPORTER EN ICELLES.

Dieu continue l'estre de ce grand monde en une perpetuelle vicissitude[a], par laquelle le jour se change tous-jours en nuit, le printemps en esté, l'esté en automne, l'automne en hiver et l'hiver en printems, et l'un des jours ne ressemble jamais parfaittement l'autre : on en void de nubileux, de pluvieux, de secs, de venteux, varieté qui donne une grande beauté a cet univers. Il en est de mesme de l'homme, qui est, selon le dire des Anciens[1], un « abregé du monde ; » car jamais il n'est en un mesme estat, et sa vie escoule sur cette terre comme les eaux, flottant et ondoyant en une perpetuelle diversité de mouvemens, qui tantost l'abaissent par la crainte, tantost le plient a droite par la consolation, tantost a gauche par l'affliction, et jamais une seule de ses journees, ni mesme une de ses heures, n'est entierement pareille a l'autre.

C'est un grand advertissement que celuy cy : il nous faut tascher d'avoir une continuelle et inviolable egalité de cœur en une si grande inegalité d'accidens, et quoy que toutes choses se tournent et varient diversement autour de nous, il nous faut demeurer constamment immobiles a tous-jours regarder, tendre et pretendre a nostre Dieu. Que le navire prenne telle route qu'on voudra, qu'il cingle au ponant ou levant, au midi ou septentrion, et quelque vent que ce soit qui le porte,

a. changement périodique.

jamais pourtant son eguille marine ne regardera que sa belle estoile et le pole. Que tout se renverse sans dessus dessous, je ne dis pas seulement autour de nous, mais je dis en nous, c'est a dire que nostre ame soit triste, joyeuse, en douceur, en amertume, en paix, en trouble, en clarté, en tenebres, en tentations, en repos, en goust, en desgoust, en secheresse, en tendreté, que le soleil la brusle ou que la rosee la rafraischisse, ha ! si faut-il pourtant qu'a jamais et tous-jours la pointe de nostre cœur, nostre esprit, nostre volonté superieure, qui est nostre bussole, regarde incessamment et tende perpetuellement a l'amour de Dieu son Createur, son Sauveur son unique et souverain bien. *Ou que nous vivions ou que nous mourions,* dit l'Apostre[2], *si sommes-nous a Dieu Qui nous separera de* l'amour et *charité* de Dieu ? Non jamais rien ne nous separera de cet amour : ni *la tribulation* ni *l'angoisse,* ni *la mort,* ni *la vie,* ni la douleur *presente* ni la crainte des accidens *futurs,* ni les artifices des malins espritz, *ni la hauteur* des consolations *ni la profondité* des afflictions, ni la tendreté, ni la secheresse *ne nous doit* jamais *separer de* cette sainte *charité qui est* fondee *en Jesus Christ*[3].

Cette resolution si absolue de ne jamais abandonner Dieu ni quitter son doux amour, sert de contrepoids à nos ames pour les tenir en la sainte egalité parmi l'inegalité de divers mouvemens que la condition de cette vie luy apporte. Car, comme les avettes se voyans surprises du vent en la campaigne, embrassent des pierres pour se pouvoir balancer en l'air et n'estre pas si aysement transportees a la merci de l'orage, ainsy nostre ame ayant vivement embrassé par resolution le pretieux amour de son Dieu, demeure constante parmi l'inconstance et vicissitude des consolations et afflictions, tant spirituelles que temporelles, tant exterieures qu'interieures. May

outre cette generale doctrine, nous avons besoin de quelques documens particuliers.

1. Je dis donq que la devotion ne consiste pas en la douceur, suavité, consolation et tendreté sensible du cœur, qui nous provoque aux larmes et souspirs et nous donne une certaine satisfaction aggreable et savoureuse en quelques exercices spirituelz. Non, chere Philothee, la devotion et cela ne sont pas une mesme chose ; car il y a beaucoup d'ames qui ont de ces tendretés et consolations, qui neanmoins ne laissent pas d'estre fort vicieuses, et par consequent n'ont aucun vray amour de Dieu et, beaucoup moins, aucune vraye devotion. Saul poursuivant a mort le pauvre David, qui fuyoit devant luy es desers d'Engaddi, entra tout seul en une caverne en laquelle David avec ses gens estoyent cachés ; David, qui en cette occasion l'eut peu mille fois tuer, luy donna la vie et ne voulut seulement pas luy faire peur, ains l'ayant laissé sortir a son ayse l'appella par apres pour luy remonstrer son innocence, et luy faire connoistre qu'il avoit esté a sa merci. Or, sur cela, qu'est ce que ne fit pas Saul pour tesmoigner que son cœur estoit amolly envers David ? il le nomma son enfant, il se mit a pleurer tout haut, a le louer, a confesser sa debonnaireté, a prier Dieu pour luy, a presager sa future grandeur et a luy recommander la posterité qu'il devoit laisser apres soy[4]. Quelle plus grande douceur et tendreté de cœur pouvoit il faire paroistre ? et pour tout cela, neanmoins, il n'avoit point changé son ame, ne laissant pas de continuer sa persecution contre David aussi cruellement qu'au paravant.

Ainsy se treuve-il des personnes qui considerans la bonté de Dieu et la Passion du Sauveur sentent des grans attendrissemens de cœur, qui leur font jetter des souspirs, des larmes, des prieres et actions de graces fort sensibles, si qu'on diroit qu'elles ont le cœur saysi d'une bien grande

devotion. Mais quand ce vient a l'essay, on treuve que comme les pluyes passageres d'un esté bien chaud, qui tombans en grosses gouttes sur la terre ne la penetrent point et ne servent qu'a la production des champignons, ainsy ces larmes et tendretés tombans sur un cœur vicieux et ne le penetrans point, luy sont tout a fait inutiles : car pour tout cela, les pauvres gens ne quitteroyent pas un seul liard du bien mal acquis qu'ilz possedent, ne renonceroyent pas une seule de leurs perverses affections, et ne voudroyent pas avoir pris la moindre incommodité du monde pour le service du Sauveur sur lequel ilz ont pleuré ; en sorte que les bons mouvemens qu'ilz ont eus, ne sont que des certains champignons spirituelz, qui non seulement ne sont pas la vraye devotion, mais bien souvent sont des grandes ruses de l'ennemi, qui, amusant les ames a ces menues consolations, les fait demeurer contentes et satisfaittes en cela, a ce qu'elles ne cherchent plus la vraye et solide devotion, qui consiste en une volonté constante, resolue, prompte et active d'executer ce que l'on sçait estre aggreable a Dieu.

Un enfant pleurera tendrement s'il voit donner un coup de lancette a sa mere qu'on saigne ; mais si a mesme tems sa mere, pour laquelle il pleuroit, luy demande une pomme ou un cornet de dragee qu'il tient en sa main, il ne le voudra nullement lascher. Telles sont la plus part de nos tendres devotions : voyans donner un coup de lance qui transperce le cœur de Jesus Christ crucifié, nous pleurons tendrement. Helas, Philothee, c'est bien fait de pleurer sur cette Mort et Passion douloureuse de nostre Pere et Redempteur ; mais pourquoy donq ne luy donnons-nous tout de bon la pomme que nous avons en nos mains et qu'il nous demande si instamment, a sçavoir nostre cœur, unique pomme d'amour que ce cher Sauveur requiert de nous ? Que ne luy resignons-nous tant

de menues affections, delectations, complaisances, qu'il nous veut arracher des mains et ne peut, parce que c'est nostre dragee, de laquelle nous sommes plus frians que desireux de sa celeste grace ? Ha ! ce sont des amitiés de petitz enfans que cela, tendres, mais foibles, mais fantasques, mais sans effect. La devotion donq ne gist pas en ces tendretés et sensibles affections, qui quelquefois procedent de la nature qui est ainsy molle et susceptible de l'impression qu'on luy veut donner, et quelquefois viennent de l'ennemi qui, pour nous amuser a cela, excite nostre imagination a l'apprehension[a] propre pour telz effectz.

2. Ces tendretés et affectueuses douceurs sont neanmoins quelquefois tres bonnes et utiles ; car elles excitent l'appetit de l'ame, confortent l'esprit, et adjoustent a la promptitude de la devotion une sainte gayeté et allegresse qui rend nos actions belles et aggreables mesmes en l'exterieur. C'est ce goust que l'on a es choses divines pour lequel David s'escrioit[5] : O Seigneur, que *vos parolles sont douces a mon palais, elles sont plus douces que le miel a ma bouche.* Et certes, la moindre petite consolation de la devotion que nous recevons vaut mieux de toute façon que les plus excellentes recreations du monde. *Les mammelles* et le laict, c'est a dire les faveurs du divin Espoux, *sont meilleures* a l'ame *que le vin*[6] le plus pretieux des playsirs de la terre : qui en a gousté tient tout le reste des autres consolations pour du fiel et de l'absynthe. Et comme ceux qui ont l'herbe scitique[b] en la bouche en reçoivent une si extreme douceur qu'ilz ne sentent ni faim ni soif[7], ainsy ceux a qui Dieu a donné cette manne celeste des suavités et consolations interieures ne peuvent

a. à l'émotion.
b. scythique.

desirer ni recevoir les consolations du monde, pour au moins y prendre goust et y amuser leurs affections. Ce sont des petitz avant-goustz des suavités immortelles que Dieu donne aux ames qui le cherchent ; ce sont des grains sucrés qu'il donne a ses petitz enfans pour les amorcer ; ce sont des eaux cordiales qu'il leur presente pour les conforter, et ce sont aussi quelquefois des arres des recompenses eternelles. On dit[8] qu'Alexandre le Grand, singlant en haute mer, descouvrit premierement l'Arabie heureuse par le sentiment qu'il eut des suaves odeurs que le vent luy donnoit ; et sur cela, se donna du courage et a tous ses compaignons : ainsy nous recevons souvent des douceurs et suavités en cette mer de la vie mortelle, qui sans doute nous font pressentir les delices de cette Patrie celeste a laquelle nous tendons et aspirons.

3. Mais, ce me dires-vous, puisqu'il y a des consolations sensibles qui sont bonnes et viennent de Dieu, et que neanmoins il y en a des inutiles, dangereuses, voyre pernicieuses, qui viennent ou de la nature ou mesme de l'ennemi, comment pourray-je discerner les unes des autres et connoistre les mauvaises ou inutiles entre les bonnes ? C'est une generale doctrine, treschere Philothee, pour les affections et passions de nos ames, que nous les devons *connoistre par leurs fruitz*[9]. Nos cœurs sont des arbres, les affections et passions sont leurs branches, et leurs œuvres ou actions sont les fruitz. Le cœur est bon qui a de bonnes affections, et les affections et passions sont bonnes qui produisent en nous des bons effectz et saintes actions. Si les douceurs, tendretés et consolations nous rendent plus humbles, patiens, traittables, charitables et compatissans a l'endroit du prochain, plus fervens a mortifier nos concupiscences et mauvaises inclinations, plus constans en nos exercices, plus maniables et souples a ceux que nous devons obeir, plus simples en

nostre vie, sans doute, Philothee, qu'elles sont de Dieu ; mais si ces douceurs n'ont de la douceur que pour nous, qu'elles nous rendent curieux, aigres, pointilleux, impatiens, opiniastres, fiers, presomptueux, durs a l'endroit du prochain, et que pensans des-ja estre des petitz saintz nous ne voulons plus estre sujetz a la direction ni a la correction, indubitablement ce sont des consolations fauses et pernicieuses : *Un bon arbre* ne *produit* que *des bons fruitz*[10].

4. Quand nous aurons de ces douceurs et consolations, 1. il nous faut beaucoup humilier devant Dieu ; gardons-nous bien de dire pour ces douceurs : o que je suis bon ! Non, Philothee, ce sont des biens qui ne nous rendent pas meilleurs, car, comme j'ay dit, la devotion ne consiste pas en cela ; mais disons : o que *Dieu est bon a ceux qui esperent en luy, a l'ame qui le recherche*[11] ! Qui a le sucre en bouche ne peut pas dire que sa bouche soit douce, mais ouy bien que le sucre est doux : ainsy, encor que cette douceur spirituelle est fort bonne, et Dieu qui nous la donne est tresbon, il ne s'ensuit pas que celuy qui la reçoit soit bon. 2. Connoissons que nous sommes encor de petitz enfans qui avons besoin du laict, et que ces grains sucrés nous sont donnés parce que nous avons encor l'esprit tendre et delicat, qui a besoin d'amorces et d'appastz pour estre attiré a l'amour de Dieu. 3. Mais apres cela, parlant generalement et pour l'ordinaire, recevons humblement ces graces et faveurs et les estimons extremement grandes, non tant parce qu'elles le sont en elles mesmes, comme parce que c'est la main de Dieu qui nous les met au cœur ; comme feroit une mere qui pour amadoüer son enfant, luy mettroit elle mesme les grains de dragee en bouche, l'un apres l'autre, car si l'enfant avoit de l'esprit, il priseroit plus la douceur de la mignardise et caresse que sa mere luy fait, que la douceur

de la dragee mesme. Et ainsy, c'est beaucoup, Philothee, d'avoir les douceurs ; mais c'est la douceur des douceurs de considerer que Dieu de sa main amoureuse et maternelle les nous met en la bouche, au cœur, en l'ame, en l'esprit. 4. Les ayans receuës ainsy humblement, employons les soigneusement selon l'intention de Celuy qui les nous donne. Pourquoy pensons-nous que Dieu nous donne ces douceurs ? pour nous rendre doux envers un chacun et amoureux envers luy. La mere donne la dragee a l'enfant affin qu'il la bayse : baysons donq ce Sauveur qui nous donne tant de douceurs. Or, bayser le Sauveur, c'est luy obeir, garder ses commandemens, faire ses volontés, suivre ses desirs, bref, l'embrasser tendrement avec obeissance et fidelité. Quand donq nous aurons receu quelque consolation spirituelle, il faut ce jour-la se rendre plus diligens a bien faire et a nous humilier. 5. Il faut, outre tout cela, renoncer de tems en tems a telles douceurs, tendretés et consolations, separans nostre cœur d'icelles et protestans qu'encor que nous les acceptions humblement et les aymions, parce que Dieu nous les envoye et qu'elles nous provoquent a son amour, ce ne sont neanmoins pas elles que nous cherchons, mais Dieu et son saint amour : non la consolation, mais le Consolateur ; non la douceur, mais le doux Sauveur ; non la tendreté, mais Celuy qui est la suavité du ciel et de la terre ; et en cette affection nous nous devons disposer a demeurer fermes au saint amour de Dieu, quoy que de nostre vie nous ne deussions jamais avoir aucune consolation, et de vouloir dire egalement sur le mont de Calvaire, comme sur celuy de Thabor : *O Seigneur, il m'est bon d'estre* avec vous[12], ou que vous soyes en croix, ou que vous soyes en gloire. 6. Finalement je vous advertis que s'il vous arrivoit quelque notable abondance de telles consolations, tendretés, larmes et douceurs, ou

quelque chose d'extraordinaire en icelles, vous en conferiés fidellement avec vostre conducteur affin d'apprendre comme il s'y faut moderer et comporter, car il est escrit[13]. *As-tu treuvé le miel ? mange-en ce qui suffit.*

CHAPITRE XIV.

DES SECHERESSES ET STERILITÉS SPIRITUELLES.

Vous ferés donq ainsy que je vous viens de dire, treschere Philothee, quand vous aves des consolations ; mais ce beau tems si aggreable ne durera pas tous-jours, ains il adviendra que quelquefois vous seres tellement privee et destituee du sentiment de la devotion, qu'il vous sera advis que vostre ame soit une *terre deserte*, infructueuse, sterile, en laquelle il n'y ait ni sentier *ni chemin* pour treuver Dieu, *ni aucune eau*[1] de grace qui la puisse arrouser, a cause des secheresses qui, ce semble, la reduiront totalement en friche. Helas, que l'ame qui est en cet estat est digne de compassion, et sur tout quand ce mal est vehement ; car alhors, a l'imitation de David, elle se repaist de *larmes jour et nuit, tandis que* par mille suggestions l'ennemi, pour la desesperer, se moque d'elle et luy dit : ah, pauvrette, *ou est ton Dieu*[2] ? par quel chemin le pourras-tu treuver ? qui te pourra jamais rendre la joye de sa sainte grace ?

Que feres-vous donq en ce tems la, Philothee ? Prenes garde d'ou le mal vous arrive : nous sommes souvent nous mesmes la cause de nos sterilités et secheresses.

1. Comme une mere refuse le sucre a son enfant qui est sujet aux vers, ainsy Dieu nous oste les consolations

quand nous y prenons quelque vayne complaisance e
que nous sommes sujetz aux vers de l'outrecuidance
Il m'est bon, o mon Dieu, *que vous m'humiliés ;* ouy, ca
avant que je fusse humilié je vous *avois offensé*[3].

2. Quand nous negligeons de recueillir les suavités e
delices de l'amour de Dieu lhors qu'il en est tems, il le
escarte de nous en punition de nostre paresse : l'Israëlit
qui n'amassoit la manne de bon matin ne le pouvoit plu
faire apres le soleil levé, car elle se treuvoit toute fondue[4]

3. Nous sommes quelquefois couchés dans un lic
des contentemens sensuelz et consolations perissables
comme estoit l'Espouse sacree es Cantiques[5] : l'Espou
de nos ames buque[a] a la porte de nostre cœur, il nou
inspire de nous remettre a nos exercices spirituelz, mai
nous marchandons avec luy, d'autant qu'il nous fasch
de quitter ces vains amusemens et de nous separer d
ces faux contentemens ; c'est pourquoy il passe outre e
nous laisse croupir, puys, quand nous le voulons cherche
nous avons beaucoup de peyne a le treuver : aussi l'avons
nous bien merité, puysque nous avons esté si infidele
et desloyaux a son amour, que d'en avoir refusé l'exercic
pour suivre celuy des choses du monde. Ah, vous ave
donq de la farine d'Egypte, vous n'aures donq point d
la manne du ciel. Les abeilles haïssent toutes les odeu
artificielles ; et les suavités du Saint Esprit sont incompa
tibles avec les delices artificieuses du monde.

4. La duplicité et finesse d'esprit exercee es confessio
et communications spirituelles que l'on fait avec so
conducteur, attire les secheresses et sterilités : car puisqu
vous mentés au Saint Esprit, ce n'est pas merveille s'
vous refuse sa consolation ; vous ne voules pas estr

---

a. frappe.

simple et naif comme un petit enfant, vous n'aures donq pas la dragee des petitz enfans.

5. Vous vous estes bien saoulee des contentemens mondains, ce n'est pas merveille si les delices spirituelles vous sont a desgoust : les colombes ja saoules, dit l'ancien proverbe, treuvent ameres les cerises. *Il a rempli de biens*, dit Nostre Dame[6], *les affamés, et les riches il les a laissé vuides* : ceux qui sont riches des playsirs mondains ne sont pas capables des spirituelz.

6. Aves-vous bien conservé les fruitz des consolations receuës ? vous en aures donq des nouvelles, car *a celuy qui a, on luy en donnera* davantage ; *et a celuy qui n'a pas* ce qu'on luy a donné, mais qui l'a perdu par sa faute, *on luy ostera mesme ce qu'il* n'a pas[7] ; c'est a dire on le privera des graces qui luy estoient preparees. Il est vray, la pluye vivifie les plantes qui ont de la verdeur ; mais a celles qui ne l'ont point elle leur oste encor la vie qu'elles n'ont point, car elles en pourrissent tout a fait.

Pour plusieurs telles causes nous perdons les consolations devotieuses et tombons en secheresse et sterilité d'esprit : examinons donq nostre conscience si nous remarquerons en nous quelques semblables defautz. Mais notés, Philothee, qu'il ne faut pas faire cet examen avec inquietude et trop de curiosité ; ains apres avoir fidelement consideré nos deportemens pour ce regard, si nous treuvons la cause du mal en nous, il en faut remercier Dieu, car le mal est a moitié gueri quand on a descouvert sa cause. Si, au contraire, vous ne voyes rien en particulier qui vous semble avoir causé cette secheresse, ne vous amuses point a une plus curieuse recherche, mais avec toute simplicité, sans plus examiner aucune particularité, faites ce que je vous diray.

1. Humilies-vous grandement devant Dieu en la connoissance de vostre neant et misere : Helas, qu'est-ce

que de moy quand je suis a moy mesme ? non autre chose o Seigneur, sinon une terre seche, laquelle crevasse de toutes pars, tesmoigne la soif qu'elle a de la pluy du ciel, et ce pendant le vent la dissipe et reduit en pous siere.

2. Invoques Dieu et luy demandes son allegresse *Rendes-moy, o Seigneur, l'allegresse de vostre salut*[8]. *Mo Pere, s'il est possible, transportes ce calice de moy*[9]. *Oste-to d'ici, o bize* infructueuse qui desseche mon ame, et *venés* o gracieux *vent* des consolations, *et soufflés dans mo jardin*[10], et ses bonnes affections respandront l'odeur d suavité.

3. Alles a vostre confesseur, ouvres-luy bien vostr cœur, faites-luy bien voir tous les replis de vostre ame prenes les advis qu'il vous donnera, avec grande simpli cité et humilité : car Dieu qui ayme infiniment l'obeissance rend souvent utiles les conseilz que l'on prend d'autruy et sur tout des conducteurs des ames, encor que d'ailleur il n'y eust pas grande apparence ; comme il rendit prouffi tables a Naaman les eaux du Jourdain, desquelles Helisee sans aucune apparence de rayson humaine, luy avoi ordonné l'usage[11].

4. Mais apres tout cela, rien n'est si utile, rien si fruc tueux en telles secheresses et sterilités que de ne poin s'affectionner et attacher au desir d'en estre delivré Je ne dis pas qu'on ne doive faire des simples souhait de la delivrance ; mais je dis qu'on ne s'y doit pas affec tionner, ains se remettre a la pure merci de la special providence de Dieu, affin que tant qu'il luy plaira il s serve de nous entre ces espines et parmi ces desers Disons donq a Dieu en ce tems la : *O Pere, s'il est possibl transportes de moy ce calice,* mais adjoustons de gran courage : *toutefois, non ma volonté, mais la vostre so faitte,* et arrestons-nous a cela avec le plus de repos qu

nous pourrons ; car Dieu nous voyant en cette sainte indifference nous consolera de plusieurs graces et faveurs, comme quand il vit Abraham resolu de se priver de son enfant Isaac, il se contenta de le voir indifferent en cette pure resignation, le consolant d'une vision tres aggreable et par des tres douces benedictions[12]. Nous devons donq en toutes sortes d'afflictions, tant corporelles que spirituelles, et es distractions ou soustractions de la devotion sensible qui nous arrivent, dire de tout nostre cœur et avec une profonde sousmission : *Le Seigneur m'a donné* des consolations, *le Seigneur me* les *a ostees*, son saint *Nom soit beni*[13] ; car perseverans en cette humilité, il nous rendra ses delicieuses faveurs, comme il fit a Job qui usa constamment de pareilles paroles en toutes ses desolations.

5. Finalement, Philothee, entre toutes nos secheresses et sterilités ne perdons point courage, mais attendans en patience le retour des consolations, suivons tous-jours nostre train ; ne laissons point pour cela aucun exercice de devotion, ains, s'il est possible, multiplions nos bonnes œuvres, et ne pouvans presenter a nostre cher Espoux des confitures liquides, presentons-luy en des seches, car ce luy est tout un, pourveu que le cœur qui les luy offre soit parfaittement resolu de le vouloir aymer. Quand le printems est beau les abeilles font plus de miel et moins de mouchons[a], parce qu'a la faveur du beau tems elles s'amusent tant a faire leur cueillette sur les fleurs qu'elles en oublient la production de leurs nymphes[b] ; mays quand le printemps est aspre et nubileux elles font plus de nymphes et moins de miel, car ne pouvans pas sortir pour faire la cueillette du miel, elles s'employent a se peupler et multiplier leur race. Il arrive maintesfois, ma

a. petites abeilles.
b. état transitoire des insectes.

Philothee, que l'ame se voyant au beau printems des consolations spirituelles s'amuse tant a les amasser et succer, qu'en l'abondance de ces douces delices elle fait beaucoup moins de bonnes œuvres, et qu'au contraire, parmi les aspretés et sterilités spirituelles, a mesure qu'elle se void privee des sentimens aggreables de devotion, elle en multiplie d'autant plus les œuvres solides, et abonde en la generation interieure des vrayes vertus, de patience, humilité, abjection de soy mesme, resignation, et abnegation de son amour propre.

C'est donq un grand abus de plusieurs, et notamment des femmes, de croire que le service que nous faisons a Dieu, sans goust, sans tendreté de cœur et sans sentiment soit moins aggreable a sa divine Majesté, puisqu'au contraire nos actions sont comme les roses, lesquelles bien qu'estans fraisches elles ont plus de grace, estans neanmoins seches elles ont plus d'odeur et de force : car tout de mesme, bien que nos œuvres faittes avec tendreté de cœur nous soyent plus aggreables, a nous, dis-je, qui ne regardons qu'a nostre propre delectation, si est-ce qu'estans faittes en secheresse et sterilité, elles ont plus d'odeur et de valeur devant Dieu. Ouy, chere Philothee, en tems de secheresse nostre volonté nous porte au service de Dieu comme par vive force, et par consequent il faut qu'elle soit plus vigoureuse et constante qu'en tems de tendreté. Ce n'est pas si grand cas de servir un prince en la douceur d'un tems paisible et parmi les delices de la cour ; mais de le servir en l'aspreté de la guerre, parmi les troubles et persecutions, c'est une vraye marque de constance et fidelité.

La bienheureuse Angele de Foligny dit[14] que « l'orayson la plus aggreable a Dieu est celle qui se fait par force et contrainte », c'est a dire celle a laquelle nous nous rangeons, non point pour aucun goust que nous y ayons, ni par

inclination, mais purement pour plaire a Dieu, a quoy nostre volonté nous porte comme a contrecœur, forçant et violentant les secheresses et repugnances qui s'opposent a cela. J'en dis de mesme de toutes sortes de bonnes œuvres, car plus nous avons des contradictions, soit exterieures soit interieures, a les faire, plus elles sont estimees et prisees devant Dieu. Moins il y a de nostre interest particulier en la poursuitte des vertus, plus la pureté de l'amour divin y reluit : l'enfant bayse aysement sa mere qui luy donne du sucre, mais c'est signe qu'il l'ayme grandement s'il la bayse apres qu'elle luy aura donné de l'absynthe ou du chicotin.

CHAPITRE XV.

CONFIRMATION ET ESCLAIRCISSEMENT DE CE QUI A ESTÉ DIT PAR UN EXEMPLE NOTABLE.

Mais pour rendre toute cette instruction plus evidente, je veux mettre icy un excellente piece de l'histoire de saint Bernard, telle que je l'ay treuvee en un docte et judicieux escrivain[1]. Il dit donq ainsy :

C'est chose ordinaire a presque tous ceux qui commencent a servir Dieu et qui ne sont encor point experimentés es soustractions de la grace ni es vicissitudes spirituelles, que, leur venant a manquer ce goust de la devotion sensible et cette aggreable lumiere qui les invite a se haster au chemin de Dieu, ilz perdent tout a coup l'haleyne et tombent en pusillanimité et tristesse de cœur. Les gens bien entendus en rendent cette rayson, que la nature raysonnable ne peut longuement durer affamee et sans quelque delectation, ou celeste ou terrestre. Or, comme

les ames relevees au dessus d'elles mesmes par l'essay des playsirs superieurs, renoncent facilement aux objetz visibles, ainsy quand par la disposition divine la joye spirituelle leur est ostee, se treuvans aussi d'ailleurs privees des consolations corporelles, et n'estans point encor accoustumees d'attendre en patience les retours du vray soleil, il leur semble qu'elles ne sont ni au ciel ni en la terre, et qu'elles demeureront ensevelies en une nuit perpetuelle : si que, comme petitz enfançons qu'on sevre, ayans perdu leurs mammelles, elles languissent et gemissent, et deviennent ennuyeuses et importunes, principalement a elles mesmes.

Ceci donq arriva au voyage duquel il est question a l'un de la trouppe, nommé Geoffroy de Peronne, nouvellement dedié au service de Dieu. Celuy ci, rendu soudainement aride, destitué de consolation et occupé des tenebres interieures, commença a se ramentevoir de ses amis mondains, de ses parens, des facultés[a] qu'il venoit de laisser, au moyen dequoy il fut assailli d'une si rude tentation que, ne pouvant la celer en son maintien, un de ses plus confidens s'en apperceut, et l'ayant dextrement accosté avec douces parolles luy dit en secret : « Que veut dire ceci Geoffroy ? comment est ce que contre l'ordinaire tu te rends si pensif et affligé ? » Alhors Geoffroy, avec un profond souspir, « Ah mon frere », respondit-il, « jamais de ma vie je ne seray joyeux. » Cet autre, esmeu de pitié par telles parolles, avec un zele fraternel alla soudain reciter tout ceci au commun Pere saint Bernard, lequel voyant le danger, entra en une eglise prochaine affin de prier Dieu pour luy ; et Geoffroy ce pendant, accablé de la tristesse, reposant sa teste sur une pierre, s'endormit. Mais apres un peu de tems, tous deux se leverent, l'un

a. des biens.

de l'orayson avec la grace impetree[a], et l'autre du sommeil, avec un visage si riant et serein que son cher ami s'esmerveillant d'un si grand et soudain changement, ne se peut contenir de luy reprocher amiablement ce que peu auparavant il luy avoit respondu ; alhors Geoffroy luy repliqua : « Si auparavant je te dis que jamais je ne serois joyeux, maintenant je t'asseure que je ne seray jamais triste. »

Tel fut le succes de la tentation de ce devot personnage, mais remarqués en ce recit, chere Philothee : 1. Que Dieu donne ordinairement quelque avant-goust des delices celestes a ceux qui entrent a son service, pour les retirer des voluptés terrestres et les encourager a la poursuite du divin amour, comme une mere qui pour amorcer et attirer son petit enfant a la mammelle met du miel sur le bout de son tetin. 2. Que c'est neanmoins aussi ce bon Dieu qui quelquefois, selon sa sage disposition, nous oste le laict et le miel des consolations, affin que, nous sevrant ainsy, nous apprenions a manger le pain sec et plus solide d'une devotion vigoureuse, exercee a l'espreuve des desgoustz et tentations. 3. Que quelquefois des bien grans orages s'eslevent parmi les secheresses et sterilités, et lhors il faut constamment combattre les tentations, car elles ne sont pas de Dieu ; mais il faut souffrir patiemment les secheresses, puisque Dieu les a ordonnees pour nostre exercice. 4. Que nous ne devons jamais perdre courage entre les ennuis interieurs ni dire comme le bon Geoffroy, « Jamais je ne seray joyeux », car emmi la nuit nous devons attendre la lumiere ; et reciproquement, au plus beau tems spirituel que nous puissions avoir, il ne faut pas dire, je ne seray jamais ennuyé : non, car, comme dit le Sage[2], *es jours heureux, il se faut resouvenr du malheur.* Il faut esperer entre les travaux et craindre entre les prospe-

a. obtenue.

rités, et tant en l'une des occasions qu'en l'autre il se faut tous-jours humilier. 5. Que c'est un souverain remede de descouvrir son mal a quelque ami spirituel qui nous puisse soulager.

En fin, pour conclusion de cet advertissement qui est si necessaire, je remarque que, comme en toutes choses, de mesme en celles cy, nostre bon Dieu et nostre ennemi ont aussi des contraires pretentions : car Dieu nous veut conduire par icelles a une grande pureté de cœur, a un entier renoncement de nostre propre interest en ce qui est de son service, et un parfait despouillement de nous mesmes ; mais le malin tasche d'employer ces travaux pour nous faire perdre courage, pour nous faire retourner du costé des playsirs sensuelz, et en fin nous rendre ennuyeux a nous mesmes et aux autres, affin de decrier et diffamer la sainte devotion. Mais si vous observés les enseignemens que je vous ay donnés, vous accroistres grandement vostre perfection en l'exercice que vous feres entre ces afflictions interieures, desquelles je ne veux pas finir le propos que je ne vous die encor ce mot.

Quelquefois les desgoustz, les sterilités et secheresses proviennent de l'indisposition du cors, comme quand par l'exces des veilles, des travaux et des jeusnes on se treuve accablé de lassitudes, d'assoupissemens, de pesanteurs et d'autres telles infirmités, lesquelles bien qu'elles dependent du cors ne laissent pas d'incommoder l'esprit, pour l'estroitte liaison qui est entre eux. Or, en telles occasions, il faut tous-jours se resouvenir de faire plusieurs actes de vertu avec la pointe de nostre esprit et volonté superieure ; car encor que toute nostre ame semble dormir et estre accablee d'assoupissement et lassitude, si est-ce que les actions de nostre esprit ne laissent pas d'estre fort aggreables a Dieu, et pouvons dire en ce tems la, comme l'Espouse sacree[3] : *Je dors, mais mon cœur veille ;*

et comme j'ay dit ci dessus, s'il y a moins de goust a travailler de la sorte, il y a pourtant plus de merite et de vertu. Mais le remede en cette occurrence, c'est de revigorer le cors par quelque sorte de legitime allegement et recreation ; ainsy saint François ordonnoit a ses religieux[4] qu'ilz fussent tellement moderés en leurs travaux, qu'ilz n'accablassent pas la ferveur de l'esprit.

Et a propos de ce glorieux Pere, il fut une fois attaqué et agité d'une si profonde melancholie d'esprit qu'il ne pouvoit s'empescher de le tesmoigner en ses deportemens ; car s'il vouloit converser avec ses religieux il ne pouvoit ; s'il s'en separoit, il estoit pis ; l'abstinence et maceration de la chair l'accabloyent, et l'orayson ne l'allegeoit nullement. Il fut deux ans en cette sorte, tellement qu'il sembloit estre du tout abandonné de Dieu; mays en fin, apres avoir humblement souffert cette rude tempeste, le Sauveur luy redonna en un moment une heureuse tranquillité[5]. C'est pour dire que les plus grans serviteurs de Dieu sont sujetz a ces secousses, et que les moindres ne doivent s'estonner s'il leur en arrive quelques unes.

Cinquiesme Partie
de
l'Introduction

CONTENANT DES EXERCICES ET ADVIS
POUR RENOUVELLER L'AME
ET LA CONFIRMER EN LA DEVOTION.

CHAPITRE PREMIER.

QU'IL FAUT CHAQUE ANNEE RENOUVELLER
LES BONS PROPOS PAR LES EXERCICES SUIVANS.

Le premier point de ces exercices consiste a bien reconnoistre leur importance. Nostre nature humaine deschoit aysement de ses bonnes affections, a cause de la fragilité et mauvaise inclination de nostre chair, qui appesantit l'ame et la tire tous-jours contrebas si elle ne s'esleve souvent en haut a vive force de resolution, ainsy que les oyseaux retombent soudain en terre s'ilz ne multiplient les eslancemens et traitz d'aisles pour se maintenir au vol. Pour cela, chere Philothee, vous aves besoin de reiterer et repeter fort souvent les bons propos que vous aves fait de servir Dieu, de peur que, ne le faysant pas, vous ne retombiés en vostre premier estat,

ou plustost en *un estat* beaucoup *pire*[1] ; car les cheutes spirituelles ont cela de propre, qu'elles nous precipitent tous-jours plus bas que n'estoit l'estat duquel nous estions montés en haut a la devotion.

Il n'y a point d'horloge, pour bon qu'il soit, qu'il ne faille remonter ou bander deux fois le jour, au matin et au soir, et puys, outre cela, il faut qu'au moins une fois l'annee l'on le demonte de toutes pieces, pour oster les rouïlleures qu'il aura contractees, redresser les pieces forcees et reparer celles qui sont usees. Ainsy celuy qui a un vray soin de son cher cœur doit le remonter en Dieu au soir et au matin, par les exercices marqués cy dessus ; et outre cela, il doit plusieurs fois considerer son estat, le redresser et accommoder ; et en fin, au moins une fois l'annee, il le doit demonter, et regarder par le menu toutes les pieces, c'est a dire toutes les affections et passions d'iceluy, affin de reparer tous les defautz qui y peuvent estre. Et comme l'horloger oint avec quelque huyle delicate les roues, les ressortz et tous les mouvans de son horloge, affin que les mouvemens se facent plus doucement et qu'il soit moins sujet a la rouïlleure, ainsy la personne devote, apres la prattique de ce demontement de son cœur, pour le bien renouveller, le doit oindre par les Sacremens de Confession et de l'Eucharistie. Cet exercice reparera vos forces abattues par le tems, eschauffera vostre cœur, fera reverdir vos bons propos et refleurir les vertus de vostre esprit. Les anciens Chrestiens le prattiquoient soigneusement au jour anniversaire du Baptesme de Nostre Seigneur, auquel, comme dit saint Gregoire Evesque de Nazianze[2], ilz renouvelloient la profession et les protestations qui se font en ce Sacrement : faisons-en de mesme, ma chere Philothee, nous y disposans tres volontier, et nous y employans fort serieusement.

Ayant donques choisi le tems convenable, selon l'advis de vostre pere spirituel, et vous estant un peu plus retiree en la solitude, et spirituelle et reelle, que l'ordinaire, vous ferés une ou deux ou trois meditations sur les pointz suivans, selon la methode que je vous ay donnee en la seconde Partie.

CHAPITRE II.

CONSIDERATION SUR LE BENEFICE QUE DIEU NOUS FAIT NOUS APPELLANT A SON SERVICE, SELON LA PROTESTATION MISE CI DESSUS.

1. Consideres les pointz de vostre protestation[1]. Le premier, c'est d'avoir quitté, rejetté, detesté, renoncé pour jamais tout peché mortel ; le second, c'est d'avoir dedié et consacré vostre ame, vostre cœur, vostre cors, avec tout ce qui en depend, a l'amour et service de Dieu ; le troisiesme, c'est que s'il vous arrivoit de tomber en quelque mauvaise action, vous vous en releveries soudainement, moyennant la grace de Dieu. Mais ne sont-ce pas la des belles, justes et dignes et genereuses resolutions ? Pensés bien en vostre ame combien cette protestation est sainte, raysonnable et desirable.

2. Consideres a qui vous aves fait cette protestation, car c'est a Dieu. Si les paroles raysonnables donnees aux hommes nous obligent estroittement, combien plus celles que nous avons donnees a Dieu : Ha, Seigneur disoit David[2], *c'est a vous a qui mon cœur l'a dit ; mon cœur a projetté* cette *bonne parole ; non, jamais je ne l'oublieray.*

3. Consideres en presence de qui, car ç'a esté a la veuë de toute la cour celeste : helas, la Sainte Vierge, saint Joseph, vostre bon Ange, saint Louys, toute cette benite trouppe vous regardoit et souspiroit sur vos parolles des souspirs de joye et d'approbation, et voyoit des yeux d'un amour indicible vostre cœur prosterné aux pieds du Sauveur, qui se consacroit a son service. On fit une joye particuliere pour cela parmi la Hierusalem celeste, et maintenant on en fera la commemoration, si de bon cœur vous renouvellés vos resolutions.

4. Consideres par quelz moyens vous fistes vostre protestation. Helas, combien Dieu vous fut doux et gracieux en ce tems-là. Mais dites en verité, fustes-vous pas conviee par des doux attraitz du Saint Esprit? *les cordes* avec lesquelles Dieu tira vostre petite barque a ce port salutaire, furent-elles pas d'amour et *charité*[3]? Comme vous alla-il amorçant avec son sucre divin, par les Sacremens, par la lecture, par l'orayson? Helas, chere Philothee, vous dormies, et Dieu veilloit sur vous et pensoit sur vostre cœur *des pensees de paix*[4], il meditoit pour vous des meditations d'amour.

5. Consideres en quel tems Dieu vous tira a ces grandes resolutions, car ce fut en la fleur de vostre aage. Ha, quel bonheur d'apprendre tost ce que nous ne pouvons sçavoir que trop tard ! Saint Augustin ayant esté tiré a l'aage de trente ans s'escrioit[5] : « O ancienne Beauté, comme t'ay-je si tard conneuë? » helas, je te voyois et ne te considerois point. Et vous pourres bien dire : O douceur ancienne, pourquoy ne t'ay-je plus tost savouree! Helas, neanmoins, encores ne le merities-vous pas alhors ; et partant, reconnoissant quelle grace Dieu vous a fait de vous attirer en vostre jeunesse, dites avec David[6] : *O mon Dieu, vous m'aves esclairee et* touchee *des ma jeunesse, et jusques* a jamais *j'annonceray vostre* misericorde. Que si

ç'a esté en vostre viellesse, helas, Philothee, quelle grace qu'apres avoir ainsy abusé des annees precedentes, Dieu vous ait appellee avant la mort, et qu'il ait arresté la course de vostre misere au tems auquel, si elle eust continué, vous esties eternellement miserable.

6. Consideres les effectz de cette vocation[a] : vous treuveres, je pense, en vous de bons changemens, comparant ce que vous estes avec ce que vous esties. Ne prenes-vous point a bonheur de sçavoir parler a Dieu par l'orayson, d'avoir affection a le vouloir aymer, d'avoir accoisé et pacifié beaucoup de passions qui vous inquietoyent, d'avoir evité plusieurs pechés et embarrassemens de conscience, et en fin, d'avoir si souvent communié de plus que vous n'eussies pas fait, vous unissant a cette souveraine source de graces eternelles? Ha, que ces graces sont grandes! il faut, ma Philothee, les peser au poids du sanctuaire[7]. C'est la main dextre de Dieu qui a fait tout cela. *La bonne main de Dieu,* dit David[8], *a fait vertu, sa dextre m'a relevé.* Ha, *je ne mourray pas mais je vivray, et raconteray* de cœur, de bouche et par œuvres les merveilles de sa bonté.

Apres toutes ces considerations, lesquelles, comme vous voyes, fournissent tout plein de bonnes affections, il faut simplement conclure par action de grace et une priere affectionnee d'en bien prouffiter, se retirant avec humilité et grande confiance en Dieu, reservant de faire l'effort des resolutions apres le deuxiesme point de cet exercice.

---

a. appel.

CHAPITRE III.

DE L'EXAMEN DE NOSTRE AME SUR SON AVANCEMENT EN LA VIE DEVOTE.

Ce second point de l'exercice est un peu long ; et pour le prattiquer je vous diray qu'il n'est pas requis que vous le facies tout d'une traitte, mays a plusieurs fois, comme prenant ce qui regarde vostre deportement envers Dieu pour un coup[a], ce qui vous regarde vous mesme pour l'autre, ce qui concerne le prochain pour l'autre, et la consideration des passions pour le quatriesme. Il n'est pas requis ni expedient que vous facies a genoux, sinon le commencement et la fin qui comprend les affections. Les autres pointz de l'examen vous les pouves faire utilement en vous promenant, et encor plus utilement au lict, si par adventure vous y pouves estre quelque tems sans assoupissement et bien esveillee ; mais pour ce faire il les faut avoir bien leus auparavant. Il est neanmoins requis de faire tout ce second point en trois jours et deux nuitz pour le plus, prenant de chaque jour et de chaque nuit quelque heure, je veux dire quelque tems, selon que vous pourres ; car si cet exercice ne se faisoit qu'en des tems fort distans les uns des autres, il perdroit sa force et donneroit des impressions trop lasches. Apres chaque point de l'examen, vous remarquerés en quoy vous vous treuves avoir manqué et en quoy vous aves du defaut, et quelz principaux detraquemens vous aves ressentis, affin de vous en declarer pour prendre conseil, resolution et confortement d'esprit.

---

a. pour la première fois.

Bien qu'es jours que vous feres cet exercice et les autres il ne soit pas requis de faire une absolue retraitte des conversations, si faut-il en faire un peu, sur tout devers le soir, affin que vous puissies gaigner le lict de meilleure heure et prendre le repos de cors et d'esprit, necessaire a la consideration. Et parmi le jour il faut faire des frequentes aspirations en Dieu, a Nostre Dame, aux Anges, a toute la Hierusalem celeste ; il faut encor que le tout se face d'un cœur amoureux de Dieu et de la perfection de vostre ame.

Pour donq bien commencer cet examen : 1. Mettes-vous en la presence de Dieu. 2. Invoques le Saint Esprit, luy demandant lumiere et clarté affin que vous vous puissies bien connoistre, avec saint Augustin qui s'escrioit devant Dieu en esprit d'humilité : O Seigneur, que je vous connoisse et que je me connoisse[1] ; et saint François qui interrogeoit Dieu disant : « Qui estes-vous et qui suis-je[2] ? » Protestes de ne vouloir remarquer vostre avancement pour vous en res-jouir en vous mesme, mais pour vous res-jouir en Dieu, ni pour vous en glorifier, mais pour glorifier Dieu et l'en remercier. 3. Protestes que si, comme vous penses, vous descouvres d'avoir peu prouffité, ou bien d'avoir reculé, vous ne voules nullement pour tout cela vous abattre ni refroidir par aucune sorte de descouragement ou relaschement de cœur, ains qu'au contraire vous voules vous encourager et animer davantage, vous humilier et remedier aux defautz, moyennant la grace de Dieu.

Cela fait, considerés doucement et tranquillement comme jusques a l'heure presente vous vous estes comportee envers Dieu, envers le prochain et a l'endroit de vous mesme.

CHAPITRE IV.

EXAMEN DE L'ESTAT DE NOSTRE AME ENVERS DIEU.

1. Quel est vostre cœur contre le peché mortel ? Aves-vous une resolution forte a ne le jamais commettre pour quelque chose qui puisse arriver ? et cette resolution a-elle duré des vostre protestation jusques a present ? En cette resolution consiste le fondement de la vie spirituelle.

2. Quel est vostre cœur a l'endroit des commandemens de Dieu ? Les treuves-vous bons, doux, aggreables ? Ha, ma fille, qui a le goust en bon estat et l'estomach sain, il ayme les bonnes viandes et rejette les mauvaises

3. Quel est vostre cœur a l'endroit des pechés venielz ? On ne sçauroit se garder d'en faire quelqu'un par cy par la ; mais y en a-il point auquel vous ayes une speciale inclination ? et, ce qui seroit le pis, y en a-il point auquel vous ayes affection et amour ?

4. Quel est vostre cœur a l'endroit des exercices spirituelz ? Les aymes-vous ? les estimes-vous ? vous faschent-ilz point ? en estes-vous point desgoustee ? auquel vous sentes-vous moins ou plus inclinee ? Ouïr la parolle de Dieu, la lire, en deviser, mediter, aspirer en Dieu, se confesser, prendre les advis spirituelz, s'apprester a la Communion, se communier, restreindre ses affections : qu'y a-il en cela qui repugne a vostre cœur ? Et si vous treuves quelque chose a quoy ce cœur aye moins d'inclination, examines d'ou vient ce desgoust, qu'est-ce qui en est la cause.

5. Quel est vostre cœur a l'endroit de Dieu mesme ? Vostre cœur se plaist-il a se resouvenir de Dieu ? en ressent-il point de douceur aggreable ? Ha, dit David[1], *je me suis resouvenu de Dieu et m'en suis delecté.* Sentes-vous en vostre cœur une certaine facilité a l'aymer et un goust particulier a savourer cet amour ? Vostre cœur se recree-il point a penser a l'immensité de Dieu, a sa bonté, a sa suavité ? Si le souvenir de Dieu vous arrive emmi les occupations du monde et les vanités, se fait-il point faire place, saisit-il point vostre cœur ? vous semble-il point que vostre cœur se tourne de son costé et en certaine façon va au devant ? Il y a certes des ames comme cela. Si le mari d'une femme revient de loin, tout aussi tost que cette femme s'apperçoit de son retour et qu'elle sent sa voix, quoy qu'elle soit embarrassee d'affaires et retenue par quelque violente consideration emmi la presse[a], si est-ce que son cœur n'est pas retenu, mais abandonne les autres pensees pour penser a ce mari venu. Il en prend de mesme des ames qui ayment bien Dieu ; quoy qu'elles soyent empressees[b], quand le souvenir de Dieu s'approche d'elles, elles perdent presque contenance a tout le reste, pour l'ayse qu'elles ont de voir ce cher souvenir revenu, et c'est un extremement bon signe.

6. Quel est vostre cœur a l'endroit de Jesus Christ Dieu et homme ? Vous plaises-vous autour de luy ? Les mouches a miel se plaisent autour de leur miel, et les guespes autour des puanteurs : ainsy les bonnes ames prennent leur contentement autour de Jesus Christ et ont une extreme tendreté d'amour en son endroit ; mais les mauvais se plaisent autour des vanités.

7. Quel est vostre cœur a l'endroit de Nostre Dame,

---

a. parmi les affaires pressantes.
b. occupées d'affaires pressantes.

des Saintz, de vostre bon Ange ? Les aymes-vous fort ? aves-vous une speciale confiance en leur bienveillance ? leurs images, leurs vies, leurs loüanges vous plaisent-elles ?

8. Quant a vostre langue, comme parles-vous de Dieu ? Vous plaises-vous d'en dire du bien selon vostre condition et suffisance[a] ? aymes-vous a chanter les cantiques ?

9. Quant aux œuvres, penses si vous aves a cœur la gloire exterieure de Dieu et de faire quelque chose a son honneur ; car ceux qui ayment Dieu ayment, avec Dieu, *l'ornement de* sa *mayson*[2].

10. Sçauries-vous remarquer d'avoir quitté quelque affection et renoncé a quelque chose pour Dieu ? car c'est un bon signe d'amour de se priver de quelque chose en faveur de celuy qu'on ayme. Qu'aves-vous donq cy devant quitté pour l'amour de Dieu ?

CHAPITRE V.

EXAMEN DE NOSTRE ESTAT ENVERS NOUS MESMES.

1. Comme vous aymes-vous vous mesme ? vous aymes-vous point trop pour ce monde ? Si cela est, vous desireres de demeurer tous-jours ici, et aures un extreme soin de vous establir en cette terre ; mais si vous vous aymes pour le Ciel, vous desireres, au moins acquiesceres aysement de sortir d'ici bas a l'heure qu'il plaira a Nostre Seigneur.

2. Tenes-vous bon ordre en l'amour de vous mesme ? car il n'y a que l'amour desordonné de nous mesmes

a. selon vos moyens.

qui nous ruine. Or, l'amour ordonné veut que nous aymions plus l'ame que le cors, que nous ayons plus de soin d'acquerir les vertus que toute autre chose, que nous tenions plus de conte de l'honneur celeste que de l'honneur bas et caduque. Le cœur bien ordonné dit plus souvent en soy mesme : que diront les Anges si je pense a telle chose ? que non pas : que diront les hommes ?

3. Quel amour aves-vous a vostre cœur ? vous faschés-vous point de le servir en ses maladies ? Helas, vous luy deves ce soin de le secourir et faire secourir quand ses passions le tourmentent, et laisser toutes choses pour cela.

4. Que vous estimes-vous devant Dieu ? rien sans doute. Or, il n'y a pas grande humilité en une mouche de ne s'estimer rien au prix d'une montaigne, ni en une goutte d'eau de se tenir pour rien en comparayson de la mer, ni a une bluette ou estincelle de feu de se tenir pour rien au prix du soleil ; mais l'humilité gist a ne point nous surestimer aux autres et a ne vouloir pas estre surestimé par les autres : a quoy en estes-vous pour ce regard ?

5. Quant a la langue, vous vantes-vous point ou d'un biais ou d'un autre ? vous flattes-vous point en parlant de vous ?

6. Quant aux œuvres[a], prenes-vous point de playsir contraire a vostre santé ? je veux dire, de playsir vain, inutile, trop de veillees sans sujet, et semblables.

---

a. quant aux actes.

CHAPITRE VI.

EXAMEN DE L'ESTAT DE NOSTRE AME ENVERS LE PROCHAIN.

Il faut bien aymer le mari et la femme d'un amour doux et tranquille, ferme et continuel, et que ce soit en premier lieu parce que Dieu l'ordonne et le veut. J'en dis de mesme des enfans et proches parens, et encor des amis, chacun selon son rang.

Mais, pour parler en general, quel est vostre cœur a l'endroit du prochain ? l'aymes-vous bien cordialement et pour l'amour de Dieu ? Pour bien discerner cela, il vous faut bien representer certaines gens ennuyeux et maussades, car c'est la ou on exerce l'amour de Dieu envers le prochain, et beaucoup plus envers ceux qui nous font du mal, ou par effect ou par paroles. Examines bien si vostre cœur est franc en leur endroit, et si vous aves grande contradiction a les aymer.

Estes-vous point prompte a parler du prochain en mauvaise part, sur tout de ceux qui ne vous ayment pas? faites-vous point de mal au prochain ou directement ou indirectement ? Pour peu que vous soyes raysonnable, vous vous en appercevres aysement.

CHAPITRE VII.

EXAMEN SUR LES AFFECTIONS DE NOSTRE AME.

J'ay estendu ainsy au long ces pointz, en l'examen desquelz gist la connoissance de l'avancement spirituel qu'on a fait ; car quant a l'examen des pechés, cela est

pour les confessions de ceux qui ne pensent point a s'avancer. Or il ne faut neanmoins pas se travailler sur un chacun de ces articles sinon tout doucement, considerant en quel estat nostre cœur a esté touchant iceux des nostre resolution, et quelles fautes notables nous y avons commises.

Mais pour abreger le tout, il faut reduire l'examen a la recherche de nos passions ; et s'il nous fasche de considerer si fort par le menu comme il a esté dit, nous pouvons ainsy nous examiner, quelz nous avons esté et comme nous nous sommes comportés :

En nostre amour envers Dieu, envers le prochain, envers nous mesmes.

En nostre haine envers le peché qui se treuve en nous, envers le peché qui se treuve es autres ; car nous devons desirer l'exterminement de l'un et de l'autre.

En nos desirs, touchant les biens, touchant les playsirs, touchant les honneurs.

En la crainte des dangers de pecher et des pertes des bien de ce monde : on craint trop l'un, et trop peu l'autre.

En l'esperance, trop mise peut estre au monde et en la creature, et trop peu mise en Dieu et es choses eternelles.

En la tristesse, si elle est trop excessive pour choses vaines.

En la joye, si elle est excessive et pour chose indignes.

Quelles affections en fin tiennent nostre cœur empesché ? quelles passions le possedent ? en quoy s'est-il principalement detraqué ? Car par les passions de l'ame, on reconnoist son estat en les tastant l'une apres l'autre : d'autant que, comme un joüeur de luth pinçant toutes les cordes, celles qu'il treuve dissonnantes il les accorde, ou les tirant ou les laschant, ainsy, apres avoir tasté l'amour, la haine, le desir, la crainte, l'esperance, la tristesse et la joye de nostre ame, si nous les treuvons

mal accordantes a l'air que nous voulons sonner, qui est la gloire de Dieu, nous pourrons les accorder, moyennant sa grace et le conseil de nostre pere spirituel.

CHAPITRE VIII.

AFFECTIONS QU'IL FAUT FAIRE APRES L'EXAMEN.

Apres avoir doucement consideré chaque point de l'examen, et veu a quoy vous en estes, vous viendrés aux affections en cette sorte.

Remercies Dieu de ce peu d'amendement[a] que vous aures treuvé en vostre vie des vostre resolution, et reconnoisses que ç'a esté sa misericorde seule qui l'a fait en vous et pour vous.

Humiliés-vous fort devant Dieu, reconnoissant que si vous n'aves pas beaucoup avancé, ç'a esté par vostre manquement, parce que vous n'aves pas fidellement, courageusement et constamment correspondu aux inspirations, clartés et mouvemens qu'il vous a donnés en l'orayson et ailleurs.

Promettes-luy de le loüer a jamais des graces exercees en vostre endroit, pour vous retirer de vos inclinations a ce petit amendement[b].

Demandes-luy pardon de l'infidelité et desloyauté avec laquelle vous aves correspondu.

Offres-luy vostre cœur affin qu'il s'en rende du tout maistre.

---

a. de ce petit amendement.

b. pour vous soustraire à vos inclinations (et vous amener) à ce petit amendement.

Supplies-le qu'il vous rende toute fidelle.

Invoques les Saintz, la Sainte Vierge, vostre Ange, vostre Patron, saint Joseph, et ainsy des autres.

CHAPITRE IX.

DES CONSIDERATIONS PROPRES POUR RENOUVELLER NOS BONS PROPOS.

Apres avoir fait l'examen, et avoir bien conferé avec quelque digne conducteur[a] sur les defautz et sur les remedes d'iceux, vous prendres les considerations suivantes, en faisant une chaque jour par maniere de meditation y employant le tems de vostre orayson, et ce tousjours avec la mesme methode, pour la preparation et les affections, de laquelle vous aves usé es meditations de la premiere Partie, vous mettant avant toutes choses en la presence de Dieu, implorant sa grâce pour vous bien establir en son saint amour et service.

CHAPITRE X.

CONSIDERATION PREMIERE : DE L'EXCELLENCE DE NOS AMES.

Consideres la noblesse et excellence de vostre ame, qui a un entendement lequel connoist non seulement tout ce monde visible, mais connoist encor qu'il y a des Anges

a. directeur de conscience.

et un Paradis ; connoist qu'il y a un Dieu tres souverain, tres bon et ineffable ; connoist qu'il y a une eternité, et de plus connoist ce qui est propre pour bien vivre en ce monde visible, pour s'associer aux Anges en Paradis et pour jouir de Dieu eternellement. Vostre ame a de plus une volonté toute noble, laquelle peut aymer Dieu et ne le peut haïr en soy mesme.

Voyes vostre cœur comme il est genereux, et que, comme rien ne peut arrester les abeilles de tout ce qui est corrompu, ains s'arrestent seulement sur les fleurs, ainsy vostre cœur ne peut estre en repos qu'en Dieu seul, et nulle creature ne le peut assouvir. Repensés hardiment aux plus chers et violens amusemens qui ont occupé autrefois vostre cœur, et jugés en verité s'ilz n'estoyent pas pleins d'inquietude moleste[a] et de pensees cuisantes et de soucis importuns, emmi lesquelz vostre pauvre cœur estoit miserable.

Helas, nostre cœur courant aux creatures, il y va avec des empressemens, pensant de pouvoir y accoiser ses desirs ; mais si tost qu'il les a rencontrees, il void que c'est a refaire et que rien ne le peut contenter, Dieu ne voulant que nostre cœur treuve aucun lieu sur lequel il puisse reposer, non plus que la colombe sortie de l'arche de Noé[1], affin qu'il retourne a son Dieu duquel il est sorti. Ha, quelle beauté de nature y a-il en nostre cœur ! et donques, pourquoy le retiendrons-nous contre son gré a servir aux creatures ?

O ma belle ame, deves-vous dire, vous pouves entendre et vouloir Dieu, pourquoy vous amuseres-vous a chose moindre ? vous pouves pretendre a l'eternité pourquoy vous amuseres-vous aux momens[b] ? Ce fut l'un des regretz

---

a. inquiétude fâcheuse.

b. aux mouvements passagers du temps, au temps qui passe.

de l'enfant prodigue[2], qu'ayant peu vivre delicieusement en la table de son pere, il mangeoit vilainement en celle des bestes. O mon ame, tu es capable de Dieu, malheur a toy si tu te contentes de moins que de Dieu ! Eslesves fort vostre ame sur cette consideration, remonstres-luy qu'elle est eternelle et digne de l'eternité ; enfles-luy le courage pour ce sujet.

CHAPITRE XI.

SECONDE CONSIDERATION : DE L'EXCELLENCE DES VERTUS.

Consideres que les vertus et la devotion peuvent seules rendre vostre ame contente en ce monde ; voyes combien elles sont belles. Mettes en comparayson les vertus, et les vices qui leur sont contraires : quelle suavité en la patience au prix de la vengeance ; de la douceur au prix de l'ire et du chagrin ; de l'humilité au prix de l'arrogance et ambition ; de la liberalité au prix de l'avarice ; de la charité au prix de l'envie ; de la sobrieté au prix des desordres ! Les vertus ont cela d'admirable, qu'elles delectent l'ame d'une douceur et suavité nompareille apres qu'on les a exercees, ou[a] les vices la laissent infiniment recreuë et mal menee. Or sus donq, pourquoy n'entreprendrons-nous pas d'acquerir ces suavités ?

Des vices, qui n'en a qu'un peu n'est pas content, et qui en a beaucoup est mescontent ; mais des vertus, qui n'en a qu'un peu, encor a-il des-ja du contentement, et

a. tandis que.

puis tous-jours plus en avançant. O vie devote, que vous estes belle, douce, aggreable et souëfve : vous adoucisses les tribulations, et rendes souëfves les consolations ; sans vous le bien est mal, et les playsirs pleins d'inquietude, troubles et defaillances. Ah, qui vous connoistroit pourroit bien dire avec la Samaritaine[1] : *Domine, da mihi hanc aquam* : *Seigneur, donnes-moy cette eau ;* aspiration fort frequente a la Mere Therese et a sainte Catherine de Gennes, quoy que pour differens sujetz.

CHAPITRE XII.

TROISIESME CONSIDERATION : SUR L'EXEMPLE DES SAINTS.

Consideres l'exemple des Saintz de toutes sortes : qu'est-ce qu'ilz n'ont pas fait pour aymer Dieu et estre ses devotz ? Voyes ces Martyrs invincibles en leurs resolutions, quelz tourmens n'ont-ilz pas souffert pour les maintenir ? Mais sur tout, ces belles et florissantes dames, plus blanches que les lys en pureté, plus vermeilles que la rose en charité ; les unes a douze, les autres a treize, quinze, vingt et vingt cinq ans, ont souffert mille sortes de martyres, plustost que de renoncer a leur resolution, non seulement en ce qui estoit de la profession de la foy, mais en ce qui estoit de la protestation[a] de la devotion : les unes mourans plustost que de quitter la virginité, les autres plustost que de cesser de servir les affligés, et consoler les tourmentés, et ensevelir les trespassés. O Dieu,

a. le fait d'attester publiquement.

quelle constance a monstré ce sexe fragile en semblables occurrences !

Regardes tant de saintz Confesseurs : avec quelle force ont-ilz mesprisé le monde, comme se sont-ilz rendus invincibles en leurs resolutions ; rien ne les en a peu faire desprendre, ilz les ont embrassees sans reserve et les ont maintenues sans exception. Mon Dieu, qu'est ce que dit saint Augustin de sa mere Monique[1] ? avec quelle fermeté a-elle poursuivi son entreprinse de servir Dieu en son mariage, en son vefvage ! Et saint Hierosme, de sa chere fille Paula[2] ? parmi combien de traverses parmi combien de varietés d'accidens ! Mais qu'est-ce que nous ne ferons pas sur des si excellens patrons ? Ilz estoyent ce que nous sommes, ilz le faisoyent pour le mesme Dieu, pour les mesmes vertus : pourquoy n'en ferons nous pas autant, en nostre condition et selon nostre vocation[a], pour nostre chere resolution et sainte protestation ?

CHAPITRE XIII.

QUATRIESME CONSIDERATION : DE L'AMOUR QUE JESUS CHRIST NOUS PORTE.

Consideres l'amour avec lequel Jesus Christ Nostre Seigneur a tant souffert en ce monde, et particulierement au jardin des Olives et sur le mont de Calvaire : cet amour vous regardoit, et par toutes ces peynes et travaux obtenoit de Dieu le Pere des bonnes resolutions et protestations pour vostre cœur, et par mesme moyen

a. selon notre situation.

obtenoit encor tout ce qui vous est necessaire pour maintenir, nourrir, fortifier et consommer ces resolutions. O resolution, que vous estes pretieuse estant fille d'une telle mere comme est la passion de mon Sauveur ! o combien mon ame vous doit cherir, puisque vous aves esté si chere a mon Jesus. Helas, o Sauveur de mon ame, vous mourustes pour m'acquerir mes resolutions, hé faites-moy la grace que je meure plustost que de les perdre.

Voyes-vous, ma Philothee, il est certain que le cœur de nostre cher Jesus voyait le vostre des l'arbre de la Croix et l'aymoit, et par cet amour luy obtenoit tous les bien que vous aurés jamais, et entre autres nos resolutions ; ouy, chere Philothee, nous pouvons tous dire comme Hieremie[1] : O Seigneur, avant que je fusse, vous me regardies et m'appellies par mon nom, d'autant que vrayement sa divine Bonté prepara en son amour et misericorde tous les moyens generaux et particuliers de nostre salut, et par consequent nos resolutions. Ouy sans doute ; comme une femme enceinte prepare le berceau, les linges et bandelettes, et mesme une nourrice pour l'enfant qu'elle espere faire, encor qu'il ne soit pas au monde, ainsy Nostre Seigneur ayant sa bonté grosse et enceinte de vous, pretendant de vous enfanter au salut et vous rendre sa fille, prepara sur l'arbre de la Croix tout ce qu'il falloit pour vous : vostre berceau spirituel, vos linges et bandelettes, vostre nourrice et tout ce qui estoit convenable pour vostre bonheur. Ce sont tous les moyens, tous les attraitz, toutes les graces avec lesquelles il conduit vostre ame et la veut tirer a sa perfection.

Ah, mon Dieu, que nous devrions profondement mettre ceci en nostre memoire : est-il possible que j'aye esté aymee et si doucement aymee de mon Sauveur, qu'il allast penser a moy en particulier, et en toutes ces petites occurrences par lesquelles il m'a tiree a luy? et

combien donq devons nous aymer, cherir et bien employer tout cela a nostre utilité. Ceci est bien doux : ce cœur amiable de mon Dieu pensoit en[a] Philothee, l'aymoit et luy procuroit mille moyens de salut, autant comme s'il n'eust point eu d'autre ame au monde en qui il eust pensé, ainsy que le soleil esclairant un endroit de la terre ne l'esclaire pas moins que s'il n'esclairoit point ailleurs et qu'il esclairast cela seul ; car tout de mesme Nostre Seigneur pensoit et soignoit[b] pour tous ses chers enfans, en sorte qu'il pensoit a un chacun de nous comme s'il n'eust point pensé a tout le reste. *Il m'a aymé,* dit saint Paul[2], *et s'est donné pour moy ;* comme s'il disoit : pour moy seul, tout autant comme s'il n'eust rien fait pour le reste. Ceci, Philothee, doit estre gravé en vostre ame, pour bien cherir et nourrir vostre resolution qui a esté si pretieuse au cœur du Sauveur.

CHAPITRE XIV.

CINQUIESME CONSIDERATION : DE L'AMOUR ETERNEL DE DIEU ENVERS NOUS.

Consideres l'amour eternel que Dieu vous a porté, car des-ja avant que Nostre Seigneur Jesus Christ entant qu'homme souffrit en Croix pour vous, sa divine Majesté vous projettoit en sa souveraine bonté et vous aymoit extremement. Mais quand commença-il a vous aymer ? Il commença quand il commença a estre Dieu. Et quand

a. pensait à Philothée.
b. se préoccupait de.

commença-il a estre Dieu ? Jamais, car il l'a tous-jours esté sans commencement et sans fin, et aussi il vous a tous-jours aymee des l'eternité, c'est pourquoy il vous preparoit les graces et faveurs qu'il vous a faittes. Il le dit par le Prophete[1] : *Je t'ay aymé* (il parle a vous aussi bien qu'a nul autre) *d'une charité perpetuelle ; et partant je t'ay attiré, ayant pitié de toy.* Il a donq pensé, entre autres choses, a vous faire faire vos resolutions de le servir.

O Dieu, quelles resolutions sont-ce cy, que Dieu a pensees, meditees, projettees des son eternité ! combien nous doivent-elles estre cheres et pretieuses, que devrions-nous souffrir plustost que d'en quitter un seul brin ! Non pas certes si tout le monde devoit perir, car aussi tout le monde ensemble ne vaut pas une ame, et une ame ne vaut rien sans nos resolutions.

CHAPITRE XV.

AFFECTIONS GENERALES SUR LES CONSIDERATIONS PRECEDENTES, ET CONCLUSION DE L'EXERCICE.

O cheres resolutions, vous estes le bel arbre de vie que mon Dieu a planté de sa main au milieu de mon cœur que mon Sauveur veut arrouser de son sang pour le faire fructifier ; plustost mille mortz que de permettre qu'aucun vent vous arrache. Non, ni la vanité, ni les delices, ni les richesses, ni les tribulations ne m'arracheront jamais mon dessein. Helas, Seigneur, mais vous l'aves planté et aves dans vostre sein paternel gardé eternellemeùt ce bel arbre pour mon jardin : helas, combien y a-il d'ames

qui n'ont point esté favorisees de cette façon ; et comme donques pourrois-je jamais asses m'humilier sous vostre misericorde ! O belles et saintes resolutions, si je vous conserve, vous me conserverés ; si vous vives en mon ame, mon ame vivra en vous. Vives donques a jamais, o resolutions, qui estes eternelles en la misericorde de mon Dieu ; soyes et vives eternellement en moy, que jamais je ne vous abandonne.

Apres ces affections il faut que vous particularisies[a] les moyens requis pour maintenir ces cheres resolutions, et que vous protesties de vous en vouloir fidellement servir : la frequence de l'orayson, des Sacremens, des bonnes œuvres, l'amendement de vos fautes reconneuës au second point, le retranchement des mauvaises occasions, la suite des advis qui vous seront donnés pour ce regard. Ce qu'estant fait, comme par une reprise d'haleyne et de force, protestés mille fois que vous continueres en vos resolutions, et comme si vous tenies vostre cœur, vostre ame et vostre volonté en vos mains, dedies-la, consacres-la, sacrifies-la et l'immoles a Dieu, protestant que vous ne la reprendres plus, mais la laisseres en la main de sa divine Majesté pour suivre en tout et par tout ses ordonnances. Pries Dieu qu'il vous renouvelle toute, qu'il benisse vostre renouvellement de protestation et qu'il le fortifie ; invoques la Vierge, vostre Ange, saint Louys et autres Saintz.

Alles en cette esmotion de cœur aux pieds de vostre pere spirituel, accuses-vous des fautes principales que vous aures remarqué d'avoir commises des vostre confession generale, et receves l'absolution en la mesme façon que vous fistes la premiere fois, prononces devant luy la protestation et la signes, et en fin alles unir vostre cœur

a. que vous preniez des moyens particuliers.

renouvellé a son Principe et Sauveur, au tressaint Sacrement de l'Eucharistie.

CHAPITRE XVI.

DES RESSENTIMENS[a] QU'IL FAUT GARDER APRES CET EXERCICE.

Ce jour que vous aures fait ce renouvellement et les autres suivans, vous deves fort souvent redire de cœur et de bouche ces ardentes paroles de saint Paul, de saint Augustin, de sainte Catherine de Gennes et autres : Non, je ne suis plus mienne, ou que je vive ou que je meure, je suis a mon Sauveur ; je n'ay plus de moy ni de mien ; mon moy, c'est Jesus, mon mien, c'est d'estre sienne ; o monde, vous estes tous-jours vous mesme, et moy j'ay tous-jours esté moy mesme, mais doresnavant je ne seray plus moy mesme. Non, nous ne serons plus nous mesmes, car nous aurons le cœur changé, et le monde qui nous a tant trompés sera trompé en nous, car ne s'appercevant pas de nostre changement que petit a petit, il pensera que nous soyons tous-jours des Esaü, et nous nous treuverons des Jacob.

Il faut que tous ces exercices reposent dans le cœur, et que, nous ostans de la consideration et meditation, nous allions tout bellement entre les affaires et conversations, de peur que la liqueur de nos resolutions ne s'espanche soudainement, car il faut qu'elle detrempe et penetre bien par toutes les parties de l'ame, le tout neanmoins sans effort ni d'esprit ni de cors.

---

a. impression, ce que l'on ressent.

CHAPITRE XVII.

RESPONSE A DEUX OBJECTIONS QUI PEUVENT ESTRE FAITTES SUR CETTE INTRODUCTION.

Le monde vous dira, ma Philothee, que ces exercices et ces advis sont en si grand nombre que qui voudra les observer il ne faudra pas qu'il vaque a autre chose. Helas, chere Philothee, quand nous ne ferions autre chose nous ferions bien asses, puysque nous ferions ce que nous devrions faire en ce monde. Mais ne voyes vous pas la ruse ? S'il falloit faire tous ces exercices tous les jours, a la verité ilz nous occuperoyent du tout, mais il n'est pas requis de les faire sinon en tems et lieu, chacun selon l'occurence. Combien y a-il de lois civiles aux Digestes et au Code, lesquelles doivent estre observees ; mais cela s'entend selon les occurrences, et non pas qu'il les faille toutes prattiquer tous les jours. Au demeurant, David, Roy plein d'affaires tres difficiles, prattiquoit bien plus d'exercices que je ne vous ay pas marqué. Saint Louys, Roy admirable et pour la guerre et pour la paix, et qui avec un soin nompareil administroit justice et manioit les affaires, oyoit tous les jours deux Messes, disoit Vespres et Complies avec son chapelain, faisoit sa meditation, visitoit les hospitaux, tous les vendredis se confessoit et prenoit la discipline, entendoit tres souvent les predications, faisoit fort souvent des conferences spirituelles, et avec tout cela ne perdoit pas une seule occasion du bien public exterieur qu'il ne fist et n'executast diligemment, et sa cour estoit plus belle et plus florissante qu'elle n'avoit jamais esté du tems de ses predecesseurs.

Faites donq hardiment ces exercices selon que je vous les ay marqués, et Dieu vous donnera asses de loysir et de force de faire tout le reste de vos affaires ; ouy, quand il devroit arrester le soleil comme il fist du tems de Josué[1]. Nous faisons tous-jours asses quand Dieu travaille avec nous.

Le monde dira que je suppose presque par tout que ma Philothee ait le don de l'orayson mentale, et que neanmoins chacun ne l'a pas, si que cette *Introduction* ne servira pas pour tous. Il est vray, sans doute, j'ay presupposé cela, et est vray encor que chacun n'a pas le don de l'orayson mentale ; mais il est vray aussi que presque chacun le peut avoir, voyre les plus grossiers, pourveu qu'ilz ayent des bons conducteurs et qu'ilz veuillent travailler pour l'acquerir, autant que la chose le merite. Et s'il s'en treuve qui n'ayent pas ce don en aucune sorte de degré (ce que je ne pense pas pouvoir arriver que fort rarement), le sage pere spirituel leur fera aysement suppleer le defaut par l'attention qu'il leur enseignera d'avoir, ou a lire ou a ouïr lire les mesmes considerations qui sont mises es meditations.

CHAPITRE XVIII.

TROIS DERNIERS ET PRINCIPAUX ADVIS POUR CETTE INTRODUCTION.

Refaites tous les premiers jours du mois la protestation qui est en la premiere Partie, apres la meditation, et a tous momens protestés de la vouloir observer, disant avec David[1] : Non, *jamais eternellement je n'oublieray*

vos justifications, o mon Dieu, *car en icelles vous m'aves vivifiee*. Et quand vous sentirés quelque detraquement en vostre ame, prenes vostre protestation en main, et prosternee en esprit d'humilité proferes-la de tout vostre cœur, et vous treuverés un grand allegement.

Faites profession ouverte de vouloir estre devote ; je ne dis pas d'estre devote, mais je dis de le vouloir estre, et n'ayes point de honte des actions communes et requises qui nous conduisent a l'amour de Dieu. Advoues hardiment que vous vous essayes de mediter, que vous aymeries mieux mourir que de pecher mortellement, que vous voules frequenter les Sacremens et suivre les conseilz de vostre directeur (bien que souvent il ne soit pas necessaire de le nommer, pour plusieurs raysons). Car cette franchise de confesser qu'on veut servir Dieu et qu'on s'est consacré a son amour d'une speciale affection est fort aggreable a sa divine Majesté, qui ne veut point que l'on ait honte de luy ni de sa Croix ; et puis, elle coupe chemin a beaucoup de semonces que le monde voudroit faire au contraire, et nous oblige de reputation a la poursuite. Les Philosophes se publioient pour philosophes, affin qu'on les laissast vivre philosophiquement, et nous devons nous faire connoistre pour desireux de la devotion, affin qu'on nous laisse vivre devotement. Que si quelqu'un vous dit que l'on peut vivre devotement sans la prattique de ces advis et exercices, ne le niés pas, mais respondés amiablement que vostre infirmité est si grande qu'elle requiert plus d'ayde et de secours qu'il n'en faut pas pour les autres.

En fin, tres chere Philothee, je vous conjure par tout ce qui est de sacré au Ciel et en la terre, par le Baptesme que vous avés receu, par les mammelles que Jesus Christ succa, par le cœur charitable duquel il vous ayma et par les entrailles de la misericorde en laquelle vous esperés,

continues et perseveres en cette bienheureuse entreprise de la vie devote. Nos jours s'escoulent, la mort est a la porte : « La trompette, » dit saint Gregoire Nazianzene[2], « sonne la retraitte ; qu'un chacun se prepare, car le jugement est proche ». La mere de saint Simphorien voyant qu'on le conduisoit au martyre crioit apres luy « Mon filz, mon filz, souvienne-toy de la vie eternelle, regarde le Ciel et considere Celuy lequel y regne ; la fin prochaine terminera bien tost la briefve course de cette vie[3]. » Ma Philothee, vous diray-je de mesme, regardes le Ciel et ne le quittes pas pour la terre ; regardes l'enfer, ne vous y jettes pas pour les momens[a] ; regardes Jesus Christ, ne le renies pas pour le monde ; et quand la peyne de la vie devote vous semblera dure, chantés avec saint François[1] :

A cause des biens que j'attens,
Les travaux me sont passetems.

Vive Jesus, auquel, avec le Pere et le Saint Esprit, soit honneur et gloire, maintenant et tous-jours et es siecles des siecles. Ainsy soit-il.

FIN.

---

a. les moments du temps qui passe.

NOTES.

NOTES.

TROISIÈME PARTIE.

(Suite).

CHAPITRE VIII.

1. Matt. XI, 29. — 2. Chap. IV. — 3. *Tract. de Charit.* V. — 4. Mattioli, *In Dioscorid.*, VI, 40. — 5. *Gen.*, XLV, 24. — 6. I, 20. — 7. *De civit. Dei* XIV, 19. — 8. *Ep.* XXXVIII, 2. — 9. *Ephes.*, VI, 26. — 10. *Ep.* CCL, 3. — 11. *Ps.* XXX, 10. — 12. Matt. VIII, 24-26. — 13. IV, 11.

CHAPITRE IX.

1. *Ps.* XLII, 5.

CHAPITRE X.

1. Luc., X, 41. — 2. *Prov.*, XIX, 2.

CHAPITRE XI.

1. *Philipp.*, II, 8. — 2. *Tract. de mor. et officio Episc.*, IX.

CHAPITRE XII.

1. *Confess.*, VI, 12. — 2. *Ep. CXVII, ad matrem et filiam*, 6. — 3. *Ps.* IV, 5. — 4. Raym. de Capoue, *Vita S. Cath. S.*, II, 6. — 5. *Heb.*, XII, 14. — 6. In locum. — 7. *Homil. XV in Matt.*, 4. — 8. *Ps.* XIV, 1. — 9. *Ps.* XXIII, 4. — 10. *Apoc.*, XII, 15. — 11. *Matt.*, V, 8.

CHAPITRE XIII.

1. *Ephes.*, V, 3. — 2. V, 5 ; IV, 3 ; I, 10 ; VII, 4. — 3. *Inst.*, VI, 19. — 4. Cap. IV. — 5. Plin., *Hist. nat.*, XVII, 24. — 6. Ibid., VIII, 21. — 7. *Ps.* XI, 7. — 8. *Ps.* CXVIII, 127. — 9. Vincent. Bellov., *Specul. nat.*, VIII, chap. 106. — 10. Plin., *Hist. nat.*, XXIV, 19,

CHAPITRE XIV.

1. Matt., V, 3. — 2. Plin., *Hist. nat.*, X, 32. — 3. *Exod.*, III, 2. — 4. *III Reg.*, XXI, 2, 3. — 5. Matt., V, 3.

CHAPITRE XV.

1. Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 10. — 2. Osée, IX, 10. — 3. *II Cor.* XI, 29. — 4. *Joan*, XIII, 16. — 5. Matt., V, 3. — 6. Matt., XXV, 34-36. — 7. *Gen.*, XXVII.

CHAPITRE XVII.

1. *Osée*, IX, 10. — 2. Plin., *Hist. nat.*, XXI, 13.

CHAPITRE XVIII.

1. *Carm.*, liv. I, sect. II, § 29, v. 89-98. — 2. Plin., *Hist. nat.*, XXIV, 17. — 3. *Eccli.*, XII, 13. — 4. Matt., XII, 36.

CHAPITRE XIX.

1. *Ps.* CXXXII, 1. — 2. Ibid., 4. — 3. Joan., XIII, 23 ; XI, 5. — 4. *Orat.*, XLIII, 20. — 5. *Confess.*, VI, 1 et 2. — 6. *Rom.*, I, 31. — 7. II^{a} II^{ae}, Quaest. XXIII, art. III, ad 1. — 8. *In X lib. Ethic. Arist.*, l. IX, lect. XII.

CHAPITRE XX.

1. Plin., *Hist. nat.*, XXI, 13. — 2. *Carm.* I, II, § 29 ; v. 80, 81. — 3. *Ps.* LVII, 5.

CHAPITRE XXI.

1. *Cant.*, II, 15. — 2. *Hist. anim.* I, XI. — 3. Piln., *Hist. nat.*, XXVIII, 3. — 4. Cap. X. — 5. *Confess.*, IV, 7. — 6. Partie II, c. XII. — 7. *Ps.* CXV, 7.

CHAPITRE XXII.

1. Jerem. XV, 19. — 2. *Orat.*, XLIII, 77. — 3. Plin., *Hist. nat.*, X, 67. — 4. Le manuscrit donne ici l'ébauche d'une pensée qui ne se trouve pas dans les textes imprimés. En voici le passage principal :

Les Philosophes ont dit qu'elle (cette amitié) *pouvoit malaysement finir ; mais St Aug^in a dit qu'ell' estoit « eternelle », et St Hierosme escrit a Rufin que « l'amitié qui peut finir ne fut jamais vraye. » Cela s'entend de l'amitié parfaitte des Chrestiens, laquelle estant entee sur la charité prend la vraye nature de la charité, ains est un des plus excellens fleurons de la charité : or la charité ne decheoit jamais, ni donq par consequent l'amitié parfaitte des Chrestiens. Mais si l'un des amis devient vicieux? La charité ne laissera pas de l'aymer luy procurant la sainte pœnitence, mais s'il ne s'amende l'amour d'amitié ne le regardera plus.*

(Éd. d'Annecy, tome III, pages 215-216). — 5. *Eccli.*, VI, 17. — 6. Cap. IV, 4.

CHAPITRE XXIII.

1. Palladius, *De re rustica*, II, 15. — 2. Joel, II, 12. — 3. *Prov.* XXIII, 26. — 4. *Cant.*, VIII, 6. — 5. *Galat.*, II, 20. — 6. Ep. CVII, 10. — 7. *Vita S. Bernardi*, I, 8. — 8. Luc., X, 8.. — 9. Zach., III, 8 ; VI, 12. — 10. *Cant.*, VI, 9. — 11. *Num.*, XXII, 21-34. — 12. *II Reg.*, XII, 16. — 13. Joel, II, 13.

CHAPITRE XXIV,

1. Matt. XXII, 39. — 2. *De consid.*, I, 3. — 3. *Rom.*, XII, 15. — 4. *Philipp.*, IV, 4, 5. — 5. Partie II, c. XII. — 6. Partie II, C. XIII. — 7. *Confess.*, VI, 3. — 8. Marc., VI, 31.

CHAPITRE XXV.

Ce chapitre est l'un des trois oubliés « par mesgarde » dans la 2^e édition. Voir T. I, p. 5 l'*Avis au lecteur*, de la 3^e éd. — 2. *I Tim.*, II, 9, 10. — 3. Is., LII, 11. — 4. *Ep. I*, c. III, 3. — 5. *Infra*, c. XXVII. — 6. Joinville, *Hist. de St-Louis*, 1^re partie.

CHAPITRE XXVI.

1. Matt., XII, 37. — 2. *Ps.* XXXVI, 30. — 3. S. Bonav., *Vita St Franc.*, X. — 4. IV, 11.

CHAPITRE XXVII.

1. Cap. III, 2. — 2. Matt., XII, 34. — 3. *Ephes.*, V, 3. — 4. *I Cor.*, XV, 33. — 5. Joinville, *Hist. de St-Louis*, 1re partie.

CHAPITRE XXVIII.

1. Luc, VI, 37. — 2. *I Cor.*, IV, 5. — 3. Ibid., XI, 31. — 4. Amos, VI, 13. — 5. Luc., XVIII, 11. — 6. Plin., *Hist. nat.*, XXIV, 17. — 7. Mattioli, *In Diosc.*, II, 176. — 8. *Gen.*, XXVI, 7-9. — 9. Matt. I, 19. — 10. Luc., XXIII, 34. — 11. Joan., III, 18. — 12. *Gen.*, XXIX, 11. — 13. *Gen.*, XXIV, 22. — 14. au chap. suivant.

CHAPITRE XXIX.

1. Is., VI, 6, 7. — 2. *In Cantic., sermo XXIV*, 3. — 3. *Ps.* CXXXIX' 3. — 4. *De Hist. anim.*, I, XI. — 5. Plin., *Hist. nat.*, XXV, 13. — 6. *Ps.* XIII, 3 ; CXXXIX, 3. — 7, Josue, X, 13. — 8. Luc., XXIII, 45. — 9. Luc., VII, 39. — 10. Luc. XVIII, 11, 14.

CHAPITRE XXX.

1. *Ps.* XXX, 6. — 2. *Sap.* I, 5. — 3. *Prov.*, X, 9, — 4. Cap. VI. — 5. II, 6. — 6. *Ps.* XXXVIII, 1 ; CXL, 3. — 7. Joinville, *Hist. de S. Louis*, 1re partie. — 8. Ibid.

CHAPITRE XXXI.

1. *Collat. Patrum*, XXIV, 21.

CHAPITRE XXXII.

1. Chapitre inséré dans la 1re édition, omis dans les deux suivantes. — 2. Joinville, *Hist. de St-L.*, 2e partie. — 3. *Tob.*, III, 16, 17.

CHAPITRE XXXIII.

1. *Hist. nat.*, XXII, 22.

CHAPITRE XXXIV.

1. Plin., *Hist. nat.*, II, 34.

CHAPITRE XXXV.

1. IV, 9. — 2. Matt., X, 42. — 3. Raym. de Capoue, *Vita S. Cath. Sen.*, I, 3. — 4. *Prov.*, XXXI, 19. — 5. Matt., XXV, 21. — 6. *Coloss.*, III, 17. — 7. *I Cor.*, X, 31.

CHAPITRE XXXVI.

1. Chapitre omis, ainsi que le suivant, dans la 2e édit., tous deux rétablis dans la 3e. Dans la 1re et dans le manuscrit, le chapitre *Des Desirs* précède celui-ci. — 2. Cap: II, 15. — 3. Plin., *Hist. nat.*, XI, 37. — 4. *Ps.* XI, 2. — 5. *Deut.*, XXV, 13; *Prov.*, XX, 10, 23. — 6. Eutrop., *Hist. Rom.*, VIII, 5.

CHAPITRE XXXVIII.

1. *Ephes.* V, 32. — 2. *Hebr.*, XIII, 4. — 3. *Gen.*, XXX, 38, 39. — 4. Le manuscrit donne pour tout ce chapitre, outre la leçon correspondante au texte imprimé, une longue variante dont nous extrayons ce passage sur le même sujet : l'amour mutuel des époux.

O mariés, ce n'est rien de dire : aymes vous l'un l'autre de l'amour mutuel, car des tourterelles et des elephans ont bien cet amour-la ; ni de dire, aymes vous d'un amour humain, car les payens ons bien fait cela ; mais l'Apostre vous dit le grand mot : O maris, aymes vos femmes comme Jesuschrist ayme son Eglise, *et vous laisse dire l'autre :* O femmes, aymes et respectes vos maris comme l'Eglise ayme son Sauveur. *Mais cet amour auquel je vous exhorte est un amour divin et sacré, c'est pourquoy il doit estre exercé saintement, et mesme en vostre lict nuptial, lequel, comme dit Saint Paul, doit estre une couche* immaculee, *c'est a dire exempte d'impudicités et autres souilleures prophanes.*

Et plus loin :

Dieu a principalement establi le Mariage pour la production et honneste nourriture des enfans, et c'est sa premiere fin. La seconde est accidentaire, a rayson du peché, c'est affin de donner en iceluy un legitime moyen d'accoyser la rebellion de la chair. Or, la fin principale des choses donne la loy et la règle a tout ce qui en depend, car l'accessoire, comme dit la règle, doit suivre la nature de son principal ; c'est pourquoy toutes les actions du Mariage qui ne sont pas conformes a celle qui est ordonnee pour la production des enfans sont vicieuses et damnables.

5. *Ephes.*, V, 25. — 6. *Esther*, VIII, 8. ; *Dan.*, VI, 17, XIV, 10. — 7. *Gen.*, II, 23. — 8. *Ep. I*, III, 7. — 9. *Orat*, XXXVII, 7. — 10. *I Thess.*, IV, 4. — 11. *Hist. nat.*, IX, 35. — 12. *Gen.*, XXIV, 22. — 13. *Gen.*, XXVI, 8, 9. — 14. *Confess.*, I, XI. — 15. Joinville, *Hist. de S. L.*, IIe Partie. — 16. *Exod.*, I, 21. — 17. *Prov.*, XVII, 6. — 18. *Tit.*, II, 5. — 19. Cap. XXX. — 20. XXV, 21. — 21. *I Cor.*, VII, 14. — 22. *Orat.*, XL, 1.

CHAPITRE XXXIX.

1. *Heb.*, XIII, 4. — 2. *I Cor.*, VII, 3. — 3. Ibid., 5. — 4. V, 3. — 5. *Philip.*, III, 19. — 6. Plin., *Hist. nat.*, VIII, 5. — 7. *Ep. I*, VII, 29. — 8. Ho *Homil. in Evang.*, II, 16. — 9. Ibid. — 10. *De octoginta ribus Quaest.*, XXX.

CHAPITRE XL.

1. *I Tim.*, V, 3. — 2. *De bono Viduit.*, XIX. — 3. *Homil. XVII in Lucam.* — 4. *Rom.*, IV, 2. — 5. *I Tim.*, V, 6. — 6. II, 12. — 7. *Ruth*, I, 1920. — 8. *I Tim.*, V, 4. — 9. Ibid, 8. — 10. *Cant.*, I, 3. — 11. *I Cor.*, VII, 40.

CHAPITRE XLI.

1. *Cant.*, II, 16.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

1. Joann., XV, 19. — 2. Matt., XI, 18, 19. — 3. *I Cor.*, XIII, 4, 5. — 4. Joann., V, 19. — 5. *Exod.*, I, 15, 16. — 6. *Galat.*, VI, 14.

CHAPITRE II.

1. *Ps.* LXXXIII, 11. — 2. *Ps.* LIV, 7.

CHAPITRE III.

1. *II Cor.*, XII, 7, 9. — 2. Arnaldus, *Vita B. Angelae de Fulginio*, XIX. — 3. *Galat.*, V, 17. — 4. *Rom.*, VII, 23.

CHAPITRE IV.

1. *Vita S. Pauli Erem.*, 3. — 2. Raym. de Capoue, *Vita S. Cath. Sen.*, I, XI.

CHAPITRE VII.

1. Matt., XXVI, 41. — 2. Matt.. IV, 10.

CHAPITRE XI.

1. *Ps.* CXVIII, 109. — 2. Joinville. *Vie de S. L.*, dernier chap.

CHAPITRE XII.

1. *II Cor*, VII, 10. — 2. *Eccli.*, XXX, 25. — 3. V, 13. — 4. *I Reg.*, XVI. — 5. *Cant.*, II, 16. — 6. Ibid., I, 22. — 7. *Ps.* CXVIII, 82. — 8. *Rom.*, VIII, 35. — 9. *Ps.* CIII, 16.

CHAPITRE XIII.

1. *Lectio IV Comment S. Thomae in Aristot. Physica*, VIII, 2. — 2. *Rom.*, XIV, 8. — 3. *Rom.*, VIII, 35-39. — 4. *I Reg.*, XXIV. — 5. *Ps.* CXVIII, 103. — 6. *Cant.*, I, 1. — 7. Plin., *Hist. nat.*, XXV, 8. — 8. Ibid., XII, 19. — 9. Matt., VII, 16. — 10. Ibid., 17. — 11. *Thren.*, III, 25. — 12. Matt., XVII, 4. — 13. *Prov.*, XXV, 16.

CHAPITRE XIV.

1. *Ps.* LXII, 3. — 2. *Ps.* LXI, 3. — 3. *Ps.* CXVIII, 71, 67. — 4. *Exod.*, XVI, 21. — 5. V, 2-6. — 6. Luc., I, 53. — 7. Matt., XXV, 29. — 8. *Ps.* L, 14. — 9. Matt. XXVI, 39. — 10. *Cant.*, IV, 16. — 11. *IV Reg.*, V, 14. — 12. *Gen.*, XXII, 15-18. — 13. *Job.*, I, 21. — 14. Arnald., *Vita B. Angelae*, LXII.

CHAPITRE XV.

1. *Vita I^a S. Bernardi*, IV, 3. — 2. *Eccli.*, XI, 27. — 3. *Cant.*, V, 2. — 4. *Regula S. Franc.*, V. — 5. Barthol. de Pisis, *de Conform. vitae B. Franc. ad vitam D. J. C.*, I, 7.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

1. Luc., XI, 26. — 2. *Orat.*, XXXIX, XL.

CHAPITRE II.

1. 1^re Partie, c. xx. — 2. *Pss.* XXVI, 8 ; XLIV, 1 ; CXVIII, 6. — 3. Osée, XI, 4. — 4. Jerem. XXIX, 11. — 5. *Confess.*, X, 27. — 6. *Ps.* LXX, 17, — 7. Le poids dont l'étalon était conservé, chez les Juifs, dans le sanctuaire ; donc le poids le plus exact. — 8. *Ps.* CXVII, 16, 17.

CHAPITRE III.

1. *Soliloq. I.* — 2. *Speculum vitae S. Franc.*

CHAPITRE IV.

1. *Ps.* LXXVI, 3. — 2. *Ps.* XXV, 3.

CHAPITRE X.

1. *Gen.*, VIII, 9. — 2. Luc., XV, 16, 17.

CHAPITRE XI.

1. Joan., IV, 15.

CHAPITRE XII.

1. *Confess.*, IX, 9. — 2. *Ep. CVIII ad Eustach.*

CHAPITRE XIII.

1. I, 5. — 2. *Galat.*, II, 20.

CHAPITRE XIV.

1. Jerem., XXXI, 3.

CHAPITRE XVII.

1. Josué, X, 12-14.

CHAPITRE XVIII.

1. *Ps.* CXVIII, 93. — 2. Nicetas David. *Tretrasticha S. Gregor. Naz.*, 229. (Patrologia graeca, Tom. XXXVIII, p. 839.) — 33. Apud Baronium, anno 273. — 4. *Fioretti*, Consid. prima sulle Stimmatte.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME II.

PAGES

TROISIESME PARTIE DE L'INTRODUCTION, *contenant plusieurs advis touchant l'excercice des vertus. (Suite).*

VIII. — De la douceur envers le prochain et remede contre l'ire..... 7
IX. — De la douceur envers nous mesmes.... 12
X. — Qu'il faut traitter des affaires avec soin et sans empressement ni souci..... 15
XI. — De l'obeissance..... 18
XII. — De la necessité de la chasteté..... 21
XIII. — Advis pour conserver la chasteté 26
XIV. — De la pauvreté d'esprit observee entre les richesses..... 29
XV. — Comme il faut prattiquer la pauvreté reelle demeurant neanmoins reellement riche..... 32
XVI. — Pour prattiquer la richesse d'esprit emmi la pauvreté reelle 37
XVII. — De l'amitié, et premierement de la mauvaise et frivole..... 39
XVIII. — Des amourettes..... 42
XIX. — Des vrayes amitiés..... 46
XX. — De la difference des vrayes et des vaines amitiés..... 50

PAGES

XXI. — Advis et remedes contre les mauvaises amitiés 52
XXII. — Quelques autres advis sur le sujet des amitiés..... 56
XXIII. — Des exercices de la mortification exterieure 59
XXIV. — Des conversations et de la solitude.. 65
XXV. — De la bien-seance des habitz..... 68
XXVI. — Du parler, et premierement comme il faut parler de Dieu 71
XXVII. — De l'honnesteté des paroles et du respect que l'on doit aux personnes. 72
XXVIII. — Des jugemens temeraires 75
XXIX. — De la mesdisance 81
XXX. — Quelques autres advis touchant le parler 87
XXXI. — Des passetems et recreations, et premierement des loysibles et louables 89
XXXII. — Des jeux defendus 91
XXXIII. — Des balz et passetems loysibles mais dangereux..... 92
XXXIV. — Quand on peut jouer ou danser.... 95
XXXV. — Qu'il faut estre fidele es grandes et petites occasions 96
XXXVI. — Qu'il faut avoir l'esprit juste et raysonnable 99
XXXVII. — Des desirs 102
XXXVIII. — Advis pour les gens mariés 105
XXXIX. — De l'honnesteté du lict nuptial..... 113
XL. — Advis pour les vefves 118
XLI. — Un mot aux vierges 124

PAGES

QUATRIESME PARTIE DE L'INTRODUCTION, *contenant les advis necessaires contre les tentations plus ordinaires.*

I. — Qu'il ne faut point s'amuser aux paroles des enfans du monde 125
II. — Qu'il faut avoir bon courage 128
III. — De la nature des tentations, et de la difference qu'il y a entre sentir la tentation et consentir a icelle 130
IV. — Deux beaux exemples sur ce sujet..... 133
V. — Encouragement a l'ame qui est es tentations..... 135
VI. — Comme la tentation et delectation peuvent estre peché 137
VII. — Remedes aux grandes tentations..... 140
VIII. — Qu'il faut resister aux menues tentations. 142
IX. — Comme il faut remedier aux menues tentations 143
X. — Comme il faut fortifier son cœur contre les tentations 145
XI. — De l'inquietude..... 146
XII. — De la tristesse 150
XIII. — Des consolations spirituelles et sensibles, et comme il se faut comporter en icelles. 153
XIV. — Des secheresses et sterilités spirituelles .. 161
XV. — Confirmation et esclaircissement de ce qui a esté dit par un exemple notable.. 167

PAGES

CINQUIESME PARTIE DE L'INTRODUCTION, *contenant des exercices et advis pour renouveller l'ame et la confirmer en la devotion.*

I. — Qu'il faut chaque annee renouveller les bons propos par les exercices suivans.. 173
II. — Consideration sur le benefice que Dieu nous fait, nous appellant a son service selon la protestation mise ci dessus... 175
III. — De l'examen de nostre ame sur son avancement en la vie devote 178
IV. — Examen de l'estat de nostre ame envers Dieu 180
V. — Examen de nostre estat envers nous mesmes 182
VI. — Examen de l'estat de nostre ame envers le prochain 184
VII. — Examen sur les affections de nostre ame..... 184
VIII. — Affections qu'il faut faire apres l'examen 186
IX. — Des considerations propres pour renouveller nos bons propos..... 187
X. — Consideration premiere : de l'excellence de nos ames..... 187
XI. — Seconde consideration : de l'excellence des vertus..... 189
XII. — Troisiesme consideration : sur l'exemple des Saintz..... 190
XIII. — Quatriesme consideration : de l'amour que Jesus Christ nous porte 191
XIV. — Cinquiesme consideration : de l'amour eternel de Dieu envers nous..... 193

PAGES

XV. — Affections generales sur les considerations precedentes, et conclusion de l'exercice 194
XVI. — Des ressentimens qu'il faut garder apres cet exercice 196
XVII. — Response a deux objections qui peuvent estre faittes sur cette *Introduction* .. 197
XVIII. — Trois derniers et principaux advis pour cette *Introduction*..... 198

Achevé d'imprimer sur vélin des Papeteries de La Haye-Descartes, par l'Imprimerie Maulde et Renou, a Paris, le premier juin mil neuf cent trente.

LES TEXTES FRANÇAIS.

Volumes parus au 5 Juin 1930.

RABELAIS.

Gargantua	18 fr.	»
Pantagruel	18 fr.	»
Le Tiers Livre	18 fr.	»
Le Quart Livre	18 fr.	»
Le Cinquiesme Livre, Lettres et Ecrits divers	18 fr.	»

Texte établi et présenté par JEAN PLATTARD.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Introduction à la Vie Dévote, 2 vol.	36 fr.	»

Texte établi et présenté par CHARLES FLORISOONE.

CHEVALIER DE MÉRÉ.

Les Conversations, De la Justesse	27 fr.	»
Des Agrémens, De l'Esprit, De la Conversation	24 fr.	»
Les Avantures de Renaud et d'Armide, Œuvres Posth.	25 fr.	50

Texte établi et présenté par CHARLES- H. BOUDHORS.

RACINE.

La Thébaïde, Alexandre, Andromaque	18 fr.	»
Les Plaideurs, Britannicus, Bérénice	19 fr.	50
Bajazet, Mithridate, Iphigénie	19 fr.	50
Phèdre, Esther, Athalie	19 fr.	50

Texte établi et présenté par GONZAGUE TRUC.

MONTESQUIEU.

Lettres Persanes. 2 vol.	36 fr.	»

Texte établi et présenté par ELIE CARCASSONNE.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Paul et Virginie..... 19 fr. 50

Texte établi et présenté par MAURICE SOURIAU.

CHATEAUBRIAND.

Atala, René ..... 18 fr.

Texte établi et présenté par GILBERT CHINARD.

BENJAMIN CONSTANT.

Adolphe ..... 15 fr.

Texte établi et présenté par JACQUES BOMPARD.

MÉRIMÉE.

Théâtre de Clara Gazul ..... 21 fr.

Texte établi et présenté par PIERRE MARTINO.

STENDHAL.

Le Rouge et le Noir, 2 vol. ..... 39 fr.

Texte établi et présenté par PIERRE JOURDA.

ALFRED DE VIGNY.

Les Poèmes ..... 18 fr.

Texte établi et présenté par JEAN CHUZEVILLE.

BAUDELAIRE.

Les Fleurs du Mal ..... 19 fr. 50

Texte établi et présenté par ÉDOUARD MAYNIAL.

BX
2179
F8
I5
1930
t.2

Francois de Sales, Saint
Introduction à la vie
dévote.

BX2179 F8 I5 1930 v. 2
+Introduction a l+Francis, de Sale
0 00 02 0031351 8
MIDDLEBURY COLLEGE

WELLS BINDERY
WALTHAM MASS.
JAN. 1939